Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

POÉSIES

DE

Auguste Lacaussade

*

LES ÉPAVES

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

—

M DCCC XCVI

POÉSIES

DE

Auguste Lacaussade

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 exemplaires sur papier de Hollande.
5 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés & paraphés par l'Éditeur.

POÉSIES

DE

Auguste Lacaussade

---

*

LES ÉPAVES

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVI

PQ
2323
L235 A17
1896
t. 1

LIBRARY
JAN 26 1952
UNIVERSITY OF TORONTO

781865

PREFACE

Souvent sur la grève natale,
Près du cap où le soir prolongeait sa rougeur,
Après la tourmente fatale,
Après l'âpre ouragan, j'errais seul et songeur.

En larges nappes apaisées,
La mer, la vaste mer, rentrait dans son repos.
Câbles rompus, vergues brisées
Déferlaient à mes pieds dans l'écume des flots.

O mer! sous tes fureurs sauvages
Combien d'esquifs, combien de vaisseaux engloutis!
Quelques débris sur nos rivages
Sont les seuls messagers de ceux qui sont partis.

Ils sont partis, le vent aux voiles,
A leurs mâts pavoisés le soleil radieux.
Puis la nuit vint, — nuit sans étoiles!
Ils dorment maintenant sous les flots oublieux.

Pareil est votre sort, poètes!
Vous partez : l'air est calme et le flot aplani.
Rêvant d'idéales conquêtes,
Vous rencontrez l'abîme en cherchant l'infini.

Comptant sur vos jeunes courages,
L'horizon vous fascine et vous quittez le port;
Mais l'onde est fertile en naufrages,
Et j'y sais des écueils plus cruels que la mort.

Contre vous, la haine et l'envie
Au flot perfide, aux vents s'unissent, noirs corbeaux.
Dans les tourmentes de la vie
Vous sombrez, et l'oubli disperse vos lambeaux.

Et, sur la grève solitaire,
Le rêveur attardé que la nuit a surpris,
Sous la houle au mouvant mystère
Voit dans l'ombre flotter vaguement vos débris.

Débris de cœurs vaincus, mais braves!...
Qu'ils racontent du moins vos destins submergés,
Vous dont il reste pour épaves
Des rêves, des espoirs et des chants naufragés!

INSANIA

INSANIA

They learn in suffering what they teach in song.

SHELLEY.

I

ESQUISSE

DANS un lieu plein de fleurs, inondé de lumière,
A tes yeux apparut, et grande, et blanche, et fière,
La dame au long profil. De ses plis opulents
La pourpre du velours drapait ses nobles flancs.
Sur sa taille élancée aux courbes onduleuses
Les lustres balançaient leurs gerbes lumineuses.
Parmi des fleurs, — l'abeille ainsi porte son dard, —
Brillait à son côté la nacre d'un poignard.

Un noir tissu coulant de sa tête étoilée,
Belle comme la nuit dans sa splendeur voilée,
Sur son col, sur ses bras, flottant à larges tours,
De sa divine épaule ombrageait les contours.
Dans ses cheveux de jais, boucles riches et fines,
Quelques fleurs de grenade aux touffes purpurines
S'ouvraient et, d'un teint mat relevant les pâleurs,
Empourpraient son beau front de leurs chaudes couleurs.
Ses longs yeux noirs — des yeux de Grecque ou d'Andalouse —
Lançaient l'humide éclat de leur flamme jalouse.
Un rire lumineux entre ses dents flottait;
Un mol et vague arome autour d'elle montait;
Et, svelte comme un lys, et d'hommage enivrée,
Heureuse d'être belle et de tous admirée,
Elle allait et versait sur les groupes tremblants
L'ineffable langueur de ses regards troublants.

Et toi, seul, à l'écart, dans la nuit de ton âme
Sentant vivre et passer ton rêve en cette femme,
Pensif, tu recevais sur ton front attristé
Les éblouissements que dardait sa beauté.

II

CONSEILS

Man delights not me, no, nor woman neither.
SHAKESPEARE.

ESPRIT mâle et sincère aux tendresses profondes,
Crois-moi, contre un plomb vil n'échange pas ton or :
La perle que tu veux n'habite point nos ondes,
Leur sein n'enferme point ton idéal trésor.

A tes ennuis sacrés la terre est insensible;
Les amours primitifs y sont morts à jamais.
Jamais tu n'atteindras ton rêve inaccessible,
Ami! tu l'as placé sur de trop purs sommets.

Comme la fleur qui naît sur les cimes austères
Et, vierge, doit mourir sur le mont paternel,
N'exhale que pour Dieu tes espoirs solitaires;
Ne verse tes senteurs que dans les vents du ciel.

Tu parles une langue ici-bas incomprise,
Et la route est déserte où cheminent tes pas.
Ton infini désir, la foule le méprise;
Ses sordides instincts, tu ne les connais pas.

Ferme-toi donc! subis, âme haute et limpide,
De ton culte sacré subis l'auguste loi.
D'un monde où tout est faux, et servile, et cupide,
Les liens mensongers ne sont pas faits pour toi.

L'homme est ingrat et dur, la femme amère et vide.
Poète, que leur font tes songes étoilés!
Les belles voluptés dont ta soif est avide
Ne roulent point en eux leurs flots immaculés.

Vis et chante à l'écart; dans tes rimes heureuses
Réfléchis les splendeurs du tranquille univers.
A la femme, à la fleur, à ces choses trompeuses,
Ne prends que le parfum qu'il te faut pour tes vers.

Passe au milieu des jours libre, calme, impassible,
Couvre ton cœur brûlant de sereines froideurs;
Comme en ces bassins bleus où dort l'astre paisible,
Que ton chaste Idéal dorme en tes profondeurs!

Si jamais, ébloui d'une flamme éphémère,
Sous des yeux enivrants tu te troublais un soir,
Étouffe dans ton sein la naissante chimère!
Arrache de ton cœur un impossible espoir!

A ton tour ne va point, dans la tourbe adultère,
Brûler un lâche encens sur quelque autel banal :
Plus elle sait aimer, plus l'âme doit se taire;
Porte sans défaillir l'ivresse de ton mal!

Mais, si vaine est la lutte et la plaie incurable,
Voile au moins le secret de ta sainte pâleur :
Que nul regard, raillant ton âme vulnérable,
Ne lise sur ton front ta divine douleur !

Tais-toi ! D'un âcre feu les veines consumées,
Même sous l'œil fatal qu'attendrit ta fierté,
Tais-toi ! — Tu pourrais voir sur des lèvres aimées
Flotter le rire amer de l'incrédulité.

Tais-toi ! L'oreille ouverte aux vanités flatteuses,
La fille d'Ève au front candide, au cœur de fer,
Ne sait point démêler, facile aux voix menteuses,
L'accent tombé du ciel ou monté de l'enfer.

Tais-toi ! Le sein frappé d'une atteinte trop sûre,
N'implore, en ton orgueil, ni merci ni retour :
Laisse en dedans couler ta mortelle blessure !
Saigne en silence et meurs, meurs d'un muet amour !

III

CHANT D'AVRIL

Quand je la vois, il fait beau dans mon âme,
Tout est lumière en moi, tout est fraîcheur;
Un ciel d'avril où l'aube épand sa flamme
A moins de brise et d'azur que mon cœur.
Tel que l'oiseau dont la voix est muette,
Sous son regard si je reste sans voix,
C'est de bonheur. Oh! mon âme est en fête
Quand je la vois!

L'abeille d'or vibrant dans la lumière,
La fleur buvant la pourpre de midi,
Le daim furtif, au bord de la clairière,
Humant du jour le silence attiédi,
L'esprit heureux que la Muse caresse,
Le rossignol rêvant au fond des bois,
Seuls ont connu, seuls diraient mon ivresse
Quand je la vois!

IV

CHANSON DE JUIN

L'HUMIDE éclat du lys, le blond duvet des pêches
Seraient moins doux pour moi, moins frais que ton baiser.
L'abeille du désir vole et veut se poser,
Veut se poser, ô fleur! à tes lèvres si fraîches.

La rose ouvre son cœur à l'amoureuse mouche,
Et l'enivre de miel et la berce au zéphyr.
Quand pourrai-je, à mon tour, sur tes lèvres cueillir,
Miel divin, le baiser qui parfume ta bouche?

Dans l'air plein de soleil entends-tu ces murmures?
Que disent les oiseaux au dôme épais des bois?
Ce que te dit mon cœur qui gémit dans ma voix :
J'ai faim de tes baisers et de tes lèvres mûres.

V

LA GROTTE

Sous cette grotte au frais mystère,
Seuls, un jour, ils se sont assis.
Heureux, ils oubliaient la terre,
Le monde et leurs propres soucis.
L'eau courante au fond des ravines,
L'oiseau caché dans les buissons
Mêlaient pour eux leurs voix divines
Sous l'ardent soleil des moissons.
Le lys des bois, la brise agreste,
Le ramier gémissant d'amour
Versaient sur cette heure céleste
Les tièdes voluptés du jour;
Des sureaux et des chèvrefeuilles
Flottait dans l'air la molle odeur...
Le grand frêne étendit ses feuilles
Pour voiler au ciel leur bonheur.

VI

CHANSON DE MAI

La nature d'un vert manteau
Couvre l'épaule des collines,
Le vent de mai sur le coteau
Se joue au front des aubépines,
L'agneau bondit sur le gazon,
La fauvette au bord du buisson
Chante au soleil sa mélodie;
Mais pour moi triste est sa chanson :
Je suis seul à l'entendre, — hélas! Elle est partie.

La violette aux yeux d'azur
Sourit dans l'herbe aux marguerites,
Sur le chaume, aux flancs du vieux mur,
Tremblent au vent les clématites,
Sur la robe verte des prés
Boutons d'or et pavots pourprés
Balancent leur tête fleurie;
Mais, ô fleurs! ô champs diaprés!
Vous ne m'êtes plus rien, — hélas! Elle est partie.

Du jour saluant les lueurs,
Toi qui dans la nue irisée
T'élances des grands blés en fleurs,
L'aile brillante de rosée,
Joyeux poète de l'été,
Ta voix vibrant dans la clarté
Fait plus sombre ma rêverie;
Prends pitié d'un cœur attristé,
Tais-toi! vive alouette, — hélas! Elle est partie.

Elle est partie, et pour toujours :
O désespoir! ô solitude!
Fuyez, printemps! Mourez, beaux jours!
Toi, reviens, saison froide et rude!
Vents plaintifs, bruits des bois glacés,
Voix de nos rêves dispersés,
Bercez mon âme endolorie!
Adieu, soleil des jours passés!
Salut, hiver lugubre! — hélas! Elle est partie.

VII

INSANIA

Sois gai, secoue au vent ta tête libre et fière;
Respire à pleins poumons ta brise printanière;
Ris aux beaux jours; jouis, rimeur insoucieux,
Des parfums de la terre et de l'azur des cieux;
De ton avril cueillant les plaisirs et les roses,
Raille nos soins jaloux, nos souvenirs moroses,
Et, d'une lèvre vive où rit ta liberté,
De tes bonheurs premiers bois le vin enchanté!
Ton heure aussi viendra... Sur cette blonde tête,
Oiseau de flamme, un jour s'abattra la tempête.
Comme en un ciel d'été, sans pluie et sans éclairs,
La foudre tout à coup éclate au fond des airs,
Un jour, enveloppé d'un invisible orage,
Tu sentiras pâlir et mourir ton courage.
Subitement frappé, sous le trait acéré
S'affaissera ton cœur en proie au mal sacré.
Tu blêmiras, tes yeux perdront leur jeune flamme;
Une indicible angoisse habitera ton âme.

Vaste et morne, un désir sans fond comme la mer
Ballottera tes jours dans un délire amer.
Vague, sombre, rongé d'une âpre inquiétude,
Pour y souffrir en paix cherchant la solitude,
Tu fuiras tes amis. Ton esprit studieux
Dans les livres, dans l'art aux plaisirs sérieux
Ne mettra plus sa joie; et la Muse elle-même,
Celle qui nous est douce et mérite qu'on l'aime,
La Muse aura perdu sur ton cœur tout pouvoir.
Ta fierté, le présent, l'avenir, le devoir,
Tout sera délaissé. Sans flamme et sans génie,
Tu ne penseras plus. La fiévreuse insomnie
Envahira ta couche. Un songe sans réveil,
De ta paupière sèche écartant le sommeil,
Embrasera tes nuits : dans ton cerveau débile
Brûlera fixe et belle une image immobile!
Implorant l'aube, hélas! pour rafraîchir tes maux,
Tu chercheras la paix et l'ombre des rameaux.
Devant le calme auguste et le bonheur des choses,
Tu sentiras tes yeux s'emplir de pleurs sans causes.
Les grands bois, leur silence aux charmes apaisants
Berceront, mais en vain, tes souvenirs cuisants.
Ni l'haleine des eaux ni le vent des pelouses
N'éteindront l'âpre feu de tes veines jalouses.
La paix des bois, la paix immuable des cieux,
Impassible ironie, irriteront tes yeux.
Alors, ô déplorable, ô triste créature!
Comme la Muse et l'art tu fuiras la nature.
Par la douleur aigri, de toi-même lassé,

Traînant partout au flanc le trait qui t'a blessé,
A des pas adorés rivé comme un esclave,
Sans vertu pour porter ou briser ton entrave,
Tu vivras... jusqu'au jour où, sous l'âcre poison,
Après ton cœur sentant défaillir ta raison,
Sentant, sous l'action rongeante de ta peine,
Se fausser ta nature et naître en toi la haine,
Toi-même, épouvanté qu'on doive tant souffrir,
Tu maudiras ton mal sans en vouloir guérir.

Et tant de désespoir, pourquoi?... pour peu de chose :
Pour un sourire éclos sur quelque lèvre rose,
Pour quelque tête vide aux cheveux parfumés,
Pour deux yeux bleus ou noirs par l'enfer allumés.

***

O vous par qui le mal est entré dans le monde,
Race en calamités, en misères féconde,
De qui l'instinct cruel et plein de vanité
Nous sait tout prendre, tout, jusqu'à notre fierté;
Race d'enchantements et de ruse pourvue,
Le curieux désir de voir et d'être vue
Est tout votre cœur! Mère et fille du péché,
Comme Ève, votre esprit frivole n'est touché
Que par l'éclat du faux; vous aimez l'imposture,

Ce qui flatte ou reluit ! Si le sort en pâture
Vous livre une âme ouverte à l'infini désir,
Vous trouvez à la perdre un étrange plaisir :
Vous brisez, vous brûlez dans cette âme flétrie
L'idéal, cette fleur de l'Éden, sa patrie !

*
* *

Et vous, nos compagnons de trouble et de douleurs,
Vous dont la lèvre sait l'amertume des pleurs;
Hommes, têtes encor de cheveux couronnées,
Vieillards, fronts qu'a blanchis la neige des années,
Jeunes et vieux, parlez, et, la main sur le cœur,
Dites, en est-il un parmi vous qui, vainqueur
De la Vipère, ait su porter sans perdre haleine
Le poids de son amour ou le poids de sa haine ?
En est-il parmi vous un seul qui, mâle et fier,
Ait pu sans défaillir boire le miel amer,
Et qui, l'angoisse au flanc, éperdu de souffrance,
N'ait blasphémé jamais la vie et l'espérance ?
En est-il un, un seul, doux et fort jusqu'au bout,
Job de la passion, sur son fumier debout,
Qui n'ait un jour maudit le Dieu de sa jeunesse ?
S'il en est un, eh bien, que notre œil le connaisse !
Que pour nous enseigner il se lève entre nous !
Que je le voie, et l'aime, et l'envie à genoux !

*
* *

Muse, dès le berceau toi qui fus ma nourrice,
Toi la mère et la sœur et la consolatrice,
Si ton culte jamais à mon esprit fut cher,
Entends ce cri poussé par mon âme et ma chair.
Ce n'est point, aujourd'hui, pour moi que je t'implore,
Mon cœur ne saigne plus, bien qu'il palpite encore :
Ma veine est desséchée et mon jour est rempli.
Ce qu'il me faut cueillir, c'est la fleur de l'oubli...
Eh bien, soit! levez-vous, croissez sur mes ruines,
O roses sans parfums, mais aussi sans épines!
Dans mon sentier désert, sur mon stérile écueil,
Berçant aux vents des nuits vos emblèmes de deuil,
Levez-vous! — Et toi, meurs, jeunesse inassouvie!
Rêve impossible à qui, mon nom, mon art, ma vie,
J'avais tout immolé! Longtemps, lâche énervé,
J'ai pâli, j'ai langui d'un bonheur introuvé.
J'ai pu longtemps, ô Muse! ô ma seconde mère!
Te préférer une ombre, une aride chimère;
Mais ils sont loin, ces jours d'ardente oisiveté :
Avec mon cœur tu m'as rendu ma liberté,
Clémente amie! eh bien, par mon retour sincère,
Par mes jours expiés de honte et de misère,
Par ces pleurs dont toi seule as su tarir les flots,

Par ton sein maternel qui berça mes sanglots,
Par ton culte sacré, par notre amour suprême,
Entends ma voix priant pour un autre moi-même,
Pour l'un des tiens, ô Muse! une âme dans sa fleur,
L'enfant spirituel que s'est donné mon cœur.
De tes tristes élus il porte au front le signe :
Garde pour tes lacs bleus, garde les jours du cygne!
Que ton oiseau divin n'aille point à son tour
Saigner, proie innocente, aux serres du vautour!
Contre l'homme et la vie, et le monde et son piège,
Défends ce jeune esprit, ô Muse! et le protège.
Que ce lys virginal à ton ombre bercé
Du ver au dard mortel ne soit jamais blessé!
Close aux vents d'ici-bas, que cette âme choisie
Ne s'ouvre qu'à ta brise heureuse, ô Poésie!
De la femme sans cœur épargne-lui les fers!
Sauve au moins, sauve un fils des maux par tous soufferts!

VIII

SOLITUDE ET RENONCEMENT

Il n'est d'autre remède à l'amour que les Piérides.
THÉOCRITE.

Sous ton modeste toit, que l'amitié visite,
Clos tes jours occupés, cultive en paix ton art.
Ne va point dans la foule où l'homme vain s'agite :
La foule t'est mauvaise, ami; vis à l'écart.

Dieu t'a fait le cœur haut, l'esprit inexorable;
Tu ne saurais longtemps toi-même t'abuser.
Pour qui le voit de près, ce monde est misérable :
Il le faudrait bientôt haïr ou mépriser.

Non! ni mépris ni haine, ami; reste impassible.
Que la Muse à jamais soit tes seules amours.
Toi, tu te souviendrais! dans ton âme inflexible,
Le mal comme le bien reçu vivra toujours!

Ton cœur n'est point pareil à ces plages de sable,
Oublieuses du flot quand le flot a passé.
Des jours tu garderas la trace ineffaçable,
Qu'ils aient brisé ton rêve ou qu'ils l'aient caressé.

Nature douce et forte aux durables empreintes,
Tu saurais pardonner, mais non point oublier.
Crains du ressouvenir les poignantes étreintes!
Tu maudirais tes dieux sans les calomnier!

Aimer, lutter, souffrir, mieux vaut l'indifférence!
La paix, du moins, la paix est dans l'obscurité.
Pour conquérir le but où va ton espérance,
Il faudrait moins d'amour et plus de vanité.

Tu saurais trop aimer! — Ton cœur, c'est ton génie.
Toute à chacun, ta vie a soif de dévoûment.
Ce qu'il ne peut sentir, l'égoïste le nie :
L'air qu'il lui faut, ami, n'est point ton élément.

Tu saurais trop aimer! — De navrantes tendresses
Sans profit ni merci dévoreraient tes jours;
Ta main se glacerait entre des mains traitresses :
L'aspic naîtrait couvé par l'Ève des amours!

Tu saurais trop aimer! — A tes instincts rebelle,
En vain tu voilerais les flammes de ton cœur;
L'âme aimante est un lys que son parfum décèle :
Ferme à d'ingrats frelons ta vie et ta liqueur.

Devant le mal vainqueur, devant le fait cynique
Si tu baissais les yeux ou détournais le front :
« Il ne voit pas! » dirait la Dupe satanique.
L'un niera ta pudeur, d'autres l'exploiteront.

Oui, tes propres vertus, tes fiertés, tes noblesses,
Tu les verrais te nuire un jour et te trahir!
Le lâche traduirait tes pitiés en faiblesses!...
Ah! tu sais trop aimer, ami; crains de haïr!

Haïr, c'est s'abaisser! Lutter, la lutte est vaine!
A d'odieux combats n'avilis pas ta main!
Prise plus haut le sang qui coule dans ta veine :
L'hydre au fiel venimeux ne vaut pas ton dédain!

La foule est ainsi faite, ami, je l'ai connue :
Pour y vivre, il faut être ou victime ou bourreau...
Rien plutôt! que l'éclair s'éteigne dans la nue!
Que le glaive insouillé dorme vierge au fourreau!

Vis pour ton art. Renonce aux rêves du bel âge.
Comme un lac de montagne au flot clair et dormant,
Reflète en ton esprit l'étoile et le feuillage;
Vis et mûris pour Dieu dans ton isolement.

La solitude est douce à l'âme et salutaire.
Élabore en secret, lys des grands bois, ton miel.
Que ton cœur, clos et mort du côté de la terre,
Ne reçoive le jour que du côté du ciel!

IX

MONOLOGUE

J'ai rêvé, j'ai souffert, j'ai chanté dans les cieux,
Et je tombe, à mon tour, chercheur audacieux.
J'ai rêvé bien longtemps une rose divine.
O songe misérable! ô réveil douloureux!
De la rose mon cœur n'a gardé que l'épine,
Et je saigne, et l'angoisse habite ma poitrine...
Tout est faux, hors le mal! tout, hors la trahison!
Des plus hauts dévoûments voilà donc le salaire!...
Triste et fatal objet d'amour et de colère,
La foudre m'écrasant au seuil de ta maison
Ne t'eût point arrêtée! et, passant sur ma cendre,
Dans l'abîme tes pieds auraient voulu descendre...
Des souvenirs amers j'exprime le poison
Et m'en abreuve... En vain j'appelais la raison
A ton aide, et l'honneur, et Dieu, ta fierté même,
Ton vertueux passé qui gémit et qui m'aime;
Vainement j'ai prié, supplié, conjuré,

Femme! de respecter en toi ma foi suprême,
Mon culte unique, hélas! et mon bonheur sacré;
Tu vis mes désespoirs et ma mélancolie,
Et ces fièvres du cœur, mères de la folie,
Et, toute à tes instincts, tu n'as rien écouté!
Tu fus aveugle et sourde, impitoyable, impie,
Dénaturée, indigne, atroce!... O cruauté!
Étrange cruauté d'enfant et de sauvage!...
Pour te pouvoir juger qu'il m'a fallu souffrir!
Du mal que tu m'as fait comprends-tu le ravage?...
Ah! qui sait trop aimer ne sait pas moins haïr!
Eh bien, malgré l'outrage et ma désespérance,
Non! je ne voudrais pas t'infliger ma souffrance!
Mépriser son amour et n'en pouvoir guérir,
L'enfer ne connaît point de plus âpre torture!...

L'enfer! il est en nous... Funeste créature!
Ce n'est point le présent seulement, l'avenir,
Non! tu m'as tout flétri, tout, jusqu'au souvenir!
Un doute amer emplit mon âme empoisonnée.
Niant le bien, raillant ma vile destinée,
Je maudis ce passé qu'un jour j'ai pu bénir!

Je le sais, Dieu puissant, tout effet a sa cause.
Malheur au front sur qui ta colère se pose!
L'éclair choisit, guidé par ton doigt irrité.
Juste est le châtiment... je l'aurai mérité :
J'ai pris au sérieux l'être vide, frivole,
Plus mobile que l'onde ou la poudre qui vole.

Malheureux! j'ai placé mes rêves infinis
Dans l'être au cœur banal... Mes rêves sont punis.
Eh bien, soit! mais, ô Dieu! l'amie et la complice
Devait-elle être encor l'instrument du supplice?
Pour frapper d'un seul coup et l'esprit et la chair,
Ne pouvais-tu choisir, du moins, un bras moins cher?
La blessure insondable, intime, inexprimée,
Tu nous la fais avec la main la plus aimée!
Est-ce là nous guérir? Ta cruelle amitié,
Comme la femme, ô Dieu! serait donc sans pitié!...
Il est des coups affreux, inattendus, rapides,
La foudre en plein azur! sous l'éclair abhorré
Notre raison s'égare et nous tombons stupides,
Muets d'horreur, l'esprit d'hébétement navré!
On a cru réchauffer contre son cœur un ange,
Et l'ange tout à coup en vipère se change,
Et mord!... et de la plaie ouverte à notre flanc,
La foi, l'amour, l'espoir coule avec notre sang!...

Avec mon cœur, ô toi qui m'as pris mon génie,
Contemple ma ruine et mon abaissement.
Ma détresse est ton œuvre, et dans mon insanie,
De mes jours avortés j'ai l'amer sentiment.
Oui, mon âme est tombée! oui, ma vie est perdue!
Oh! si j'avais le mot qui guérit ou qui tue!
Rassasié d'angoisse, indigné d'en gémir,
Ce lâche amour, mon cœur le voudrait revomir!
Vains efforts! lutte et deuil insensés! noire offense
Qui, changeant tout pour nous, nous rend tout odieux!

Je hais l'homme, et l'espoir, et la clarté des cieux!
Je doute des tombeaux, des fleurs et de l'enfance!
Tout ce qui fut un jour le charme de mes yeux,
Les monts, les bois, les mers, tout m'est une torture :
Je sens partout le vide et partout l'imposture!
Pourquoi n'es-tu pas morte avant la trahison!
Mes pleurs auraient du moins respecté ton gazon!...
Assez! tais-toi, mon cœur! Rentre dans le silence,
Fantôme au flanc blessé de mon amour trahi!
Que la pitié te reste! Et toi, Dieu de clémence,
S'il faut que je survive à mon sort accompli,
Des ressentiments noirs sauve au moins ma démence!
Apprends-moi le pardon! enseigne-moi l'oubli!

X

AU TEMPS

O toi que le bonheur redoute,
Fatidique vieillard, seul ami du malheur,
Dieu qui portes la faux, éternel moissonneur,
O Temps! ma voix t'implore, écoute
Ce vœu, — le dernier vœu que doit gémir mon cœur.

Hâte pour moi ton vol suprême;
Des espoirs décevants moissonne en moi la fleur;
Étouffe dans mon sein une implacable ardeur:
Fais que j'oublie autant que j'aime!
Détruis un lâche amour, ô divin destructeur!

XI

LA DOULEUR

Dieu lui-même a respect de la souffrance humaine ;
Réelle est la douleur si la cause en est vaine.
Qu'importe par qui nous souffrons !
La fleur du bien grandit sur les âpres collines :
L'homme qui sait porter sa couronne d'épines
Devient un dieu sous les affronts.

Ne maudis point, ami, ta suprême torture ;
Respecte ta douleur, la douleur nous épure ;
Laissons le blasphème à l'orgueil.
Le fleuve de la vie aux ondes limoneuses,
Pour rejaillir au ciel en gerbes lumineuses,
Doit se briser contre un écueil.

XII

LITANIE

Paix des soirs dans les bois sauvages,
Bleu silence des nuits sous les cieux étendu,
Charme apaisant des mers mourant sur les rivages,
Rendez-moi le repos que mon âme a perdu!

Parfums des brises matinales,
Du jour au flanc des monts ineffables blancheurs,
Rosée, urnes des lys aux perles virginales,
Sur ma tempe embrasée épandez vos fraîcheurs!

Murmures des gorges profondes,
Souffles mystérieux des bois où l'aube a lui,
Ondoiments des moissons, balancements des ondes,
Bercez d'un cœur navré, bercez l'intense ennui!

D'où vient le trouble qui m'assiège?
Pourquoi ce vide morne, ô Dieu! cette langueur?
Les beaux jours sont-ils morts? et l'âge, de sa neige,
A-t-il blanchi ma tête? a-t-il glacé mon cœur?

Non ! de ses plus riches corbeilles
Mon radieux été me verse le trésor :
Dans les sureaux en fleur bourdonnent les abeilles,
Au ciel l'astre de juin roule son disque d'or.

Et pourtant ma vie est troublée !
D'un indicible ennui je me sens consumer.
Brises des eaux, senteurs des bois, voûte étoilée,
Guérissez-moi ! mon âme est malade d'aimer.

XIII

DERNIÈRES PAROLES

La vie et la douleur m'ont appris la sagesse,
La voici : l'amour est mortel.
Il meurt même avant nous, et l'homme en sa détresse
N'a point d'ennemi plus cruel.

Qu'est-ce donc que la vie ? amertume et torture,
Doute et désespoir, tour à tour.
Mais le plus grand des maux que nous fit la nature,
Et le plus fatal, c'est l'amour !

L'amour est un combat entre l'homme et la femme,
Qui rive au vaincu le vainqueur.
Tendresse et volupté, nous dit-on : — lutte infâme !
L'un l'autre, on s'y mange le cœur.

D'où vient-on ? Où va-t-on ? Questions sans réponse ;
Le ciel reste sourd à nos cris.
Et le sphinx de la vie en nous raillant enfonce
Ses griffes dans nos flancs meurtris.

La nature, mêlant l'ivresse à la souffrance,
De l'homme ardente à se jouer,
Pour leurrer ses douleurs lui donne l'espérance,
L'amour pour se perpétuer.

Créer, tel est son but, but fatal et sinistre :
Indifférente à nos tourments,
Dans cette œuvre sans fin l'amour est son ministre,
Nous, ses aveugles instruments.

La femme autant que l'homme est victime et complice
Du maître imposé par le sort.
L'un de l'autre on aggrave à l'envi le supplice
Qui n'a de terme que la mort.

La femme, c'est cette ombre à nos pas attachée :
Courez vers elle, elle vous fuit;
Fuyez-la, vous voyez la vipère alléchée
Derrière vous qui vous poursuit.

Aime, on te trahira; sois sincère et fidèle,
On se rira de ta candeur.
La femme change; l'onde est moins mouvante qu'elle :
Que ferait-elle de ton cœur!

Change et trompe, à ton tour! aime et trompe sans cesse!
Torture qui sait torturer!
Brise la coupe après en avoir bu l'ivresse!
Fais pleurer pour ne pas pleurer!

Et voilà donc la vie! un échange adultère
De mensonge et de trahison!
L'enfer à deux au lieu de l'Éden sur la terre!
Au lieu de miel, l'âcre poison!

Et voilà donc la vie! et c'est là ce qu'on nomme
Bonheur, ivresse, volupté!
Néant amer! ô cœur misérable de l'homme!
Inénarrable vanité!

Mourons! — Suprême asile et suprême assistance,
O Mort! contre un joug détesté,
Viens donc, viens m'affranchir du mal de l'existence,
O Mort auguste! ô liberté!

XIV

RÉSIGNATION

Malheureux est celui qui plaça dans la femme
Son culte, espérant d'elle et constance et retour.
Plus malheureux le cœur où ne vit nulle flamme.
Mais cent fois malheureuse, hélas! est la pauvre âme
Qui, n'aimant plus, ne peut oublier son amour.

Qu'importent désormais les terrestres délices
A qui d'un divin rêve a respiré la fleur!
Son flanc saigne rongé d'invisibles cilices;
Sa lèvre trouve au fond des plus riants calices
D'un miel empoisonné l'implacable saveur.

Parmi les yeux brillants et les fronts impudiques,
La volupté l'appelle en vain; un souvenir
Voile à jamais ses jours d'ombres mélancoliques:
L'illusion, la foi, les candeurs angéliques,
Tout est mort! le passé ne doit plus revenir.

Qu'une vierge du ciel, de ses vertus parée,
Passe à travers sa nuit et ses songes flétris,
Morne et calme, il fuira la vision sacrée;
L'ange est venu trop tard : dans son âme ulcérée
Rien n'est resté debout, tout est cendre et débris.

S'il put être trahi par l'Ève de la terre,
Il ne sait point tromper l'ange envoyé par Dieu :
Il fuit le lys sans tache et la fleur adultère;
Et, seul, suivant sa voie aride et solitaire,
Il dit à l'espérance un éternel adieu.

O pauvre cœur détruit, noble temple en ruines,
Par la nue et l'orage et les ans dévasté!...
De ces murs foudroyés par les flammes divines
Nul n'approche, et l'autel, souillé d'herbe et d'épines,
Croule, encor plein du Dieu dont il fut habité.

XV

LA PENSÉE

Plus prompte que la vague aux perfides caresses,
Plus prompte que l'aurore aux menteuses promesses,
Plus prompte que la nuit aux brûlantes ivresses,
Tu vins et t'en allas.
Comme une terre nue et par l'hiver mouillée,
Comme une nuit sans rêve et d'astres dépouillée,
Comme un cœur dont la joie au vent s'est effeuillée,
Je suis seul, seul, hélas!

L'été revient avec son oiseau l'hirondelle;
La nuit retrouve au bois le rossignol fidèle;
Mais ton emblème à toi, c'est le cygne : ouvrant l'aile,
Tu m'as fui sans retour.
Mon cœur porte en secret le deuil de ma jeunesse;
Je meurs d'un rêve éteint sans vouloir qu'il renaisse.
Ainsi que mon printemps ta fragile tendresse
N'aura duré qu'un jour!

A toi le lys sans tache, ô blanche fiancée!
A toi, femme, la rose entre tes doigts bercée!
A toi la violette, ô vierge trépassée!
La pensée est ma fleur :
Symbole sans parfum d'une amour décevante,
Après m'avoir souri dans sa candeur fervente,
Je la vois s'effeuiller sur la tombe vivante
Qui pour toi fut mon cœur.

XVI

DERNIER ADIEU

Vous que j'ai tant aimée, ô vous dont l'œil m'évite,
Si le hasard encor me plaçait sur vos pas,
Tremblante, à mes regards ne fuyez pas si vite,
De moi ne vous détournez pas.

Ne vous détournez pas! Dans sa noble innocence,
Mon cœur s'étonne et souffre au trouble où je vous voi.
Si d'un trop haut amour la femme un jour s'offense,
Je l'ignorais; pardonnez-moi.

Ne vous détournez pas! Votre trouble me blesse.
Un souvenir, des fleurs ne vous sauraient lier!
Croyez à mon orgueil autant qu'à ma faiblesse :
J'aimai... mais je veux oublier.

Nul remords entre nous, nul secret, nul mystère!
De ma douleur jamais vous n'aurez à souffrir.
Celui qui si longtemps sut aimer et se taire,
Se taira, — dût-il en mourir!

L'amour a ses bonheurs; hélas! je les ignore.
L'amour a ses tourments; je les ai trop connus.
Mais, je le sens au mal poignant qui me dévore,
Bientôt je ne souffrirai plus.

Que de jours, l'âme en proie à la mélancolie,
Me rappelant combien le sort te fut amer,
O Tasse! ainsi que toi j'enchaînai ma folie
Dans un silence ardent et fier.

Est-ce ma faute à moi, dans une heure d'ivresse,
Si, vos regards troublant ma frêle volonté,
Votre main dans ma main, défaillant de tendresse,
Mon cœur sur ma lèvre est monté?

Oubliez-le, ce mot, l'énigme de ma vie.
Votre instinct curieux, ô femme! est satisfait.
A mon tour j'oublierai, chère et mortelle amie,
Le mal qui par vous me fut fait.

Allez en paix! vivez! Le monde vous réclame.
En riant foulez-y mon idéal cherché.
Oh! vous saurez un jour, au vide de votre âme,
Sur quel cœur vous avez marché.

XVII

UN SOUVENIR D'AVRIL

Avril emplissait l'air de souffles caressants,
Aux rameaux noirs tremblaient les bourgeons rougissants,
Dans les hauts marronniers quelques feuilles frileuses
Sortaient timidement de leurs gaines soyeuses.
Comme une jeune mère aux charmantes pudeurs,
La terre se voilait de fécondes verdeurs.
Les germes s'éveillaient sous la brise plus chaude,
La cime des forêts se teignait d'émeraude;
De gazouillements clairs, de mille bruits joyeux
L'onde et l'oiseau fêtaient le pâle azur des cieux.
Le merle, par instants, enivré de lumière,
Des éclats de sa voix emplissait la clairière,
Et tout semblait heureux de vivre, et, seul, mon cœur
Ne pouvait secouer sa nuit ni sa langueur.
Oh! pourquoi la tristesse et les langueurs moroses
Quand la vie en chantant s'éveille au sein des choses?
Je ne sais; mais ton souffle, ô le plus cher des mois,

Avril! ton souffle ami, pour la première fois,
Se jouait à mon front sans en dissiper l'ombre.
Dans tes clartés baigné mon esprit restait sombre.
Me rappelant ma vie aux vœux inécoutés,
Et mes printemps déçus, et mes jours avortés,
Je songeais tristement combien vite on oublie...
Et plein de pitié tendre et de mélancolie,
Tandis qu'à mes côtés tout naissait pour fleurir,
Moi, d'un sommeil sans fin j'aurais voulu dormir,
Et, près d'Elle couché sous la mousse embaumée,
Mêler ma cendre heureuse à sa poussière aimée!

XVIII

LES ROSES DE L'OUBLI

Poète, entre les fleurs de l'âme il en est une
Qui croît aux vents aigus de l'adverse fortune.
Quand rêve, espoir, printemps, tout s'est évanoui,
Dans le jardin aride où l'âme se recueille,
C'est la suprême fleur, hélas! que l'homme cueille,
Et cette fleur a nom la rose de l'oubli.

Pour nos cœurs dépouillés il est des roses noires.
Sur les restes fanés de nos douces histoires,
Sur notre rêve éteint dans l'ombre enseveli,
Sur nos vœux moissonnés par les heures fatales,
Un jour on voit grandir les fleurs aux noirs pétales,
Les roses sans parfum, les roses de l'oubli.

Espoir des jours premiers, ivresse printanière,
Lilas qui balanciez vos fronts dans la lumière,
Amour, lys virginal dans l'ombre épanoui,

Promesses qui des ans nous cachiez les ivraies,
O fleurs de notre avril, vous étiez donc moins vraies
Que ces roses, vos sœurs, les roses de l'oubli !

Il vient une heure froide aux angoisses mortelles;
Nos amours les plus chers, ingrates hirondelles,
Désertent notre toit par l'hiver envahi.
D'irréparables fleurs gisent sur nos collines;
Tout dort; seule, une voix, la voix de nos ruines,
Nous dit : « Cueille, il le faut, les roses de l'oubli ! »

Ami, songe à cette heure amère, inexorable.
La lèvre ment : notre âme est vide et misérable.
Outragé dans tes vœux, par ton espoir trahi,
Un soir, cherchant en vain une forme envolée,
L'écho te répondra du fond de la vallée :
« Séparons-nous; cueillez les roses de l'oubli. »

Eh bien, résigne-toi ! sans colère et sans haine,
D'une idéale erreur, hélas ! subis la peine,
Ne maudis point le sort ni ton rêve flétri.
De tes espoirs glanant les feuilles dispersées,
Ensevelis sans fiel tes ivresses passées :
Cueille en aimant encor les roses de l'oubli.

XIX

LA FLEUR DES TOMBEAUX

Croissez sur nos tombeaux, croissez, ô violettes !
Symbole chaste et pur des cœurs inentendus.
Versez encor, versez sur nos cendres muettes
Vos parfums qui nous ont perdus.

Oh ! vous m'avez trompé, vous aussi, fleurs que j'aime !
Un poison m'est venu caché dans votre odeur.
J'ai cru respirer l'âme en respirant l'emblème :
La femme fait mentir la fleur.

N'importe ! autour de moi croissez, ô violettes !
Symbole chaste et pur d'un cœur inentendu.
Versez encor, versez sur mes cendres muettes
Vos doux parfums qui m'ont perdu.

Et vous, des morts jamais si visitant l'enceinte,
Vous heurtez un tombeau qu'a verdi l'abandon,
Ne vous détournez plus ! venez, cueillez sans crainte
La fleur divine du pardon.

XX

A HERMINE

Si quelque jour ce livre, où ma pauvre âme en pleurs
A la Muse a conté ses plus chères douleurs,
Se trouvait sous vos mains, ouvrez-le : sous le voile
Du symbole, à vos yeux se lèvera l'Étoile
Dont le culte en mon cœur, culte unique et sacré,
A grandi par l'épreuve et par l'âge épuré.
Bien des jours ont passé depuis l'heure fatale
Et bénie où mon rêve en sa grâce idéale
Sous vos traits m'apparut ; où, troublé désormais,
J'ai senti que mon cœur se donnait à jamais !
Depuis, j'ai vainement lutté pour le reprendre :
L'inaltérable feu couve encor sous la cendre
De mes espoirs éteints et des jours révolus...
De ces jours d'autrefois ne vous souvient-il plus ?
Remontez-y sans crainte, et, comme un lac dont l'onde
Réfléchit d'un ciel pur la pureté profonde,
D'un passé sans remords que j'appris à bénir

Laissez flotter en vous le chaste souvenir.
Il ne vous dira rien, rien que ne doive entendre
Une âme au seul devoir s'immolant fière et tendre,
Qui, sous la main du sort se taisant pour souffrir,
De sa douleur du moins n'eut jamais à rougir;
Et qui pour soi gardant sa peine et son mystère,
Dans ses blancheurs de cygne a traversé la terre.

Aujourd'hui que l'automne aux pensives tiédeurs
A de l'âge en ma veine assoupi les ardeurs,
Que les rêves fiévreux où la raison s'oublie
Ont fait place en mon âme à la mélancolie
Des soleils déclinants, des espoirs envolés;
Comme un long crépuscule au front des bois voilés,
Le souvenir lointain de ma saison torride
Verse un jour pâle et doux sur mon présent aride;
Et d'un regard plus calme embrassant le passé,
Je pèse en mon esprit, de tant d'efforts lassé,
Ce monde où j'ai connu moins de fleurs que d'épines.
Une voix, cependant, du sein de mes ruines
Me dit : « Console-toi; du moins ton rêve pur
Ne t'aura pas trompé : si ton ciel est obscur,
Porte plus haut les yeux; l'Étoile inaccessible,
Emblême immaculé d'un amour impossible,
Brille toujours et verse à ton front attristé
Les tranquilles splendeurs de sa sérénité.
Elle t'a tout donné, te donnant sa lumière.
D'une idéale ardeur l'étincelle première
Te vint dans son rayon sur ton front descendu.

A travers les erreurs où ton pied s'est perdu,
Elle a toujours, visible au delà des orages,
Vers le bien et le beau ramené tes hommages.
Symbole de l'amour, non de la volupté,
Son empire sur toi, c'était sa pureté.
Bénis donc l'être cher qui, de ton culte digne,
A traversé tes jours dans ses blancheurs de cygne. »

LE POÈTE ET LA VIE

AU MAÎTRE ET A L'AMI

A

MON CHER AUGUSTE BARBIER

CE POÈME EST DÉDIÉ

A. L.

ARGUMENT

Le poète n'est pas l'enfant gâté de la nature. — Son sort comparé à celui des autres êtres, bêtes et gens. — Préoccupé de l'inconnu comme Hamlet, il est, comme lui, accusé de folie. — Le poète est, de nos jours surtout, une sorte d'Hamlet, un rêveur symbolique. — Allusions à quelques personnages du drame de Shakespeare. — L'exil du poète est demandé par les sages de la cité moderne, comme il l'avait été dans l'antiquité par le divin Platon. — Introduction du philosophe grec parmi les conseillers du roi Claudius. — Hamlet, convaincu d'insanie, part pour l'exil. — L'esprit négatif de la critique opposé à l'esprit affirmatif de la poésie. — Représailles du poète; retour sur lui-même en présence du siècle et des devoirs qu'impose désormais la poésie. — Tristesses du présent; regrets du passé. — Invocation à la muse de la virilité. — Le poète flétrit l'égoïsme individuel et social. — Apostrophe au peuple. — Les services rendus à la civilisation par les poètes. — Moïse et Alcée dans les temps anciens; dans les temps modernes, Rouget de Lisle, Lamartine et V. Hugo. — Conclusion : douloureuse mais féconde mission de la poésie.

LE POÈTE ET LA VIE

Thou, Nature, partial Nature, I arraign;
Of thy caprice maternal I complain.
The lion and the bull thy care have found,
One shakes the forests, and one spurns the ground.
Thy minions, kings defend, control, devour,
In all th' omnipotence of rule and power. —
But, oh! thou bitter step-mother and hard,
To thy poor, fenceless, naked child — the Bard!

BURNS.

Voulez-vous connaître le mécanisme de la pensée et ses effets, lisez les poètes. Voulez-vous connaître la morale, la politique, lisez les poètes. Ce qui vous plaît chez eux, approfondissez-le : c'est le vrai. Ils doivent être la grande étude du philosophe qui veut connaître l'homme.

J. JOUBERT.

I

S'IL est sous le soleil un être misérable,
Un être au front marqué d'une angoisse incurable,
Un douloureux esprit, un ardent désœuvré,
Un cœur d'amour avide et de bonheur sevré,

C'est bien ce fou sublime aux chimères troublées,
Le fervent sectateur des Neuf Déguenillées.
Des humaines douleurs cumulant les trésors,
Aux maux de l'âme il joint les misères du corps.
Faible et nu, contre lui tout s'arme et le torture.
Il t'accuse à bon droit, ô marâtre Nature!
Quel que soit le limon dont l'a pétri ta main,
Le poète, à coup sûr, n'est pas ton Benjamin.
Bonne à tous, pour lui seul imprévoyante ou dure,
Tu n'as point en souci les peines qu'il endure;
Ton âme reste sourde au cri de ses besoins.
Chaque être, cependant, est l'objet de tes soins:
Le loup a la forêt, le lion son repaire;
D'astuce tu pourvus la femme et la vipère;
Prodigue aux plus cruels, tu donnas, à leur tour,
Sa forte griffe au tigre et son bec au vautour;
D'un cuir chaud et velu tu revêtis l'onagre,
Et d'un manteau brodé le sénateur podagre;
Dans sa robe de dards s'en va le hérisson;
Sûr au moins d'un abri, rampe le limaçon;
Quand elle a bu des fruits la sève parfumée,
Dans sa cellule dort la guêpe envenimée;
Les rois, tes favoris, un globe dans la main,
Versent en paix le sang et l'or du genre humain;
Le bureaucrate altier vit de réponses rogues;
L'avocat vend des mots, le docteur vend des drogues;
Pour piège et pour logis l'araignée a ses fils;
Diplomate et renard trament des tours subtils;
Le lièvre et le poltron, la duègne et la tortue

Broutent tranquillement leurs feuilles de laitue;
Le Juif et le marchand, putois de la cité,
Dans leurs comptoirs infects volent en sûreté;
Et tous, bêtes et gens, race à qui rien ne pèse,
Tout cela dans ton sein, Nature! est à son aise :
Ouvrant de larges bras à ta postérité,
Tu fus clémente à tous, au poète excepté.

II

Partiale Nature! aigre et dure nourrice!
Aveugle est ton amour ou cruel ton caprice.
Et pourtant, si quelqu'un est digne de pitié,
C'est bien ce grand enfant, idiot à moitié,
Qui, pensif et distrait aux pièges qu'on lui dresse,
Incapable de ruse ou de mondaine adresse,
S'en va, les yeux au ciel, donner à chaque pas
Contre une terre hostile et qu'il ne comprend pas.
Pour esquiver du sort les fantasques colères,
Si du lièvre il avait, du moins, les pieds célères!
Comme le daim vaguant dans l'épaisseur des bois,
Fuyant des envieux les féroces abois,
S'il pouvait oublier la meute et ses morsures!
Pour éventrer les chiens les cerfs ont leurs ramures.
Mais les siennes, à lui, sont celles dont l'hymen
Pare les plus grands fronts d'une discrète main,

Celles qu'une Béjart plante au front d'un Molière!
Du superbe Mammon flairant la crasse altière,
Chiens et flatteurs, du moins, ont dos souple et nez fin.
Lui, faute de bassesse, il aura froid et faim.
Sa sensibilité, triste objet de risée,
Comme un vivant sans peau, marche à tout exposée :
Au centuple il subit dans son âme et sa chair
Et l'insulte du sot et l'injure de l'air.
Couronné, comme Hamlet, de sa fierté souffrante,
Il va traînant partout son insanie errante.

III

O symbole éternel des plus hautes douleurs,
Déshérité splendide aux navrantes pâleurs,
Ce monde au cœur de fer, que la lyre importune,
Jamais ne comprendra ton auguste infortune!

Ne soupçonnant qu'un fou sous ses divins haillons,
Les courtisans laquais jappent sur ses talons;
Mais le vieux Claudius, fratricide adultère,
En tout ceci pressent un sinistre mystère :
Des lèvres du rêveur il tombe quelquefois
De ces mots ambigus, menaçants pour les rois,
Qui du peuple Midas font dresser les oreilles.
Depuis lors, il est bruit de choses sans pareilles,

D'un Fantôme apparu, de forfaits dévoilés,
De crimes triomphants et de droits violés;
D'une aube expiatoire où cette Ombre égorgée
Sortira du cercueil radieuse et vengée;
D'un Dieu lent à punir et prompt à pardonner,
Mais dont l'heure tardive à la fin va sonner;
De mille autres propos et rêves fatidiques,
Tels qu'il en doit sortir des cerveaux lunatiques.
Croire au ciel! croire à Dieu! pauvre tête à l'envers!...
Sont-ce des mots sans suite ou des desseins pervers?...
Polonius en rit; mais Claudius, plus sage,
De l'envoyé bizarre a compris le message.
Il aura l'œil sur lui : deux amis, fins limiers,
Épiront ses regards, ses gestes familiers.
Tous les moyens sont purs quand le but est l'empire.
Qui parle ainsi de droits contre l'État conspire.
D'intimes conseillers un collège appelé
A reconnu qu'Hamlet a le crâne fêlé,
Que ce visionnaire à verbe de prophète
Pour la ville et la cour est un vrai trouble-fête;
Qu'il se faut défier de ces êtres nerveux
Et pâles, et couvant l'éclair sous leurs cheveux;
Qu'il est temps que l'État, l'arbre aux rameaux utiles,
Sème aux vents de l'exil ses branches infertiles,
Et cætera. — Platon, à son tour consulté,
Opine pour qu'il soit en tout honneur traité :
« Avant de le bannir de notre République,
De roses couronnons ce front mélancolique,
Dit le sage, et montrons au vulgaire odieux

En quelle estime on tient un possédé des Dieux. »
Accord touchant! bientôt on crie, à son de trompe,
Que la foule s'alarme à tort, et qu'on la trompe;
Que tous ces bruits de spectre et d'apparitions,
Présages de malheurs, sont folles visions;
Que les choses vont bien, que Claudius y veille;
Que l'État mange et boit et digère à merveille;
Que le seigneur Hamlet, l'orgueil de sa maison,
D'amour pour Ophélie a perdu la raison;
Mais qu'un rhéteur divin, un mage vénérable,
PLATO, n'a point jugé le malade incurable;
Qu'il le faudrait distraire et faire voyager,
Lui montrer ces doux ciels où fleurit l'oranger;
Que l'air des monts, le bruit cadencé de la vague
Ont un charme apaisant pour le front qui divague;
Que l'abandon, l'exil avec loisir goûté,
Le *logos* opérant, lui rendront la santé.
On dit; et peuple et cour, Gertrude et la patrie,
D'un fratricide époux la complice flétrie,
Tous hâtent le départ, — et l'aube à sa rougeur
Voit sur les flots passer le pâle voyageur...
Mais, pour que tout concoure au succès qu'on espère,
L'Esculape royal, l'incestueux beau-père,
A pris soin de pourvoir la flottante prison
— Outre l'espionnage, outre la trahison —
D'un bourdonnant essaim de guérisseurs critiques.

IV

O critiques, salut! ô frères des moustiques
Moins les ailes, salut! Éternels dénigreurs
Qui distillez le faux et qui vivez d'aigreurs,
Coupe-gorge infestant de votre bande armée
Les bois saints de la Muse et de la Renommée,
Nous direz-vous un jour quel venimeux bonheur
Vous trouvez à tirer sur le noble rêveur,
Qui, près de vous passant, de vous n'eut jamais cure?
Scorpions embusqués, vous vivez de piqûre!
De vos trompes suçant la moelle des auteurs,
Sans eux que seriez-vous, insectes contempteurs?
Se gorgeant au soleil de chairs en pourriture,
Vit-on jamais les vers conspuer leur pâture?
Et vous, vermiculets, vous criez, vous bavez
Sur ceux dont vous mangez, sur ceux dont vous vivez!
Parasites rampeurs, habitants des carnières *,
Vermines qui souillez des lions les crinières,
Pour tout mordre et trouer, tarets aux dards jaloux,
Où sont vos raisons d'être? à quoi donc servez-vous?
Le fumier produit; vous, vous êtes plus arides
Que les silex brûlés par les soleils torrides.
D'anxiétés d'eunuque et de désirs rongés,

* Carnarium.

De vos stérilités sur tous vous vous vengez.
Parbleu! prenez-vous-en au ciel qui vous fit naître
Pour convoiter la Muse et non pour la connaître.
A produire impuissants, qu'avez-vous secondé?
Quel noble esprit par vous fut dans sa marche aidé?
Vit-on jamais sortir l'utile ou le pratique —
Je ne dis pas le beau — d'un crâne de critique?
Et le barde est par vous de bon à rien traité,
De fol, de songe-creux et d'inutilité.
Et sur ce, votre voix juge, approuve ou gourmande;
Et vous niez la sève en dévorant l'amande;
Et régentant la lyre, et tranchant des hautains,
Dogmatisant au nom des Grecs et des Latins,
Et parlant prose et vers sans en savoir la langue,
Et pour le diamant prenant toujours sa gangue,
Et promenant sans fin vos myopes flambeaux
Du soleil des vivants à la nuit des tombeaux,
Ricanant à la mort, insultant à la vie,
Et sans cesse ajoutant le cynisme à l'envie,
Il ne vous suffit point, acharnés disséqueurs,
De mordre, — vous raillez en déchirant les cœurs!

Quoi! la Muse, pour vous quittant ses chastes voiles,
Vous aurait enseigné le verbe des étoiles;
Dans la sphère de l'âme et des divinités
Vos yeux auraient accès!... Messieurs, vous vous vantez!
Et que sauriez-vous voir à ces sacrés mystères?
Pas si haut! Dieu vous fit pour d'autres ministères,
Ailleurs est votre place! Exercez vos vertus

Du rôle de Zoïle au rôle d'Anytus.
En ces siècles d'opprobre où règnent les Tibères,
D'un pouvoir soupçonneux faites-vous les Cerbères,
C'est bien! et, poursuivant les généreux chanteurs,
Jetez sur leurs talons vos abois délateurs,
C'est bien! et si l'un deux, la colère dans l'âme,
Proteste au nom du droit contre un Olympe infâme,
Et, sous le dais bravant le crime couronné,
Venge au moins dans ses vers son espoir enchaîné,
Dénoncez aux faux dieux le fils des Prométhées!
Accusez-le d'orgueil! c'est très bien!
O panthées!
Oh! qu'il est à propos et qu'il vous sied vraiment,
En ces jours de bassesse et d'avilissement
Où la peur, l'égoïsme incline aux platitudes,
De flétrir chez autrui les nobles attitudes!
Sur ce gouffre où l'honneur sent partout un écueil,
Celui qui se tient droit, vous l'accusez d'orgueil.
Ah! si vous blâmez tant près de vous le poète
Qui passe, et libre, et triste, et portant haut la tête,
C'est que de l'homme en lui marche la dignité;
C'est qu'il a su garder intacte sa fierté;
C'est que, fermant son cœur aux lâches défaillances,
Il n'a point, lui, vendu ni trahi ses croyances;
C'est que, resté debout, et fidèle à son Dieu,
De ce qu'il a de trop, vous, vous avez trop peu!

Mais non! pour tant crier aux ulcères de l'âme,
Pour jeter de si haut et l'insulte et le blâme,

Nul doute que, planant loin de nos passions,
Des vertus votre vol hante les régions.
Hélas! ce vol s'arrête aux ardoises d'un Louvre.
La domesticité de ses combles vous couvre!
Des lucarnes! voilà les sublimes hauteurs
D'où vous plongez sur nous vos regards scrutateurs.
Voilà de quels sommets, votre main vengeresse
Châtiant des rimeurs la tête pécheresse,
Au nom de l'art, au nom du bien, au nom du ciel,
Vous videz sur leurs fronts l'urne de votre fiel!

V

O fronts ceints de lauriers et de mélancolie,
Par l'audace des sots poussés à la folie,
Ces lauriers douloureux, de tant de pleurs mouillés,
Par d'obscurs mécréants les verriez-vous souillés?...
Oui! vivre, c'est souffrir. Brisé par la tempête,
Contre la vague en vain se débat le poète.
Inégale est la lutte! inutile est l'effort!
Autour de lui descend la nuit lourde du sort.
Sur sa poupe, où chantait une jeune Espérance,
Planent de noirs oiseaux, la Haine et la Souffrance.
Battu des flots, poussé par le courant fatal,
Quel port voit-il surgir dans l'ombre? — L'hôpital.

Il y roule épuisé de lutte et de vieillesse.
Dans ce dernier abri qu'un monde amer lui laisse,
Saignant, le cœur tordu, jusque dans l'âme atteint,
Sur lui-même affaissé, d'heure en heure il s'éteint,
Impassible à la haine à ses flancs incrustée,
Mort au ressentiment de sa force insultée!

Succombant à la tâche, en des champs calcinés,
Et servant de pâture aux dogues acharnés,
Ainsi le fier coursier, mort de faim et de peines,
Gît insensible aux dents de tous ces « fils de chiennes »!
La mort, soit! mais subir leurs dents et leurs abois!
Saurais-tu donc « mourir sans vider ton carquois »,
Poète! O Pythien, sur l'engeance aux poils rêches
Fais jaillir et bondir et retentir tes flèches!
Purge l'air! montre enfin au fétide agresseur
Quelle force repose au fond de ta douceur!
Lève-toi, justicier! et prouve à qui te blesse
Que la bonté chez toi n'est point de la faiblesse!
Fais sentir aux frelons que l'abeille a son dard!
Frappe! Pour être juste il n'est jamais trop tard!

Il fut un âge, hélas! où, d'accords altérées,
Tes lèvres ignoraient les rimes acérées;
Où loin du Mal, les yeux sur tes astres secrets,
Tu n'en soupçonnais rien en tes dédains distraits;
Mais son souffle a troublé les hautes solitudes,
Mais le temps est passé des molles quiétudes,
Mais le rêve a fait place à la réalité,

Mais ton œil s'est ouvert à l'âpre vérité,
Mais en face du sot, du lâche aux airs superbes,
De ta lèvre a jailli l'hymne aux mètres acerbes;
Mais l'âge et la pensée, en mûrissant tes chants,
S'ils t'ont fait humble aux bons, t'ont fait rude aux méchants;
Mais ton cœur, ô poète! ô nature irascible!
Dieu ne l'a point pétri d'une argile impassible.
Les triomphes du Mal révoltent tes esprits!
Dans ton âme inflammable aux véhéments mépris
L'horreur du Mal, l'horreur de son œuvre abhorrée
Sait allumer du Bien la colère sacrée.

Adieu donc, solitude aux bois infréquentés,
Calme des jours, bonheurs, hélas! trop peu goûtés;
Rêves et cordes d'or de la lyre première,
Déserts peuplés d'oiseaux, de brises, de lumière!
Adieu, forêt! lac vierge où l'âme en son vol pur
Cueillait les bleus lotus et les songes d'azur!
Adieu, printemps du cœur, aube aux clartés vermeilles,
Frais matins de la Muse aux sonores abeilles!
Adieu, miel de l'Hymette! adieu, placidité!...
Et toi, fermente en nous, miel de virilité,
Généreuse liqueur dont l'abeille biblique
Emplissait du lion la gueule symbolique!
Dans le cœur du poète en proie aux coups du sort,
Coule, ô mâle ambroisie! ô breuvage du fort!

VI

Mais quoi! voulant chanter, voici que ta voix pleure,
Muse! Le siècle est sourd et la plainte est un leurre.
Pour moi, je prise peu ces lyriques accès :
Donc restons, en nos vers, prosaïque et français.

Ta bonne humeur, voilà toute ma convoitise,
Mère des vrais heureux, fraiche et grasse Bêtise!
Tes fils se portent bien; et, quels que soient les temps,
Et le monde, et la vie, ils sont toujours contents.
Rien ne trouble chez eux l'égalité de l'âme.
Ce sont de bons fourreaux que n'use point la lame.
Que sur la terre en pleurs s'obscurcissent les cieux,
N'en dînant pas plus mal, ils n'en dorment que mieux.
Contre les maux publics cuirassés d'indolence,
Sourds aux clameurs d'autrui, digérant en silence,
Indifférents couchés sur leurs bonheurs épais,
Pareils au bœuf stupide, ils ruminent en paix.
D'un désastre privé si le trait les traverse,
En sursaut réveillés par la fortune adverse,
Ils disent simplement, cœurs patients et doux,
Que le ciel est aveugle et n'a soin que des fous.
Si le sort, leur versant les nectars de la terre,
De liquides rubis couronne leur cratère,
Leur tranquille égoïsme y boit modérément;

Ils savent être heureux imperturbablement!
Tant ils sont convaincus, saturés de largesse,
Que des dieux leur fortune atteste la sagesse.
Seulement, pour ces cœurs résignés aux bienfaits
Du ciel, les mécontents sont des esprits mal faits.
Au bord des étangs verts où sa pâture grouille,
Le héron mange ainsi gravement sa grenouille,
Et s'étonne des cris que pousse au fond des airs
L'aigle battu des vents ou brûlé des éclairs;
Très sage, il en conclut, en savourant sa proie,
Qu'un aigle, quoi qu'on dise, a moins d'esprit qu'une oie.

Dieu juste! et c'est donc là la vie! Et le héron,
Le satisfait repu, l'égoïste poltron,
Insultera toujours ceux-là qui dans leur voie
S'en vont sous les éclairs où ta main les envoie!
Et ce n'est point assez des tourmentes du ciel,
Il faut boire l'outrage et l'éponge de fiel,
Et s'entendre crier par des goujats immondes
Que tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes!
Quoi! leurs maux, à tout prendre, ils les ont mérités!...
O des biens d'ici-bas vous les déshérités,
A ces bâtards du cœur et de l'intelligence
Montrez-vous! produisez vos titres de naissance!
A l'astre paternel votre droit est pareil,
Poètes! réclamez votre place au soleil.

VII

Peuple! le lys des monts, coupe de parfums pleine,
N'eut jamais en mépris la courge de la plaine.
Le rossignol, qui vit de tristesse et de chants,
Du pourceau pour les glands respecte les penchants.
De la nature, ô peuple! absente est l'ironie.
Rien de vil, rien de grand où tout n'est qu'harmonie.
Les monts, comme la plaine, ont leur utilité.
N'accuse point d'orgueil ou de stérilité
Ces masses de granit, dont les crêtes chenues
Portent le poids des vents et la fureur des nues.
Dans ces flancs douloureux que tu crois en repos
S'élabore le fleuve où boiront tes troupeaux.
Leurs froids sommets veillant sur les sommeils du monde
Annoncent le lever de l'astre qui féconde.
Le poète a, comme eux, l'esprit dans l'avenir :
Il sent en lui gronder les choses à venir;
Le siècle qui sera sur son front se reflète;
Voilà ce qui lui fait, hélas! l'âme inquiète,
Et lui met sous les doigts ces verbes flamboyants
Dont il couvre à tes yeux les murs de tes tyrans.
Et pourtant il sait trop, rêvant orgie et fêtes,
Que ton cœur goûte peu la voix de tes prophètes;
Que tu priserais mieux les vins de Balthasar,
Toi qui vendis tes dieux pour du pain à César!

Il sait trop bien ton cœur, ce cœur prompt au reproche,
Plus mobile que l'onde et plus dur que la roche;
Pleurant le joug du Nil aux fertiles engrais,
Pour les oignons d'Égypte il connaît tes regrets;
Il connaît ton amour pour Néron et la boue!
Va! n'attends pas du moins que jamais il t'en loue.
Le poète sur toi ne s'est jamais mépris;
Mais à tes flatteurs seuls il garde ses mépris.
Il a vu ce qu'ont fait tes rhéteurs et tes prêtres
Pour avilir chez toi le sang fier des ancêtres;
Dans sa tendresse austère, il te traite en enfant :
De ses justes dégoûts sa pitié te défend!

VIII

Oui, tu peux oublier ou nier ses tendresses,
Tu le retrouveras au jour de tes détresses,
Tu le retrouveras, tel qu'il fut autrefois,
Versant pour ton salut son sang après sa voix.
Sa trace est lumineuse et remplit tes annales.
Laisse aboyer l'envie aux sottises banales,
Interroge l'histoire, ô peuple! et ton passé.
Par les déserts, son pied s'est-il jamais lassé?
Quel cœur jamais plus vaste en ses sollicitudes
Prodigua tant d'amour à tant d'ingratitudes?
Songe à ce bras puissant qui noya dans les mers
Pharaon et l'exil, Pharaon et les fers.

Souviens-toi vers le ciel de ces mains étendues,
Conjurant du Très-Haut les foudres suspendues;
De ces ardents labeurs par qui l'humanité
Du vrai Dieu, du vrai culte, a trouvé l'unité.
Le poète est la voix sous les éclairs vibrante,
Qui vers le but promis conduit ta vie errante :
Selon les temps, les lieux, qu'il soit législateur,
Ou prophète, ou soldat, il est ton bienfaiteur.
Vengeant ta liberté des tyrans menacée,
Glaive en main il combat et tonne avec Alcée.
Quand les Rois, que la haine intestine enhardit,
Sur le sol des aïeux posent leur pied maudit,
Le poète s'émeut; de son âme électrique
Jaillit, comme la foudre, un chant patriotique,
Ce chant dont l'étincelle, embrasant tout ton cœur,
D'un combat inégal te fait sortir vainqueur :
Souffle dévastateur, l'hymne aux strophes altières
D'une horde barbare a purgé tes frontières!

IX

Soixante ans sont passés. Une commotion
Soudaine a tout chez toi remis en question,
Et la société sur ses bases remue;
Et charte, et trône, et lois, comme un oiseau qui mue,
Elle a tout secoué. Du royal oripeau

Le phénix éternel a dévêtu sa peau.
D'un monde qui renaît s'agitent les problèmes,
Et l'Europe s'ébranle, et les rois, faces blêmes,
Tombent à ce grand vent qui souffle de Paris,
Comme d'un arbre mort tombent des fruits pourris.
Ce tremblement subit est fait pour tout confondre;
Sous son pied chacun sent le vieux sol qui s'effondre.
Que sera l'avenir? Nous doit-il, ô terreurs!
Ramener du passé les tragiques horreurs?
L'hyène des faubourgs déjà partout aboie;
La grande ville au vent de l'épouvante ondoie;
Le pâle citoyen regarde à l'horizon :
Le ciel est noir; l'angoisse habite sa maison.
C'est l'inconnu qui monte, et l'esprit le plus ferme
Doute aux maux qu'en ses flancs ce vaste orage enferme.
Un monde est en travail; sur le chaos qui bout,
Chacun cherche des yeux quel sauveur est debout.
Quel bras saura dompter ou guider la tempête?
Quel homme? — Il s'est levé! — Quel est-il? — Un poète!
D'un unanime élan porté sur le pavois,
Il parle, et la tourmente obéit. A sa voix,
Croule au sein de nos murs l'échafaud politique;
Et l'esclavage expire aux bords de l'Atlantique,
Et le droit triomphant venge un droit outragé.
D'un poids d'iniquité le monde est allégé!
L'avenir est conquis! l'humanité respire!...
Gloire au législateur que la clémence inspire!
De la cité nouvelle il n'a rien rejeté,
Rien, — l'exil, le bourreau, l'esclavage excepté!

Trois mois, l'âme impassible aux assauts de la houle,
Il conseille, il grandit, il mène à Dieu la foule...
Quand l'orage est vaincu, de son règne il descend,
Le cœur pur de remords, les mains pures de sang!

X

D'autres temps sont venus. Un bandit taciturne
A mis le sceau dans l'ombre à sa gloire nocturne.
La liberté frappée, un parlement détruit,
Et le pouvoir volé, sont l'œuvre d'une nuit.
Et pour mieux assurer ce vol à main armée,
D'or, de vin et de sang il a soûlé l'armée...
Au jour de ton triomphe, ô mère! ô liberté!
De la nuit du néant tu l'as ressuscité;
Et parricide ingrat, ce fourbe éclos d'un crime,
Nouveau Macbeth, au lit égorge sa victime,
Et dit — du meurtre encor les bras tout ruisselants —
Qu'elle est morte frappée au cœur par ses enfants!
Et la foule — ô stupeur! ô tourbe misérable! —
L'applaudit et l'absout de ce meurtre exécrable,
Et dans l'infâme auteur d'un infâme attentat,
Inepte, elle sait voir le sauveur de l'État...
Et quand chacun sous lui se tait courbant la tête,
Qui se redresse encore et le juge? Un poète!
Tant qu'à la République un seul souffle est resté,

Du glaive et de la voix le poète a lutté.
Mais quand il vit un peuple entier, qui se renie,
Se coucher dans sa fange et son ignominie,
Et de ses fers léchant l'enclume et les marteaux,
Cynique, se vautrer dans ses instincts brutaux,
Il connut cette angoisse, entre toutes amère,
Qu'endure un fils, hélas! à rougir de sa mère.
Devant tant de misère et tant d'abaissement
Son cœur s'emplit de honte et de ressentiment.
Subir un tel forfait, c'est en être complice!
L'opprobre du silence!... Il vaut mieux le supplice
De l'exil!... Il partit, mais au front du pervers,
Comme Dante, il laissa la marque de son vers!
L'impérial Caïn sur sa face traîtresse
Porte à jamais le sceau d'une main vengeresse;
Et le suprême arrêt que ta bouche a dicté,
O Muse! Dieu l'impose à la postérité!

XI

Toi, peuple trois fois vil, interroge ton maître!
Si le vrai peut sortir de la bouche d'un traître,
Lui-même il te dira quel âpre châtiment
Garde la Muse à qui put trahir son serment;
De quelles visions la Voix inexorable

Emplit incessamment son esprit misérable.
De ses remords secrets cette Voix est l'écho :
Inflexible, pareille à l'ombre de Banquo,
Elle assiège sa table, elle hante sa couche ;
Et sans cesse il entend cette invincible bouche
Lui crier : « Lève-toi, fourbe ! et d'un sceptre d'or
Dans le sang ramassé charge ta droite encor !
Le sein qui t'accueillit ne bat plus, ô couleuvre !
C'est bien ! Mais hâte-toi ! vite, achève ton œuvre !
Le siècle est ton complice et l'abîme est content :
Vite, sois empereur, bandit ! l'enfer t'attend !
Ainsi que pour Judas, le juif au cœur sordide,
Il n'est point de pardon pour le liberticide ! »

XII

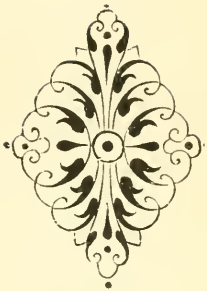
Poètes ! sur vos fronts pèse un siècle de fer.
Il est dur en ses chants de voir s'ouvrir l'enfer,
Et d'y plonger vivants, et d'un vers implacable,
Ceux-là qu'a réprouvés la Muse irrévocable.
Même contre le mal la haine est un tourment.
Inflexible est l'esprit, mais le cœur le dément.
Votre orage est pareil, ô natures aimantes !
A ces climats de flamme aux subites tourmentes :
Le sol tremble, l'abîme ouvre un gouffre effrayant,

Mais regardez le ciel! il pleure en foudroyant.
Pleurez! c'est le destin, mais chantez dans l'orage!
Plus grand est le péril, plus grand est le courage.
Soyez, puisqu'il le faut, voix faites pour bénir,
Soyez l'écho vengeur de l'intègre avenir!...
De trop aimer le bien je sais ce qu'il en coûte,
Mais, qu'on le veuille ou non, il faut marcher sa route.
Marchez! luttez! buvez dans la gloire ou l'oubli
L'austère volupté du devoir accompli!

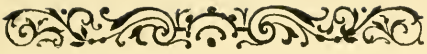
Certes, le Mal est grand, il est puissant, il règne,
Des pouvoirs de la terre il n'est plus rien qu'il craigne;
Le monde est son complice, et, roi prédestiné,
Trône, au nom de Satan, Claudius couronné.
Mais, si puissant qu'il soit, son règne est transitoire;
A l'Invisible, un jour, reviendra la victoire!
Songez au Dieu caché, toujours lent à punir,
Mais dont le pied tardif à la fin va venir!
Comme le noble Hamlet que l'inconnu travaille,
D'un fatidique appel votre âme en vous tressaille.
Esprits nés pour le jour, de lumière affamés,
Précurseurs! répandez vos espoirs enflammés!
Même à travers l'angoisse et la mélancolie,
Même au prix du bonheur, hélas! et d'Ophélie,
Marchant à votre but, et prêts à tout souffrir,
Frappez au cœur le Mal, dussiez-vous en mourir!

Oui, plus qu'en d'autres jours, aux jours d'apostasie,
Frères, il est amer, le don de poésie!

Est-ce un malheur de plus? une expiation?
Ou vers les cieux promis une âpre ascension?
Je ne sais; mais je sais que ton œuvre est auguste,
Muse! et qu'un Dieu bénit qui saigne au nom du juste.
Si ton culte est mortel à l'esprit inspiré,
Le martyre est fécond! le supplice est sacré!



LES ANACRÉONTIQUES



LES ANACRÉONTIQUES

I

SUR SA LYRE

Je voudrais chanter les Atrides,
De Cadmus volontiers je dirais les exploits,
Mais ma lyre, inhabile aux récits homicides,
A l'Amour seul garde sa voix.
En vain j'en ai changé les fibres
Et l'écaille en l'honneur des Dieux et des héros;
Lorsque je dis Hercule, ô lyre, tu ne vibres
Que pour chanter le blond Éros.
Adieu, mâle et bouillant délire!
Chants de gloire, héros, adieu donc sans retour!
Rebelles sous mes doigts, les cordes de la lyre
Ne résonnent que pour l'Amour.

II

SUR LES FEMMES

La Nature au front des taureaux
Donna la corne meurtrière;
Un ongle plus dur que la pierre
Au pied des rapides chevaux;
Au lièvre une jambe célère;
Au ramier un vol cadencé;
Au lion, avec le courage,
Un gouffre de dents hérissé;
A l'homme, son plus noble ouvrage,
L'intelligence et la fierté.
Que réservait-elle à la femme?
Un don plus brillant que la flamme
Et, plus que le fer, redouté:
Pour vaincre et régner, la Nature
A sa plus frêle créature
Donna pour arme la beauté.

III

L'AMOUR MOUILLÉ

Au milieu de la nuit, à l'heure où déjà l'Ourse
Sous la main du Bouvier tourne et décrit sa course,

A l'heure où les mortels dans le sommeil plongés,
Des lourds travaux du jour par les Dieux allégés,
Goûtent les songes d'or que la nuit leur apporte,
Tout à coup survenant, Éros heurte à ma porte.
« Qui frappe ainsi, criai-je, et trouble mon repos?
— Ouvre-moi, ne crains rien, ouvre, répond Éros,
Car je suis un enfant. Par cette nuit obscure,
Sous la bise et la pluie errant à l'aventure,
J'ai perdu mon chemin. Ouvre-moi, fais accueil
A celui que les Dieux ont guidé vers ton seuil. »
Il se tait; la pitié parle au fond de mon âme;
De mon foyer mourant je ravive la flamme,
Et, ma lampe allumée, aussitôt j'ouvre et vois
Un blond enfant ayant aux épaules deux ailes;
Ses beaux yeux bleus sont pleins d'étranges étincelles;
Un arc est dans sa main, sur son dos un carquois.
Je l'assieds près du feu, je réchauffe ses doigts
Dans les miens; ses cheveux tout ruisselants de pluie,
Doucement je les presse et ma main les essuie.
Pour lui, dès que le froid l'eut quitté, se levant:
« Voyons donc si mon arc par la pluie et le vent
Ne s'est point détendu. La corde en est humide,
Dit Éros. Essayons... » Et la flèche rapide
Part et me frappe au cœur, et je me sens mourir.
Alors sautant de joie et riant, le perfide
S'écrie : « Allons, mon hôte, il faut nous réjouir;
Mon arc n'a point de mal, mais ton cœur va souffrir. »

IV

SUR LUI-MÊME

Sur l'herbe de lotos semée,
Sur les myrtes naissants je veux boire couché.
Dans l'or dont ma coupe est formée
Que l'Amour échanson, à ma droite penché,
Et son manteau de pourpre à l'épaule attaché,
Me verse une liqueur aimée!
Je veux boire couché, Bacchus! ton frais nectar.
L'heure est courte, l'homme éphémère:
La vie est prompte et fuit rapide comme un char.
De nos os dissous dans la terre
Il ne reste après nous qu'une aride poussière.
Sur le sol à quoi bon répandre les senteurs?
Pourquoi faire aux tombeaux des libations vaines?
Puisque la vie encor brûle et court en mes veines,
Couvrez-moi de parfums, couronnez-moi de fleurs,
Appelez la blanche hétaire!
Des roses à mon front et sous mes doigts la lyre,
Je veux à mes riants accords
Tromper l'heure, bannir toute noire pensée,
Avant d'aller, ombre glacée,
Me mêler, à mon tour, au chœur léger des morts.

V

SUR LA ROSE

Mêlons au vin pourpré les roses de l'Amour.
De la rose aux feuilles vermeilles
La tempe ceinte, amis, buvons au Dieu des treilles,
Rions et buvons tour à tour.
Des fleurs la rose est la première,
La rose est du printemps la fille la plus chère,
La belle rose plaît aux Dieux.
L'enfant cythéréen à ses boucles flottantes
Mêle les roses odorantes,
Quand aux rythmes légers des luths mélodieux,
Sur le vert plateau des montagnes,
Avec les Grâces, ses compagnes,
Devant Cypris riante il danse radieux.
Amis, qu'on se couronne, et, le front lourd de roses,
Chantons l'oubli des soins moroses!
La lyre en main, je veux, ô Dieu cher aux mortels,
Dieu de la rose et de la vigne,
D'une vierge aux beaux seins pressant le corps de cygne,
Je veux, ô Dionyse, ô Dieu cher aux mortels,
Danser autour de tes autels!

VI

SUR UN REPAS

Les cheveux ceints de fraîches roses,
Et couchés, nous buvons et rions doucement.
Jeune bacchante aux belles poses,
Une enfant de Lesbos, corps splendide et charmant
Que baigne la blonde lumière,
Tenant en main le thyrse où s'enroule le lierre,
Et mesurant ses bonds rythmés
Sur la lyre mélodieuse,
Danse légère et radieuse.
Un bel adolescent aux cheveux parfumés,
A la bouche fraîche et candide,
Aux sons de la pectis qui vibre sous ses doigts
Mêle sa voix claire et limpide :
Pan l'écoute surpris en l'épaisseur des bois.
Éros à la boucle dorée
Et Lyæus, l'ami de la grappe pourprée,
Et la blonde déesse aux suaves regards,
L'irrésistible Cythérée,
Fêtent le gai Comus, le Dieu cher aux vieillards.

VII

SUR L'AMOUR

D'une tige de lys me frappant au visage :
« Cours et suis-moi ! » me dit Éros. Et j'obéis.
A travers monts et bois, et torrents et taillis,
Je courais ; or, voici qu'essoufflé, tout en nage,
Sentant mes pieds fléchir et mon cœur se pâmer,
Je m'affaisse : déjà s'éteignaient mes prunelles ;
Mais Éros accourut, prompt à me ranimer :
« Va, dit-il, caressant mes tempes de ses ailes,
Tu ne sais pas souffrir, tu ne peux pas aimer ! »

VIII

SUR UN SONGE

Un soir, sur la pourpre endormi,
Le cœur par Bacchus réjoui,
Il me semblait d'un pied rapide
Suivre en courant un vif essaim,

Groupe folâtre au front candide,
De jeunes vierges au beau sein.
Couronnés de roses vermeilles,
Des jeunes gens frais et rieurs,
Et plus beaux que le Dieu des treilles,
Me lançaient des propos railleurs.
Je les poursuis, je les embrasse,
Mais je m'éveille, — et tout s'efface :
Mon songe avec eux s'est enfui,
Et je me rendors plein d'ennui.

IX

LA COLOMBE ET LE PASSANT

De quel climat aimé des fleurs
Viens-tu, colombe matinale ?
D'où viennent ces douces odeurs
Que par les airs ton aile exhale ?
Quel soin t'amène dans ces lieux ?

— Mon maître Anacréon m'envoie
Vers Bathyllos aux noirs cheveux,
L'enfant, sa tendresse et sa joie,
Des cœurs tyran victorieux.

Pour un hymne à lui m'a vendue
Cypris qui prise les beaux vers;
Et, depuis, esclave assidue,
Je l'accompagne et je le sers.
Je suis sa prompte messagère :
Tu le vois, d'une aile légère
Je porte ses lettres d'amour.
Il m'a promis, à mon retour,
La liberté; mais qu'en ferais-je?
Mon maître dût-il m'affranchir,
Je veux rester et le servir.
Pourquoi loin de lui m'en irais-je
Voler par les monts et les bois,
M'abriter sous de noirs feuillages
Et me nourrir de grains sauvages?
Aujourd'hui je mange et je bois
Ce que mange et boit le poète :
Le pain que lui-même il émiette,
Je viens le prendre dans sa main.
Il me tend sa coupe et son vin;
Et quand j'ai bu, tout enivrée,
Autour de sa tête inspirée
Je vole et joue en liberté,
Puis je me pose à son côté
Et sur sa lyre je sommeille.
Adieu : qu'on se hâte à présent,
Car tu m'as rendue, ô passant!
Plus bavarde que la corneille.

X

SUR UN AMOUR DE CIRE

Un jeune homme vendait un bel Éros en cire.
M'approchant, je m'enquiers du prix qu'il en désire.
« Pour ce que tu voudras, dit-il en dorien,
Je te le cède; prends! A ne te cacher rien,
Cette cire où d'Éros revit la blonde image
— Je ne suis pas sculpteur — est d'un autre l'ouvrage.
Mais je ne puis garder plus longtemps sous mon toit
Un hôte insatiable : il veut tout ce qu'il voit.
— Eh bien! donne-le-moi pour un drachme, lui dis-je.
Mais voici, bel Éros, ce que de toi j'exige :
De tes flammes tu vas m'embraser avant peu,
Sinon, par Jupiter! je te fais fondre au feu. »

XI

SUR LUI-MÊME

Les jeunes femmes aux doux yeux
Me disent en riant : « Prends garde,
Anacréon! tu te fais vieux.
Tiens ce miroir et te regarde;

Ami! tu n'as plus de cheveux. »
Sont-ils tombés? En ai-je encore?
N'en ai-je plus? Moi, je l'ignore.
Ce que je sais, en vérité,
C'est que les fleurs n'ont qu'un été.
Ce dont mon âme se soucie,
C'est que plus on se sent vieillir,
Plus il est sage de cueillir
Les roses brèves de la vie.

XII

CONTRE UNE HIRONDELLE

Comment te punir, bavarde hirondelle?
Faut-il t'enchaîner ou te couper l'aile?
Ainsi que Téreus le fit autrefois,
Faut-il t'arracher la langue et la voix?
Devançant l'aurore aux lueurs vermeilles,
Pourquoi, de tes cris frappant mes oreilles,
Viens-tu, quand Éros sourit à mes vœux,
Me ravir Bathylle et mon rêve heureux?

XIII

SUR LUI-MÊME

Atys l'efféminé, plein d'ardeur pour Cybèle,
Errait, dit-on, sur les hauts lieux,
Appelant à grands cris la déesse rebelle,
Ivre d'amour et furieux.
Celui qui de Claros boit l'onde prophétique,
Ému de soudaines fureurs,
Vers Phoibos au front ceint du laurier poétique
Pousse aussi d'ardentes clameurs.
Pour moi, plein de Bacchus et de son beau délire,
Plein d'Éros prompt à m'enflammer,
Je veux entre tes bras, ô ma blanche hétaïre,
Exhaler ma fureur d'aimer !

XIV

SUR L'AMOUR

Il faut aimer. Éros me conseillait d'aimer,
Mais à sa voix je fus rebelle.
Le Dieu s'indigne : il prend son arc, prompt à s'armer.

Le carquois à l'épaule, au combat il m'appelle.
A mon tour, je revêts les armes du héros :
Cuirasse et bouclier, flèches et javelots.
Nouvel Achille au pied rapide,
Je m'avance au combat, je m'avance intrépide,
Affrontant les fureurs d'Éros.
Ses traits pleuvent dans l'air; prudent, je les évite.
Son carquois épuisé, le Dieu frémit, s'irrite,
Puis lui-même il se précipite
Comme une flèche aiguë et m'entre au fond du cœur;
Et je sens aussitôt se briser ma vigueur.
Et maintenant pourquoi garder cette cuirasse
Impuissante à nous protéger?
A quoi bon, mes amis, s'abriter du danger
Quand le vainqueur est dans la place?

XV

LES BONHEURS DE SA VIE

Du roi Gygès que me fait l'opulence?
Je n'ai point le désir de l'or.
Quant aux tyrans, qu'ils gardent leur puissance!
Je la voudrais bien moins encor.
Parfumer d'huile et de senteurs divines
Ma barbe lisse et mes cheveux,

Ceindre mon front de roses purpurines,
Amis, voilà ce que je veux!
Du présent seul mon âme se soucie;
Eh! qui connaît le lendemain?
Cueillons la joie aux vignes de la vie,
La rose aux buissons du chemin!
Puisqu'en ce jour le sort veut te sourire,
Fête en buvant le beau Bacchus!
La mort, soudain, peut t'apparaître et dire:
« Couche-toi! tu ne boiras plus! »

XVI

SUR LUI-MÊME

Toi, de Thèbes dis les conquêtes!
Toi, la Phrygie et ses guerriers!
Préférant le myrte aux lauriers,
Moi, je veux chanter mes défaites!
Gloire aux vainqueurs qui m'ont dompté!
Ils vont armés de leur beauté,
Et leurs armures sont légères.
Ni marins aux fortes galères,
Ni fantassins au bras d'acier,
Ni combattants au prompt coursier

N'auront soumis mon cœur rebelle.
Ceux dont le joug m'est glorieux,
Guerriers d'une espèce nouvelle,
Lancent des flèches par les yeux!

XVII

SUR UNE COUPE D'ARGENT

Toi d'Héphaistos l'émule, artiste à la main sûre,
Ciselle cet argent : n'en fais point une armure;
— Eh! que m'importent les combats? —
Mais, chef-d'œuvre savant de tes doigts délicats,
Fais une coupe, ami, large autant que profonde,
Où riront les rubis, fils de la grappe blonde.
N'y grave point le char de l'Ourse et le Bouvier,
Ni le triste Orion; — que me font les Pléiades? —
Mais un cep que l'ampleur des grappes fait plier,
Et le chœur vendangeant des ardentes Ménades.
Grave aussi le pressoir d'où ruisselle le vin,
Et montre-nous dans l'or, entre tes doigts ductile,
Groupe enlacé, trio divin,
Foulant d'un pied léger la pourpre du raisin,
Lyæus, Éros et Bathylle.

XVIII

LA COUPE

Artiste habile, ô mon Vulcain!
De ce riche métal, ciselé par ta main,
Qu'il naisse une coupe aussi belle
Que le Printemps est beau! Que la rose nouvelle
S'ouvre et fleurisse sur ses bords!
Dans les contours polis du suave cratère
Ne grave ni combat, ni tragique mystère,
Ni rites consacrés aux morts;
Non, graves-y plutôt, de roses couronnée,
Cypris au sourire divin,
Applaudissant à l'hyménée;
Et le jeune Évius, l'ennemi du chagrin,
Le fils de Jupiter, le Dieu père du vin!
Sous la vigne aux tiges pliantes
Montre-nous, le front lourd de pampre et de raisin,
Les Amours désarmés et les Grâces riantes;
Montre encor, guidés par Éros,
Un beau groupe d'enfants aux boucles ondoyantes:
Que sur un tapis frais de myrte et de lotos
Joue avec eux le blond Phoibos!

XIX

QU'IL FAUT BOIRE

La terre boit la pluie, et l'arbre boit la terre;
Le vent boit la nuée, et l'ombre la lumière;
Le soleil boit la mer; la lune, le soleil;
Puisque tout boit, amis, buvons la grappe noire!
Sur les roses couchés, fêtant le Dieu vermeil,
Passons l'heure légère à boire!

XX

A UNE JEUNE FILLE

Niobe, dans la pierre à jamais enchaînée,
Sur les monts phrygiens, noir rocher, se dressa.
Procné, de Pandion la fille infortunée,
Devint une hirondelle et dans l'air s'envola.
Que ne puis-je à mon tour, ô maîtresse divine!
Être l'heureux miroir que regardent tes yeux,
La tunique de lin, la toile douce et fine

Qui presse tes beaux flancs entre ses plis soyeux!
Je voudrais être l'onde, ô divine maîtresse!
L'onde voluptueuse où se baigne ton corps;
La subtile senteur qui parfume ta tresse,
Le voile où de tes seins se cachent les trésors.
Enlaçant de ton cou la blancheur virginale,
Que ne suis-je la perle ou l'ambre aux grains dorés!
Je voudrais être encore, ô beauté! ta sandale
Pour me sentir foulé par tes pieds adorés!

XXI

SUR SA SOIF

Versez, femmes, versez encore,
Versez! que je boive à longs traits!
Phoibos m'embrase de ses traits;
Versez! sa flamme me dévore.
Donnez, femmes, donnez des fleurs,
A pleines mains des fleurs nouvelles!
Ma tempe ardente a brûlé celles
Qui l'embaumaient de leurs senteurs.
Mais toi, foyer vivant qu'allume
Éros et sa flamme, ô mon cœur!
Qui pourrait éteindre l'ardeur
Du feu secret qui te consume?

XXII

A BATHYLLE

Viens, Bathylle, assieds-toi sous ce mobile ombrage.
Vois le bel arbre ! Svelte il s'élance, et le vent
Se joue avec mollesse en son léger feuillage.
Une eau vive à ses pieds coule et chante en coulant,
Et mêle aux bruits rêveurs qu'exhalent les ramures
Les rythmes clairs de ses murmures.
Assieds-toi : cette source invite à l'écouter.
Quel voyageur ici ne voudrait s'arrêter ?

XXIII

SUR L'OR

Si des mortels l'or prolongeait la vie,
Avoir de l'or serait ma seule envie,
Et le garder mon plus constant effort ;
Et quand viendra l'heure amère où la mort,
Apparaissant, me dira de la suivre,
Je répondrais : « Prends tout, laisse-moi vivre ! »

Mais puisque l'or ne peut nous racheter
Du noir Hadès qui jamais ne pardonne,
Pourquoi gémir? pourquoi se lamenter?
A quoi bon l'or et les soucis qu'il donne?
N'y songeons plus! Pour moi, j'aime bien mieux,
Près des amis dont la verve m'inspire,
Chanter, Bacchus! ton nectar radieux;
Ou sur ma couche, aux bras d'une hétaïre,
Fêter Cypris, reine et fille des Dieux!

XXIV

SUR LUI-MÊME

Je suis né mortel et la vie est brève;
Cueillons le présent, le reste est un rêve.
Ce qu'un jour apporte un autre l'enlève:
Qui sait l'avenir?

Adieu donc, soucis! loin de moi, tristesse!
Chantons, enivrés d'une double ivresse,
Le Dieu de la vigne et de la jeunesse:
La mort va venir!

XXV

SUR LE VIN

Quand j'ai bu ta liqueur aux vertus souveraines,
Beau Lyæus, je vois le chagrin s'endormir.
A quoi bon les soucis, les labeurs et les peines ?
Pourquoi tenter la vie aux routes incertaines ?
Que je le veuille ou non, il me faudra mourir !
Buvons donc, oublions la mort inévitable !
Loin de nous les pensers de son ombre obscurcis !
Dans la coupe au flot délectable,
Amis, noyons les noirs soucis !

XXVI

LES EFFETS DU VIN

Les flèches du jour dispersent la nuit;
Où parait Bacchus le chagrin s'enfuit.
Dès qu'il verse en moi ses jeunes ivresses,
Soucis et regrets, tout s'évanouit :
De Crésus je crois tenir les richesses,

Je crois d'Apollon posséder la voix.
Mollement couché, le front ceint de lierre,
Je ris en mon cœur du sceptre des rois,
Je foule à mes pieds leur tristesse altière.
Libre et radieux, je chante et je bois,
Et des noirs soucis s'éloigne la troupe.
Volez aux combats, je vole à ma coupe!
Enfant, remplis-la de vin jusqu'au bord.
Il vaut mieux cent fois être ivre que mort!

XXVII

SUR LUI-MÊME

Ce fils de Jupiter qui réjouit le cœur
Et bannit les chagrins moroses,
Le Dieu père du vin, des Grâces et des roses,
Dès qu'il verse en moi sa liqueur,
Dès que circule en moi son esprit qui m'enivre,
Je sais danser, je danse, et de me sentir vivre
Combien grande est la volupté!
Et je lui dois d'autres ivresses :
Au milieu des chansons, filles de la gaîté,
Et des rires de la beauté,
Cypris aussi m'agrée et ses molles caresses;
Et j'exhale en ses bras ma douce ébriété.

XXVIII

PORTRAIT DE SON HÉTAÏRE

Peintre excellent, peintre au pinceau divin,
Roi dans cet art vanté du Rhodien,
Allons! rends-moi, — je vais te les décrire, —
Rends-moi les traits de ma jeune hétaïre.
Offre d'abord, offre à mes yeux charmés
Ses beaux cheveux, tresse opulente et noire,
Et, s'il se peut, fais-les-moi parfumés.
Peins-la de face avec un front d'ivoire.
De ses sourcils que l'arc flexible et pur
Vienne encadrer ses prunelles d'azur.
De cils d'ébène ombrage sa paupière.
Que son œil bleu répande la lumière,
Brillant et clair comme ceux d'Athéné,
Humide et doux comme ceux d'Aphrodite!
Fais son teint rose et sa bouche petite :
Que le désir y voltige enchaîné!
Sous son menton délicat, sur sa joue,
Autour du cou, que l'enivrant essaim
Des Voluptés et des Grâces se joue!
Vêts-la de pourpre, ami! mais à dessein
Laisse entrevoir les blancheurs de son sein;

De son beau corps que le regard devine
Ce que ton art a voulu nous voiler.
Mais je la vois! ta peinture est divine,
O Rhodien! — Ce portrait va parler!

XXIX

PORTRAIT DE BATHYLLE

Écoute et reproduis sur la cire ductile,
Reproduis-moi les traits de mon aimé Bathylle.
Fais-lui des cheveux bruns, d'essence tout lustrés;
Que noirs à la racine et par le bout dorés,
Ils flottent librement. Dans sa blancheur rosée,
Montre un front virginal plus frais que la rosée.
Pour peindre ses sourcils d'un bleu sombre et luisant,
Emprunte ses lueurs à l'azur du serpent.
D'une clarté divine inonde sa paupière.
Que ses yeux noirs, foyer d'où jaillit la lumière,
Aient l'éclair du regard et la sérénité,
De Cypris la douceur et de Mars la fierté :
Qu'ils inspirent la crainte et laissent l'espérance.
Donne à sa joue en fleur la rose transparence
D'un beau fruit que Phoibos mûrit à son ardeur,
Et répands-y le rouge aimé de la pudeur.
Pour sa lèvre, peins-la persuasive et belle,

Au silence parlant, si ton art est fidèle.
Son cou, fais-le plus blanc que celui d'Adonis.
Fais ouverte et placide et grande sa figure.
Donne-lui la poitrine et les mains de Mercure,
Les cuisses de Pollux, le ventre aux flancs unis
De Bacchus. Montre aussi sa puberté naissante,
Où couve de Paphos la flamme incandescente.
Mais rebelle est ton art à montrer le contour
De son dos modelé par les doigts de l'Amour.
Que dire de ses pieds dans leur grâce célère?
Et maintenant, quel prix te faut-il, quel salaire?
Demande, et tu l'auras des mains d'Anacréon...
Peins donc cet Apollon que tu vois en Bathylle,
Et si jamais tu vas à Samos, peintre habile,
Fais de Bathylle un Apollon!

XXX

SUR LUI-MÊME

Je me plais au rire ainsi qu'aux chansons.
Qu'un groupe enjoué de jeunes garçons
D'un vin trempé d'eau m'apporte une coupe,
Je vois des chagrins s'éloigner la troupe.
A quoi bon se plaindre et pourquoi gémir?
Noyons la tristesse au fond de la coupe.

Que sait-on des jours ? — qu'il nous faut mourir !
Avant que l'Hadès nous prenne à la terre,
Des plaisirs vidons la coupe éphémère.
La rose est d'un jour, il faut la cueillir :
Ses parfums sont doux à qui doit mourir !
Le front couronné de rouges verveines,
Noyons les chagrins dans les coupes pleines.
Enfants beaux et frais, joyeux échansons,
D'un nectar riant emplissez ma coupe ;
Mêlant à vos chants la flûte aux doux sons,
Des ennuis chassez loin de moi la troupe !
Je me plais au rire ainsi qu'aux chansons.

XXXI

L'AMOUR ENCHAÎNÉ PAR LES MUSES

Éros, le Dieu fertile en ruses,
Surpris un matin par les Muses,
Et de chaînes de fleurs lié,
A la Beauté fut confié.
Et maintenant Cypris, sa mère,
La blonde Déesse aux seins blancs,
Apporte de riches présents
Et demande qu'on le libère.
Mais c'est en vain que, racheté,

On lui rendrait la liberté;
Il s'est fait à son doux servage :
Le Dieu captif de la Beauté
Préfère à tout son esclavage.

XXXII

SUR LE DÉLIRE DU VIN

Laissez-moi boire, au nom des Dieux !
Au nom des Dieux, laissez-moi boire !
Dans ma coupe à longs flots pressant la grappe noire,
Je veux, plein de Bacchus, devenir furieux !
Après avoir tué leurs mères,
Alcméon, Oreste aux pieds blancs
Déliraient et tordaient dans l'air leurs bras sanglants.
Exempt de féroces colères,
Moi qui n'ai fait couler que la rouge liqueur
Des grappes à Bacchus si chères,
Je veux, je veux du vin connaître la fureur !
Jadis, l'impétueux Alcide,
Brandissant d'Iphitos l'arc et le carquois d'or,
Faisait tout fuir devant son délire homicide.
Jadis, plus furieux encor,
Ajax au bras de fer, Ajax au dur courage,
Délirant d'une aveugle rage,

Frappait son bouclier du long glaive d'Hector.
Pour moi qui n'ai point d'arc et qui n'ai point d'épée,
C'est la coupe à la main et le front ceint de fleurs,
Et ma lèvre du sang de la vigne trempée,
Que je veux, ô Bacchus! connaître tes fureurs.

XXXIII

SUR SES AMOURS

Si tu peux de la mer nombrer les grains de sable,
Les étoiles du ciel et les feuilles des bois,
Si tu le peux, ami, viens, et compte à ma voix
De mes nombreux amours le nombre intarissable.
Mets-en vingt pour Athène et quinze autres encor,
Pour Corinthe une armée entière; — cette ville
De la riche Achaïe en beautés est fertile:
A Corinthe se plaît Cypris aux boucles d'or.
Compte aussi pour Lesbos et la molle Ionie,
Et Rhode au noir colosse, et la verte Carie,
Le chiffre en est certain, compte deux mille amours.
— As-tu donc tant aimé? diras-tu. — Va toujours!
Car tu n'as pas compté mes amours de Syrie,
Et mes amours de Tyr, et ceux de Kanobos,
Et ceux de Crète encor, l'île où l'ardent Eros

S'en va par les cités célébrant ses mystères.
Mais comment, traversant et les mers et les terres,
Compter tous les amours que mon cœur a connus
Du détroit de Gadès aux rives de l'Indus!

XXXIV

LE NID D'AMOURS

Chère hirondelle, chaque année,
Aux lieux hospitaliers où ta famille est née,
Fidèle tu reviens et tu construis un nid
Pour ta couvée au noir plumage.
L'hiver loin de nous te bannit.
Quand les bois, feuille à feuille, ont perdu leur ombrage
Aux souffles des jours pluvieux,
Tu fuis, cherchant de plus doux cieux,
Vers le Nil ou Memphis et leur tiède rivage.
Mais en toute saison Éros, le Dieu vainqueur,
Éros fait son nid de mon cœur :
L'un commence à voler, l'autre est dans l'œuf encore;
On entend gazouiller ceux qui viennent d'éclore;
Par les plus grands les plus petits
Sont réchauffés et sont nourris;

Mais à leur tour ceux-ci couvent, et la famille
Se renouvelle et croît et grandit et fourmille :
Hélas! que vais-je devenir?
Mon cœur ne suffit plus à les tous contenir!

XXXV

A UNE JEUNE FILLE

Devant mes cheveux blancs tu fuis, ô jeune fille!
Sois sans dédain pour mes amours.
De la verte saison la fleur à ton front brille,
Mais mon cœur est jeune toujours.
O Vierge! le volcan que la neige environne
Brûle sous un sommet glacé.
Regarde combien sied dans ta fraîche couronne
Le lys à la rose enlacé!

XXXVI

SUR EUROPE

Enfant, ce fier taureau, c'est Jupiter lui-même :
La jeune Sidonienne assise sur son dos,

Il fend la vaste mer, et l'écume des flots
Caresse les pieds blancs de la vierge qu'il aime.
Et quel taureau jamais a traversé la mer
A bonds impétueux, si ce n'est Jupiter?

XXXVII

SUR LA BONNE VIE

Pourquoi m'enseigner des rhéteurs
La verbeuse et vide éloquence?
Que m'importe à moi la science
Et l'art des sophistes menteurs!
Enseignez-moi plutôt à boire
La grappe chère à Lyæus,
A folâtrer avec Vénus
Aux boucles d'or, aux bras d'ivoire!
Le front couvert de cheveux blancs,
Je sens déjà le poids des ans :
Jouissons de l'heure éphémère!
Enfant, d'un vin que l'eau tempère
Emplis ma coupe jusqu'aux bords!
Enivre mon âme et l'endors!
Bientôt cette coupe légère,
Où chante l'essaim des plaisirs,
Sera pour moi vide et muette :
D'un linceul couvre alors ma tête!
Les morts reposent sans désirs.

XXXVIII

LE PRINTEMPS

Le dieu des jours fleuris, le dieu des vertes choses,
Le printemps a posé sur les monts ses pieds nus;
Et les Charites sœurs vont épandant les roses,
Et la terre sourit, jeune comme Vénus.
Eurus est de retour : l'ombre, enfant du nuage,
Au doux vent de son aile a fondu dans les airs.
Sur les moires de l'eau déjà le cygne nage;
La grue au fond du ciel fait sa route et voyage,
Et dans son lit d'azur s'endort le flot des mers;
Et Phoibos resplendit, et, sous les cieux ouverts,
Resplendissent aussi les champs, travaux des hommes.
Des vignes et des blés montent de frais aromes;
Le fruit de l'olivier se gonfle, et dans sa fleur,
O Lyæus! déjà nous sourit ta liqueur.

XXXIX

SUR SA VIEILLESSE

Il n'est que trop vrai, je suis vieux,
Mais je bois mieux que vous, jeunesse!

Faut-il danser? d'un pied joyeux
S'élance ma verte vieillesse!
Le front couronné de raisin,
Et pour sceptre une outre à la main,
De Bacchus je conduis la danse.
Le verre en main, qui veut lutter?
Ma coupe est prête, qu'on s'avance!
Sur tous je prétends l'emporter.
Enfant, puise au large cratère,
Mêle au vin l'eau qui le tempère,
Mêle au vin le miel blond et doux,
Verse, enfant, verse à coupe pleine!
Oui, je suis vieux, mais parmi vous,
Mes cheveux blancs ceints de verveine,
Fêtant la grappe au fruit pourpré,
Plein de Bacchus, je danserai
Comme autrefois dansait Silène!

XL

LE CHANT DU VIN

Quand je bois du vin, je chante les Muses;
L'âme de toi pleine, ô Dieu de Claros!
Je dis en mes vers Cypris et ses ruses,
Et le blond Éros!

Quand je bois du vin, mon cœur est en joie;
Les vastes projets, les soucis amers,
Je les sème au vent, et le vent les noie
Dans le flot des mers.

Quand je bois du vin, le Dieu des ivresses
Berce mes esprits d'amoureux désirs;
Je sens à ma tempe errer les caresses
Des tièdes zéphyrs.

Quand je bois du vin, sous la treille ombreuse
De fleurs je verdis mon front argenté,
Et je chante, heureux, d'une vie heureuse
La tranquillité.

Quand je bois du vin, parfumé d'essence,
Je presse une vierge en mes bras épris :
Dans ma veine en feu sentant sa présence,
Je chante Cypris.

Quand je bois du vin, déliant sa chaîne,
Mon esprit s'épanche en libres gaîtés;
A la danse, aux jeux, ma vieillesse entraîne
Les vertes beautés.

Quand je bois du vin, ma coupe est remplie
Des vrais biens qu'un jour la mort doit tarir.
Tout passe : effeuillons la vigne et la vie;
Il nous faut mourir.

XLI

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

Cueillant des fleurs, Éros ne vit pas, un matin,
Dans le sein d'une rose une abeille endormie :
L'abeille lui piqua la main.
Aussitôt l'enfant-dieu fuit la mouche ennemie,
Et jetant là son frais butin,
Et criant, et courant, la figure éplorée,
Vers la charmante Cythérée :
« Ma mère, je me meurs, dit-il, je suis perdu !
Un petit serpent m'a mordu,
Serpent ailé, de ceux qui vont par les campagnes,
Volant des frais vallons aux cimes des montagnes,
Pillant partout le suc des fleurs,
Et que parmi les laboureurs
On connaît sous le nom d'abeilles. »
Et Cypris, souriant de ses lèvres vermeilles,
Répond à l'enfant courroucé :
« Si d'une abeille la piqûre
Fait tant souffrir, Éros, juge du mal qu'endure
Le cœur que ta flèche a blessé. »

XLII

SUR UN FESTIN

Joyeux et du vin chantant le délire,
Célébrons Bacchus, l'ami de la lyre,
Le Dieu de la danse à qui plaît le rire!
Compagnon d'Éros, amant de Cypris,
Il donna le jour aux belles Charis.
Père de l'ivresse, il verse en nos veines,
Avec la santé, ce premier des dons,
La joie et l'oubli des tristesses vaines.
Que le blond éphébe, habile aux chansons,
De nectar pourpré m'emplisse un cratère,
Aussitôt l'essaim des pensers cuisants
Se dissipe et fuit sur l'aile des vents.
A quoi bon des jours sonder le mystère?
A quoi bon se plaindre? à quoi bon gémir?
Vidons en riant la coupe éphémère!
Avant que la mort me vienne endormir,
Je veux, Dieu du vin, mêler ma vieillesse
Au groupe dansant des jeunes beautés.
A qui s'y complaît laissons la tristesse!
Épanchant notre âme en douces gaîtés,
Chantons Lyæus, l'ami de la lyre!
Chantons sa liqueur au brillant délire!

XLIII

CE QU'IL AIME

J'aime, ô Bacchus! ton divin rire,
J'aime tes danses et tes jeux;
A table, où la coupe m'inspire,
J'aime à faire vibrer ma lyre
Près de l'éphèbe aux blonds cheveux.
Mais de myrtes et d'hyacinthes,
J'aime surtout, les tempes ceintes,
A m'entourer d'un mol essaim
De jeunes vierges au beau sein.
Mon cœur ne connaît point l'envie,
J'ignore sa malignité.
N'aimant que la fleur de la vie,
Je hais, par le vin excité,
Le bruit des ivresses grossières
Et des banquets tumultueux.
Aux bras des Grâces printanières
Dansons, groupe voluptueux.
Mais loin de nous les noirs délires
Du Dace aux brutales amours!
Mêlons aux vins pourprés les rires!
Aux chants des coupes et des lyres,
Faisons léger le poids des jours!

XLIV

LA CIGALE

Nous te disons heureuse et divine, ô cigale !
Posée au front d'un arbre en fleurs,
Quand du matin tu bois les pleurs,
Aux sillons verts disant ton hymne sans égale,
Tu chantes libre comme un roi.
Fruits des bois et des champs, gerbe ou grappe embaumée,
Toutes ces choses sont à toi,
Que le soleil mûrit dans l'herbe et la ramée.
Inoffensive à tous, du laboureur aimée,
Ton chant des Dieux même est goûté,
O prophétesse de l'été !
La Muse te chérit, et Phoibos, non moins qu'elle,
Te chérit ; il t'a fait la voix limpide et belle.
Exempte de nos maux cuisants,
Tu ne sais pas le poids des ans :
Lourde aux mortels, à toi la vieillesse est légère.
Sans chair ni sang, habile au chant mélodieux,
O docte fille de la terre,
Je te salue heureuse et l'égale des Dieux !

XLV

LE SONGE

Par des champs pleins de fleurs nouvelles,
En rêve il me semblait courir.
J'allais, prompt comme le désir;
Aux épaules j'avais des ailes.
Éros, l'enfant charmant et blond,
Bien qu'à ses pieds il eût du plomb,
Me poursuivait, et dans la plaine
Bientôt il m'atteint et m'enchaîne,
En riant d'un rire vainqueur.
Pour moi ce rêve est un présage,
Et j'en suis troublé dans mon cœur :
Jusqu'à présent, d'humeur sauvage,
Si j'ai pu de beaucoup d'amours
Briser le facile esclavage,
Celui-ci dans un dur servage
Me tient prisonnier pour toujours.

XLVI

LES FLÈCHES DE L'AMOUR

L'habile époux de Cythérée,
Vulcain, battant le fer dans l'antre de Lemnos,
Forgeait des flèches pour Éros.
La divine Cypris sur leur pointe acérée
Laissait couler le plus doux miel;
Mais Éros en riant les trempait dans le fiel.
Arès, dieu des joutes guerrières,
Sa forte lance en main, revenant des combats,
Raillait le jeune Éros et ses flèches légères.
« Celle-ci, tu le sentiras,
Fait des blessures meurtrières,
Dit Éros; elle est lourde. » Et Mars, le Dieu vainqueur,
A reçu le trait dans son cœur.
Pâlissant aussitôt, il gémit, il soupire,
Et Cypris se prend à sourire.
« Lourde, oh! lourde en effet, dit le Dieu des héros.
Reprends ta flèche! — Non! garde-la, » dit Éros.

XLVII

CONTRE L'ARGENT

Certe, il est dur d'aimer, dur de ne pas aimer,
Mais aimer sans retour est bien plus dur encore.
Naissance, honneur, savoir que la vertu décore,
Ne sont rien en amour : seul l'argent sait charmer.
Maudit soit le premier qui plaça ses délices
Dans l'or ! — cet or fatal, père de tous les vices,
Père de tous les maux dont tous nous gémissons !
De lui sont nés les noirs soupçons,
La haine entre parents, la discorde entre frères,
Les lâchetés, les trahisons,
Les meurtres sanglants et les guerres !
Et nous, les cœurs aimants, pour comble de misères,
C'est par lui que nous périssons.

XLVIII

CE QUI SIED AU VIEILLARD

La coupe et les chansons vont bien à la vieillesse.
J'aime la belle humeur d'un vieillard en liesse,

J'aime un vieillard à qui le frais plaisir sourit,
J'aime un vieillard qui prend la gaîté pour ceinture;
Lorsque danse un vieillard, vieux par la chevelure,
Il reste jeune par l'esprit.

XLIX

LE RETOUR DE LYÆUS

Le Dieu beau, cher à la jeunesse,
Le riant Lyæus, le père de l'ivresse
Et des Grâces, l'ami de la danse et des jeux,
Le compagnon d'Éros, l'amant de Cythérée,
Revient du haut de l'Empyrée
Visiter nos coteaux heureux.
Il apporte aux mortels, dans la grappe endormie,
Une belle liqueur des chagrins ennemie.
Dans les grains verts emprisonné,
Le doux philtre au sarment reste encore enchaîné;
Mais vienne l'automne, et des treilles
Tomberont les grappes vermeilles.
Adieu les maux alors, et les soucis cuisants!
De joie et de santé les coupes seront pleines:
Nous y boirons l'oubli des ans
Jusqu'aux jours attendus des vendanges prochaines.

L

SUR UN DISQUE REPRÉSENTANT L'ANADYOMÈNE

Quel artiste divin, quel génie inspiré
Sur ce disque a gravé la mer large et profonde?
Quel esprit cisela sur l'abîme azuré
Cypris, mère des Dieux, Cypris, reine du monde?
Il nous la montre nue émergeant de la mer.
La transparence humide et vive du flot clair
Est son seul vêtement. Suave et souriante,
Et sur l'onde bercée ainsi qu'une algue errante,
Et ses longs cheveux d'or jouant au gré du vent,
Sereine elle s'avance au bord du flot mouvant.
Ses seins roses, ses bras à la courbe divine,
Écartant les flocons de l'écume marine,
Fendent l'azur liquide à l'indolent roulis.
Blanche et calme au milieu des vagues inquiètes,
Cypris, sur le saphir, resplendit comme un lys,
Un lys éblouissant parmi des violettes.
Et, portés sur le dos des rapides dauphins,
Éros et le Désir, Dieux rieurs et malins,
Qui domptent des mortels la fragile sagesse,
Vers la rive prochaine escortent la déesse.
Et, véloces jouteurs aux nageoires d'argent,

Le peuple des poissons la devance en nageant
Et, bondissant du flot, frappant l'air de leurs queues,
Réjouit son voyage à travers les eaux bleues.

LI

LA VENDANGE

Les jeunes vendangeurs, les belles vendangeuses
Sur leur tête aux boucles soyeuses
Portent à pleins paniers et versent aux pressoirs
Les lourdes grappes aux grains noirs.
Les hommes foulent seuls le fruit pourpré des treilles.
Le vin jaillit; leurs chants retentissent en chœur,
Joyeux qu'ils sont de voir dans les cuves vermeilles
Bouillonner la rouge liqueur.
Le vieillard en boit-il, regardez comme il danse
Allègre avec des pieds tremblants!
De Bacchus qui ruisselle il fête l'abondance,
Et Zéphire se joue avec ses cheveux blancs.
Le jeune homme à l'ardente ivresse
Voit sous la vigne ombreuse où, prise de sommeil,
Sur son beau flanc repose à l'abri du soleil
La vierge que son œil caresse.
Furtif, il s'approche, il la presse
D'accorder à l'amour les dons chers à l'hymen.

Vainement la vierge confuse
Résiste; il sait ravir, aidé du Dieu du vin,
Les dons que la pudeur refuse;
Car avec la jeunesse aux désirs orageux
Bacchus mêle souvent la licence à ses jeux.

LII

L'ÉLOGE DE LA ROSE

Avec la saison printanière,
Je veux dire en mes vers la fleur douce aux amours.
A ma voix, pour chanter la rose et les beaux jours,
Amie, unis ta voix légère.

*
* *

La rose est l'haleine des Dieux,
Elle est la volupté des mortels, leurs délices!
De la pourpre de ses calices
Vénus orne sa tempe et l'or de ses cheveux.
Le groupe des Grâces riantes
Enlace ses bras nus de roses odorantes,
Au beau temps des amours fleuris.
Chère aux Muses comme à Cypris,

La rose est le soin des poètes,
La belle fleur de leurs chansons.
La rose est douce à tous, douce aux mains indiscrètes
Qui, pour la dérober à ses vertes retraites,
Bravent l'épine des buissons.
Elle embaume qui la caresse.
Dans sa feuille, épuisés d'ivresse,
L'abeille et les zéphyrs aiment à s'enfermer.
Au doigt voluptueux qui l'échauffe et la presse,
Fleur des amours, la rose laisse
Une senteur qui fait aimer.

*
* *

Au milieu des banquets la rose est désirée.
L'esprit du chant s'égaye à son éclat divin.
Bacchus, dans sa coupe sacrée
Effeuillant la rose pourprée,
Boit ses parfums mêlés aux aromes du vin.
Que peut-on faire sans la rose ?
Sans la rose, ô Vénus ! la vie est peu de chose.
L'Aurore est dite aux doigts de rose ;
Des Nymphes le folâtre essaim
A la bouche de rose et de rose le sein ;
Au dire du docte et du sage,
La mère de l'Amour de rose a le visage.

***

Emblème de la volupté,
La rose, aux mortels secourable,
Rend aux malades la santé.
Chère aux morts, son parfum durable
Des ans mêmes brave le cours.
Douce est des roses la vieillesse,
Car la rose garde toujours
La fraîche odeur de sa jeunesse.

***

Quand de l'écume de la mer,
Réjouissant l'onde apaisée,
Aphrodite naquit, et de l'azur amer
Sortit brillante de rosée;
Quand, aux bruits de la foudre, aux flammes de l'éclair,
Déesse aux combats animée,
Minerve jaillit tout armée
Du front tonnant de Jupiter;
La terre, luttant de merveille,
A son tour enfanta la plante sans pareille,
La rose aux splendides couleurs!
Des Dieux la foule bienheureuse

Arrosa de nectar sa feuille radieuse.
Belle et remplissant l'air de nouvelles senteurs,
De son épine alors sortit majestueuse
La fleur chère à Bacchus, la première des fleurs!

LIII

LA SCIENCE DU VIEILLARD

Lorsque je vois danser un chœur de jeunes gens,
Je rajeunis; j'oublie alors le poids des ans,
Et, bien que vieux, je vole à la danse et je mêle
Aux pieds légers mes pas tremblants.
Fais pour moi refleurir tes roses, ô Cybèle!
J'en veux ceindre mes cheveux blancs.
Loin de moi la froide vieillesse!
Ma jeunesse renaît auprès de la jeunesse!
Des beaux fruits de Bacchus versez-moi la liqueur;
Je veux qu'on voie en sa vigueur
Comment danse un vieillard cher au Dieu de la lyre,
Habile dans l'art du bien dire,
Habile à boire, habile à rire,
Et qui de la jeunesse a gardé dans son cœur
La verve radieuse et le riant délire!

LIV

SUR LES AMANTS

La flamme imprime un sceau barbare
Aux cuisses des coursiers fougueux;
Le Parthe aux instincts belliqueux
Se reconnait à sa tiare.
Pour ceux dont Éros est vainqueur,
Je sais bientôt les reconnaître :
Portant le sceau brûlant du maître,
Ils vont, une blessure au cœur!

LV

CONTRE L'OR

Quand l'or me fuit, et souvent ce perfide
Aux plaisirs décevants
Bien loin s'envole, et son aile est rapide
Comme l'aile des vents;

Jamais alors, jamais ma voix n'invite
Le traître à revenir :
Mon ennemi fuit le toit que j'habite,
Pourquoi le retenir ?
Des vains soucis sa fuite me délivre.
Les semant par les airs,
Je prends ma lyre et mon esprit s'enivre
A la coupe des vers.
Mais quand il voit quel dédain ma sagesse
A pour ses dons changeants,
Il me revient, l'infidèle, il me presse
D'accueillir ses présents.
Non ! loin d'ici, trompeur fertile en ruses,
Loin de moi pour toujours !
A tous les biens je préfère les Muses,
Ma lyre et mes amours.

LVI

SUR LE PRINTEMPS

Qu'il est doux d'errer par ces plaines !
Les frais zéphyrs, les jeunes fleurs
Y mêlent leurs molles haleines...
Parmi les zéphyrs et les fleurs

Qu'il est doux d'errer par ces plaines
Et doux d'aspirer leurs senteurs!
Là-bas du Dieu fleuri des treilles
Se gonflent les grappes vermeilles.
Heureux, sous la vigne abrité,
Qui peut dans ses bras prisonnière
Presser une jeune beauté
Respirant Vénus tout entière!

LVII

SUR SA VIEILLESSE

Mes tempes ont blanchi, blanche est ma chevelure;
La santé, la jeunesse à la rose figure
Ne marchent plus à mes côtés;
Et vieilles sont mes dents, et morne ma paupière:
Désormais pour jouir de la douce lumière
Bien peu de jours me sont comptés.

Et j'y songe souvent, et mon cœur se lamente;
Car je crains le Tartare et sa plage inclémente,
Séjour aux vivants inconnu.
Y descendre est terrible, et, penser plus terrible
Encor, du noir Hadès et de sa nuit horrible
Jamais mortel n'est revenu.

LVIII

SUR DE DOUCES ORGIES

Ma large coupe, ô blond éphèbe!
La lyre, enfant, et la célèbe!
Je veux boire à longs traits, je veux boire à pleins bords,
Et marier l'ivresse, ô Muse, à tes accords!
Dans le profond cratère où la gaîté s'avive,
Mêle, enfant, mêle au vin l'eau vive!
De l'ardent Bacchus l'eau tempère les chaleurs.
Dans ses banquets le sage évite
L'ivresse sauvage du Scythe
Aux cris tumultueux, aux plaisirs querelleurs;
A ses banquets le sage invite
La Muse à la voix d'or et la blanche Aphrodite.
Dans nos festins mêlons au frais parfum des fleurs,
Au bruit charmant des coupes pleines,
Les sons rythmés et doux des molles cantilènes.

LIX

SUR L'AMOUR

Je chante Éros aux boucles fleuries,
Le blond enfant qui va couronné
Des mille fleurs qu'il cueille aux prairies.
Je chante Éros, le roi fortuné!
A son pouvoir il sait tout soumettre,
Le noir Hadès, la terre et les cieux.
Je chante Éros, des mortels le maître!
Je chante Éros, le vainqueur des Dieux!

LX

HYMNE A ARTÉMIS

Fille de Jupiter, ô blonde chasseresse,
O reine! la terreur des hôtes des forêts;
Toi qui perces les cerfs au pied prompt de tes traits,
J'embrasse tes genoux, ô Diane! ô Déesse!

Bienveillante, descends aux rives du Léthé;
Viens couvrir de regards amis cette cité
D'hommes au cœur vaillant, dont la ferveur t'implore,
Et protège, ô Diane! un peuple qui t'honore.

LXI

LA CAVALE DE THRACE

Prompte enfant de la Thrace, ô cavale farouche!
Ton fier regard m'évite et loin de moi tu fuis;
Tu me crois sans adresse, et cependant je puis,
Imposant le mors à ta bouche,
Te lancer dans l'arène et, les guides en main,
Plier ton flanc sauvage aux volontés du frein.

Maintenant par les prés tu pais l'herbe abondante;
Tu cours et tu bondis, libre, légère, ardente,
Au gré de tes pieds prompts te laissant emporter;
Mais bientôt d'une étreinte habile
Maîtrisant et ta fougue et ton humeur mobile,
Viendra le cavalier qui te saura dompter.

LXII

SUR ANACRÉON

Le doux lyrique de Téos,
Anacréon, l'ami d'Éros,
Une nuit m'apparut en rêve.
Je m'entends nommer, je me lève
Et, vers lui volant empressé,
D'un cœur ému je l'embrassai.
Il était vieux mais beau; les Grâces
Avaient sur son front argenté
Versé cette heureuse gaîté
Qui des ans charme les disgrâces.
Sa lèvre au sourire divin
Exhalait l'arome du vin.
Pour aider sa lente vieillesse,
L'ami de sa verte jeunesse,
Éros, le guidait par la main.
De son front ôtant sa couronne,
Le doux vieillard au grand renom
Sourit, s'avance et me la donne :
Elle sentait Anacréon.
Et moi d'une main indiscrète
J'osai la poser sur ma tête;
Hélas! Éros depuis ce jour
De mon cœur a fait son séjour.

LXIII

SUR LUI-MÊME

Donnez-moi la lyre d'Homère,
Mais sans la corde des combats.
Aimons! la gloire est éphémère;
Buvons! la coupe ne ment pas.
Dans ma coupe effeuillez la rose,
La fraîche rose enfant des bois;
Mêlez, dans la coupe où je bois,
Au vin pourpré la fleur éclose.
Blond éphèbe, emplis à la fois
De rose et de vin ce cratère!
Je veux, ô reine de Cythère,
Je veux, ô Bacchus, dieu vainqueur,
Sur ma lèvre unir vos louanges!
Cypris, je te chante en ta fleur,
Et toi, dans ta riche liqueur,
Beau Lyæus, dieu des vendanges!

LXIV

TABLEAU DE BACCHANTES

Peintre excellent, écoute une muse lyrique !
Peins vivante à nos yeux une fête bachique :
Jouant de la flûte à deux voix
Et dirigeant le chœur bondissant des Bacchantes
Aux bras voluptueux, aux danses éloquentes,
Peins le beau Lyæus et sa flûte à deux voix ;
Peins les rires, peins l'allégresse
Des cités où le dieu verse à flots son ivresse !
Et si la cire, artiste, est docile à tes doigts,
Peins aussi des amants les rites et les lois.

LXV

ÉPITHALAME POUR STRATOCLE

Des hommes et des Dieux, ô reine fortunée,
Vénus, de myrtes couronnée !

Éros, force des cieux, qui domptes les enfers!
Et toi, Dieu de la vie, ô fécond Hyménée!
Dieux beaux, charme de l'univers,
O Vénus, Éros, Hyménée,
C'est vous que je chante en mes vers!

Regarde, ô jeune époux, la beauté ton épouse!
Réveille-toi, jeune chasseur!
La perdrix dort encor dans l'humide pelouse;
Mais le jour va venir, et, devant sa rougeur,
Crains de voir s'envoler ta proie!
L'heure est prompte, courte est la joie.
Réveille-toi, jeune chasseur,
Crains de voir s'envoler ta proie!

Favori de Vénus, Stratocle, époux heureux,
Vois ta verte Myrille en sa fraîcheur éclose;
Vois la beauté de ses cheveux,
Vois la jeunesse de ses yeux,
De son teint virginal, Stratocle, vois la rose!
La rose est la reine des fleurs,
Myrille est la fleur des mortelles:
Respire, ô jeune époux, ses divines senteurs!
Ton verger, ce matin, de richesses nouvelles
Se pare aux rayons de Phébus.
Qu'il y naisse, ô Stratocle, ami cher à Vénus,
Deux cyprès aux têtes jumelles!

LXVI

INVOCATION A L'AMOUR

Éros, dominateur du monde,
Irrésistible roi des hommes et des Dieux;
Éros, toi que Cypris la blonde,
Toi que les Grâces aux beaux yeux,
Aux bras blancs, aux seins nus, tes dansantes compagnes,
Suivent à pas rythmés, groupe mélodieux,
Sur la cime en fleur des montagnes!
Je t'en prie à genoux, toi le maître des cieux,
Descends vers moi, propice et clément à mes vœux!
Attendris Cléobule, Éros, et le conseille;
Incline vers moi son oreille:
Rends docile à ma voix ce cœur qui m'est fermé,
Et fais qu'il m'aime, Éros, autant qu'il est aimé!

LXVII

ÉROS PLONGÉ DANS LE VIN

Tressant en guirlande les roses
Dont j'allais faisant mon butin,

Parmi les corolles écloses
Je surpris Éros un matin.
Prompt à le saisir par les ailes,
Dans ma coupe où brille le vin,
Tremblant, je le plonge et soudain
Je bois le mélange divin.
Or, fertile en ruses nouvelles,
Voici que, captif en mon sein,
Des désirs réveillant l'essaim,
Il me chatouille de ses ailes.

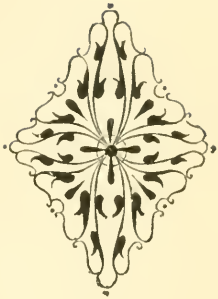
LXVIII

ÉPITAPHE D'ANACRÉON

O vigne, dont le fruit sait adoucir nos peines
Et verse avec l'ivresse en nous l'oubli des maux,
O plante aux vertus souveraines,
O mère du raisin aux flexibles rameaux,
Vigne! épanouis-toi sur la terre où repose
Le doux Anacréon, le sage de Téos,
Qui chanta le vin et la rose,
L'ami cher à Cypris et cher au blond Éros;
Celui qui voyait sur ses traces
Cheminer, souriant, le chœur décent des Grâces,

Et dont la lyre aux frais accords
De l'Hadès désormais charme les sombres bords.
O vigne qu'il aimait, verdis, souple et légère,
De tes pampres verdis son cippe funéraire;
Suspends tes belles grappes d'or
Sur sa tête endormie, afin que sous la terre
Ta liqueur réjouisse encor
La lèvre du divin poète,
Cette lèvre, aujourd'hui muette,
D'où jadis ont coulé, miel immortel de l'art,
Des vers plus doux que ton nectar.

D'après Simonide.



ÉTUDES POÉTIQUES

AU BARON

OSCAR DE WATTEVILLE

CE LIVRE D'ÉTUDES EST DÉDIÉ

par son ami

A. L.

ÉTUDES POÉTIQUES

I

LA ZONE DES FRUITS

Ne quitte point encor l'ombre où tu te recueilles,
Elabore en secret la sève de tes vers.
L'arbre, avant de fleurir, sur sa tige et ses feuilles,
Par degrés et longtemps doit monter dans les airs.
Il plonge sous le sol sa racine altérée,
Des sucs inférieurs il s'abreuve sans bruit;
Mais son jour vient enfin : dans la zone éthérée
Voyez s'ouvrir sa fleur et resplendir son fruit !

II

L'IRONIE

Tu crains le ridicule, ô jeune homme insensé !
Autour de toi regarde, interroge les âges :

Partout auprès du Beau boite un masque glacé;
Il s'est moqué des dieux, des prêtres et des sages;
Le Juste sur sa croix n'en fut point respecté;
Toujours aux pieds du Bien son rire âpre circule.
Le Mal seul n'est point ridicule!
On s'est raillé de tout, — de Satan excepté!

Laisse-toi donc railler, jeune homme aux divins songes;
Crois au Bien, en dépit du lâche et du moqueur;
Chante, les yeux levés, l'ivresse où tu te plonges;
Noble, ne rougis point d'avoir un noble cœur.
Berce tes frais pensers au vent de l'harmonie.
Et, comme un arbre en fleur aux bruits mélodieux,
Ouvre tes rêves dans les cieux!
Laisse rire à tes pieds la boiteuse Ironie.

III

LE CAP

Cap sublime! debout sur tes crêtes ardues,
J'aime à voir à tes pieds les vagues éperdues
Se briser, inondant ton granit éternel
D'une fumante écume où flotte l'arc-en-ciel.
Souvent, comme un troupeau de sauvages cavales,

Je les vois, secouant leurs crinières rivales,
Franchir tes blocs d'airain dans leurs bonds orageux,
Sur le sol immergé rouler leurs flancs neigeux,
Puis s'enfuir, et laisser aux grèves de leurs plages
La perle et les coraux, l'ambre et les coquillages.

Les vierges, les enfants, douce postérité,
Vont glanant le trésor par l'abîme apporté.

O poète! cœur jeune, esprit trempé de flamme,
Des passions ainsi le flot gronde en ton âme;
Mais que ta lèvre chante, et tu verras, charmé,
Vers les mers de l'oubli rouler le flot calmé,
Puis s'éteindre et laisser après soi sur les sables
D'impérissables vers, des chants impérissables.

Inspiré de Mickiéwicz.

IV

LA TEMPÊTE

Rompu le gouvernail! L'équipage en rumeurs
Au bruit des éléments va mêlant ses clameurs.
La voile est en lambeaux, la mer est déchaînée;
Câbles et mâts brisés sur la vague acharnée
Flottent. La pompe joue. On entend par moments
Dans les flancs du vaisseau d'horribles craquements.

L'air rugit. L'albatros au grand vol circulaire
Plane seul et des vents brave encor la colère.
Présage affreux ! là-bas, comme un dernier espoir,
L'astre plonge et s'éteint sanglant dans le flot noir.

Et l'ouragan triomphe ! et voyez : menaçante,
Une forme, du sein de la houle puissante,
Apparait ! C'est la Mort ! Sur les crêtes de l'eau
Elle marche visible et va droit au vaisseau.

Des cris ! des pleurs ! — Ceux-ci, que l'épouvante enivre,
Roulent pâmés dans l'onde, et l'onde les délivre.
Là, c'est un groupe ami plongé dans ses adieux.
Celui-ci prie et tombe en regardant les cieux.

Quel est ce passager calme sous la tempête ?
Que fait-il à l'écart quand sa tombe s'apprête ?
Il regarde, il écoute, il rêve... — Heureux celui
Qui peut rêver à l'heure où tout sombre sous lui !
Mais plus heureux qui peut, des pleurs dans la paupière,
Embrasser un ami, dire à Dieu sa prière !

Imité de Mickiewicz.

V

LA MER CALME

Le vent des nuits, flottant sur ta nappe sereine,
Enfle ton onde, ô mer! de sa plus molle haleine.
Comme un sein virginal que berce un rêve pur,
Belle et calme, tu dors dans ta couche d'azur.

La lune épanche au loin sa lumière tranquille;
La voile pend au mât, la vergue est immobile;
Le vaisseau dort cloué sur sa quille de fer;
L'étoile de Vénus se mire au flot amer.

O mer! un monstre étrange habite sous ton onde :
Il s'y replie et dort tant que l'aquilon gronde;
Lorsque le ciel est pur et brille dans tes eaux,
Le polype y déroule au soleil ses anneaux.

O poète! en ton sein est une hydre glacée :
Elle y dort quand ton cœur lutte avec ta pensée;
Lorsque ton âme est calme et brille sous tes pleurs,
L'hydre des souvenirs sort de ses profondeurs!

Inspiré de Mickiéwicz.

VI

LES DANAÏDES

Nous n'aimons plus! Où donc est cet âge vanté,
Quand des fleurs nous gagnaient le cœur de la beauté;
Quand le nid d'un oiseau, des fruits, le lait des chèvres,
Faisaient baisser les yeux et sourire les lèvres?

Les blancs ramiers alors servaient de messagers;
Mais, ô ramiers! ô cœurs! les temps vous ont changés.
Les hommes sont grossiers, les femmes sont vénales;
On préfère au bonheur les voluptés banales:
L'une veut ton amour, l'autre veut plus encor;
Celle-ci veut des vers; — toutes veulent de l'or!

Dans votre âme sans fond, en vain, ô Danaïdes!
J'ai tout jeté, mon cœur, mes chants, mes dons candides.
Aujourd'hui, comme vous, je veux d'un sort meilleur:
De fou je deviens sage, et de tendre, railleur;
Et, bien que j'aime encor l'éclat des noires tresses,
Un corps souple, des yeux aux humides caresses,
Aujourd'hui, palpitant sous un regard vainqueur,
Je vous puis tout donner, tout, — excepté mon cœur!

Inspiré de Mickiéwicz

VII

LE CHASSEUR

C'est un jeune chasseur. Tout le jour, hors d'haleine,
Farouche, il a bravé les flammes de l'été.
Près de la source, enfin, sombre il s'est arrêté.
Ses regards inquiets interrogent la plaine...
Seul, par les prés fleuris, le cours d'eau se promène.
« O bois! dit-il, jadis mes plus chères amours,
Je veux la voir avant de vous fuir pour toujours!

« La voir sans être vu. » Soudain, sur l'autre rive,
Au galop du coursier la chasseresse arrive,
Fière comme Diane, agreste en ses atours.
De la route ses yeux sondent les verts détours.
Qui donc la suit? craint-elle un témoin invisible?
Le cours d'eau par les prés coule clair et paisible.

Et le chasseur tressaille. Une arme est dans sa main.
Il tourne autour de lui des regards de Caïn;
Il couve à l'horizon sa haine la plus chère;
Sa lèvre aux plis nerveux sourit amèrement.
O solitude, ô bois, sérénité, lumière!...
Le cours d'eau par les prés coule paisiblement.

Il s'éloigne... il veut fuir à jamais ce rivage;
Mais sur la route il voit s'élever un nuage,
Et son arme s'abaisse... un œil jaloux et sûr
Ajuste... Le cours d'eau coule riant et pur;
Un radieux silence assoupit le feuillage...
Tout à coup, sous le ciel, un éclair a couru :
Plus de nuage au loin! — personne n'a paru!

Imité de Mickiéwicz.

VIII

LE SECRET

Tu veux lire en mes yeux — simplicité funeste! —
Quel secret douloureux je porte au fond du cœur.
Soit! ma sincérité, le seul bien qui me reste,
Contre moi-même, enfant, armera ta candeur.

Mortes sont les vertus de mes vertes années!
Dans leur sève j'ai vu mes espoirs se flétrir :
Un songe ardent brûla mes fraîches destinées,
Et mon cœur s'est fermé pour ne se plus rouvrir!

Pure et suave enfant, sœur des Grâces décentes,
Ne sème point tes vœux sur un sol dévasté!
Dois-je, débris stérile aux tristesses croissantes,
Mêler ton rêve en fleur à mon aridité?

Ma tendresse au bonheur ne te saurait conduire;
Même en tes yeux l'amour me sourirait trop tard.
Fait pour aimer, mon cœur est trop haut pour séduire.
D'un bien qu'il ne peut rendre il ne veut point sa part.

A toi mon dévoûment! ta belle âme en est digne;
Mais seul je veux porter le poids des jours derniers.
A quelque noble arbuste enlace, ô jeune vigne!
Ta tête virginale aux rêves printaniers.

Ta place est au soleil; moi, la mienne est dans l'ombre.
Fleuris dans la lumière, âme aux espoirs si beaux!
J'appartiens au passé: laisse le cyprès sombre
Ombrager de son deuil la pierre des tombeaux!

Inspiré de Mickiéwicz.

IX

L'OISEAU NOCTURNE

Comme l'oiseau des nuits aux yeux lourds et funèbres,
Le Mal veille dans les ténèbres;
C'est là qu'il tend son piège et grandit son pouvoir.
L'innocence et le jour offusquent sa paupière:
Cache-toi donc dans ta lumière,
Et l'infernal oiseau ne te saura point voir!

X

L'ARBRE A GOMME

Déchiré par le fer, arbre au noble feuillage,
A l'homme, dont la main te mutile et t'outrage,
Tu n'en verses pas moins ton ombre et ton trésor;
Le flanc tout sillonné de profondes morsures,
Par la lèvre béante où saignent tes blessures
Ta sève coule en larmes d'or.

Poète, fais ainsi : sur la tourbe stupide
Dont l'aveugle fureur t'insulte et te lapide,
Te vengeant en bienfaits du lâche et du pervers,
Dans l'angoisse ineffable où ton cœur se déchire,
Laisse, ô consolateur! laisse dans ton martyre
Couler le baume de tes vers.

XI

CHANSON DE JUIN

La rose fraîche et vermeille
Ouvre son cœur à l'abeille;
La blonde fille du ciel,

Buvant son âme odorante,
Sur la fleur s'endort mourante,
Ivre d'arome et de miel.

Cette rose, c'est ta bouche.
Oh! bienheureuse la mouche
Pour qui la fleur doit s'ouvrir!
Qui du miel dont tu me sèvres,
Un jour, pourra sur tes lèvres
Boire l'ivresse et mourir!

XII

LES DEUX CORBEAUX

Un jour morne et blafard s'éteignait dans la nue;
A l'horizon brumeux grondait le flot des mers.
Des arbres dépouillés la flèche aride et nue,
Squelette au noir profil, se dressait dans les airs.

Sur la grève lugubre où rampait la lumière
J'errais et j'entendis se parler deux corbeaux.
L'un à l'autre disait : « Où dînons-nous, mon frère ?
L'espace est nu, la neige a durci les tombeaux. »

Et l'autre : « Un chevalier immobile et sans âme,
Frais égorgé, là-bas est gisant pour toujours.
Nul ne sait qu'il est là, nul, excepté sa dame,
Son faucon et son chien, ses uniques amours.

« Le faucon dans le ciel poursuit l'oiseau sauvage,
Par la plaine le chien chasse joyeusement,
La dame endort aux bras d'un autre son veuvage;
De sa chair nous pouvons dîner tranquillement.

« Toi, d'un ongle tranchant fouille dans sa poitrine;
Moi, du bec je ferai sortir ses grands yeux bleus;
Puis de ses cheveux blonds, toison épaisse et fine,
Arrachons les fils d'or pour notre nid frileux. »

Sa maison vainement guettera son passage;
Ses grands bois au printemps refleuriront en paix :
Tout l'oublie... et les vents désolés de la plage
Sur ses blancs ossements soufflent seuls à jamais!

Imité d'une vieille ballade anglaise.

XIII

LA FORÊT COUPÉE

La forêt est coupée. Adieu, nobles ramures,
Bois sacrés que la brise emplissait de murmures!
L'oiseau n'a plus son nid sous vos dômes touffus;
Le fleuve dans ses eaux ne vous réfléchit plus.

Contre l'ardent soleil plus d'ombre hospitalière;
L'herbe abonde où passa la hache meurtrière.
Vieux amis, leurs grands corps sont couchés à mes pieds!
Ce fut un arbre en fleur, ce tronc où je m'assieds!

Là-bas, sur la montagne aux retraites ombreuses,
Nos ramiers ont porté leurs plaintes langoureuses;
Le joyeux merle a fui; tout se tait : — nulle voix
Ne redit pour mon cœur la chanson d'autrefois.

Brises qui sur mon front jouiez avec la feuille,
Vert silence des bois où l'âme se recueille,
Abris mystérieux à mes rêves connus,
O mes premiers amis! qu'êtes-vous devenus?

Comme vous, bois sacrés, couché dans la poussière,
De l'herbe sur mon sein, sous ma tête une pierre,
Bientôt je dormirai! — mais, plein des jours passés,
Qui me rendra les pleurs que sur vous j'ai versés?

Qu'importe! Hâtez-vous, fugitives années!
Hâtez-vous! l'heure est vide et mes fleurs sont fanées.
Pourquoi, tombeau vivant, survivre à ses beaux jours?
Mon cœur est le sépulcre où dorment mes amours.

Imité de Cowper.

XIV

LE SOLDAT

On marche aux sons voilés du tambour. Sur la plaine
Le soleil luit; l'oiseau vole au bord du chemin.
Oh! que n'ai-je son aile! oh! que la vie est pleine
De tristesse! Mon cœur se brise dans mon sein.

Au monde je n'aimais que lui, mon camarade,
Que lui seul, et voici qu'on le mène à la mort.
Pour le voir fusiller défile la parade;
Et c'est nous, pour tirer, nous qu'a choisis le sort.

On arrive : ses yeux contemplent la lumière
De ce soleil de Dieu qui monte dans le ciel...
Mais d'un bandeau voici qu'on couvre sa paupière :
Dieu clément, donnez-lui le repos éternel !

Nous sommes neuf en rang, déjà prêts sous les armes.
Huit balles l'ont blessé ; la mienne, — de douleur
Leurs mains tremblaient, leurs yeux visaient mal sous les larmes, —
La mienne l'a frappé juste au milieu du cœur.

Imité de l'allemand.

XV

PHELLY LA BLONDE

DUO

I

Bienheureuse cette heure, et bienheureux ce jour
Où sous les bouleaux verts, près de la rive humide,
Mon jeune cœur fut pris à ta beauté timide,
Phelly la blonde, ô mon amour !

II

Bénis l'heure et le bois, la grotte à l'eau furtive,
Où, les regards baissés devant toi, mon vainqueur,
Ivre de tes aveux, je me taisais, craintive,
Pour écouter parler ton cœur !

I

L'oiseau, poète ailé de la saison nouvelle,
Plus tendre chaque jour, chante au sommet des bois :
Telle et plus tendre encore à mon âme est ta voix,
Blonde Phelly, ma douce belle !

II

Comme une jeune rose au front de l'églantier
Plus suave à chaque heure ouvre sa fleur naissante,
Telle en mon sein, pour toi qui l'emplis tout entier,
Fleurit ma tendresse croissante.

I

Les chauds regards du ciel, les gais soleils d'été,
Souriant dans l'azur à la moisson dorée,
Sont moins doux à mes yeux que ta tête adorée,
Phelly la blonde, ô ma beauté !

II

La rapide hirondelle, au loin perçant la nue,
Annonce les jours clairs et le printemps fleuri ;
Mais à mes yeux combien plus douce est ta venue,
Toi de mon cœur l'oiseau chéri !

I

Aux heures du soleil, de miel ivre et de flamme,
Le papillon s'endort dans le lys argenté :
Ma lèvre sur ta lèvre a bu la volupté,
Blonde Phelly, fleur de mon âme !

II

Aux heures du silence et du soir embaumé,
Quand la rose des nuits ouvre au zéphyr sa feuille,
Ton souffle est plus suave, ô mon doux bien-aimé,
Que la senteur du chèvrefeuille.

I

Aux largesses du sort chacun rêve à son tour :
L'un aspire à la gloire, et l'autre à la fortune.
Mon ciel n'a qu'une étoile, et ma pensée est une,
Et c'est Phelly, ma blonde amour !

II

Que sont les biens du monde et tout l'or de la terre ?
La mouche au bleu corsage a plus de prix pour moi.
Oh ! mon bien le plus doux, ma gloire la plus chère,
C'est toi, mon bien-aimé, c'est toi !

Imité de Burns.

XVI

PHILIS LA BELLE

Des grands blés verts quand l'alouette
Montait vibrante dans l'azur,
Sur l'herbe où croît la violette,
Du printemps je buvais l'air pur.

Par-dessus les hautes montagnes
Regardait l'œil d'or du soleil;
Au loin souriaient les campagnes :
« Tels ton sourire et ton réveil,
Disais-je, ô ma rebelle,
Philis la belle! »

Du fleuve égayant les rivages,
Les nids chantaient sous les buissons;
Assis dans les trèfles sauvages,
Muet, j'écoutais leurs chansons.
Suave et des zéphyrs bercée,
La rose ouvrait sa vierge fleur;
Son front penchait sous la rosée :
« Telles ta grâce et ta fraîcheur,
Disais-je, ô ma rebelle,
Philis la belle! »

Les ramiers sous l'allée ombreuse
Se disaient leur félicité;
Ivres d'aimer, leur voix heureuse
Semblait gémir de volupté.
« Sous ce beau ciel baigné de flamme,
Par ce doux mois cher à l'Amour,
Puisse ainsi s'amollir ton âme
Et ta voix gémir à son tour,
Disais-je, ô ma rebelle,
Philis la belle! »

Imité de Burns.

XVII

LES VIEUX ÉPOUX

Lorsque nos cœurs ont lié connaissance,
John, mon ami, votre front était beau;
Vos noirs cheveux, dans leur jeune abondance,
Brillaient pareils à l'aile du corbeau.
Et maintenant chauve et nud il se penche :
Sur nos cheveux les hivers ont passé.
Mais béni soit ce front lisse et glacé,
John, mon vieil homme, et votre mèche blanche!

Gais pèlerins qu'un même toit rassemble,
John, mon ami, ma main dans votre main,
Par tous les temps, sur la colline, ensemble
Nous avons fait, heureux, un dur chemin.
Et maintenant que le soleil décline,
Il faut descendre à pas tremblants et lourds;
Mais nous irons, mon John, et pour toujours,
Dormir au pied de la même colline!

Imité de Burns.

XVIII

UN SYMBOLE

Le bengali peut dire au rossignol : « Mon frère. »
Quand l'homme sous son toit le retient prisonnier,
Sous les barreaux sa voix languit muette et fière ;
Il ne chante jamais pour son brutal geôlier.
Si divine est sa voix, son humeur est sauvage :
Trop haut est son instinct pour subir l'esclavage !
Son gosier d'or se tait dans un air infecté.
A son chant pur il faut l'air vierge des savanes,
Les bois, les monts d'azur, le ciel vaste où tu planes,
O soleil ! ô symbole ! ô sainte liberté !

Peuples, défiez-vous de ces pauvres natures,
Vils oiseaux, vils chanteurs aux instincts prosternés,
Qui, dans l'auge des rois becquetant leurs pâtures,
Gloussent leurs vers aux pieds de monstres couronnés.
Quand un Tibère abject règne, du vrai poète
Sur un sol asservi la voix reste muette :
Dans un silence altier s'abrite sa fierté.
Seul, couvant à l'écart sa lyre et sa souffrance,
S'armant contre le sort d'une sainte espérance,
Libre, il attend votre heure, ô Muse ! ô Liberté !

XIX

L'HYMNE D'HARMODIUS

Sous le myrte et les fleurs vous cachiez votre épée,
Couple vaillant, le jour où, vengeant la cité
D'Athènes, vous avez, sur sa pourpre usurpée
Immolant le tyran, fondé la liberté!

Non, vous n'êtes point morts! vos âmes bienheureuses
De l'Hadès oublieux n'ont point subi l'affront.
Vous êtes au pays des Ombres valeureuses,
Près du fier Diomède et d'Achille au pied prompt.

Sous le myrte et les fleurs nous porterons l'épée
En souvenir de vous, ô vengeurs fraternels
Dont la main dans le sang d'Hipparque s'est trempée,
Et de la liberté releva les autels!

Votre gloire croîtra d'âge en âge, bénie;
Votre nom survivra, des siècles respecté:
Vous avez, ô héros! tué la tyrannie.
Vous avez, ô sauveurs! fondé la liberté.

Imité de Callistrate.

XX

LA FLÈCHE ET LE CHANT

J'ai décoché dans l'air la flèche à pointe d'or;
Elle est allée au loin s'abattre sur la terre.
Si rapide elle a fui dans sa course légère
Que mon regard n'a pu la suivre en son essor.

J'ai soupiré dans l'air un chant fait de tristesse;
Bien loin il est allé s'abattre sur le sol.
Est-il donc un regard ailé dont la vitesse
Puisse à travers le ciel suivre un chant dans son vol?

Longtemps, longtemps après j'ai trouvé dans un chêne
La flèche à pointe d'or, enfoncée à demi;
Et le chant où mon âme a soupiré sa peine,
Vivant, je l'ai trouvé dans le cœur d'un ami.

Imité de Longfellow.

XXI

RÊVERIE

> Tell me, moon, thou pale and grey
> Pilgrim of heaven's homeless way,
> In what depth of night or day
> Seekest thou repose now?
>
> SHELLEY.

Dis-moi, mobile étoile aux ailes de lumière,
Qui poursuis dans l'azur ton vol mystérieux,
Où va ta course? est-il un but à ta carrière?
Cloras-tu quelque part tes ailes dans les cieux?

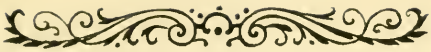
Dis-moi, lune pensive, ô pâle voyageuse!
Cheminant aux déserts du firmament lacté,
Dans quelle profondeur obscure ou lumineuse,
O lune! cherches-tu le repos souhaité?

Dis-moi, vent fatigué qui vas à l'aventure,
Comme un déshérité sans foyer ni repos,
Est-il un nid secret au fond de la nature,
Est-il un nid pour toi dans l'arbre ou sur les flots?

Dis-moi, mer tourmentée au murmure sauvage,
Qui te plains à la nuit, qui te plains au soleil,
Par delà l'horizon est-il quelque rivage
Où tu doives trouver ton lit et le sommeil?

Et toi, cœur inquiet, plus agité que l'onde,
Plus errant que la brise et qu'un rien fait gémir,
Est-il un lieu béni, dans l'un ou l'autre monde,
Où tu puisses, mon cœur, oublier et dormir?

LES AUTOMNALES



LES AUTOMNALES

I

LES SOLEILS DE JUIN

A Jules Levallois

Come, long sought!
SHELLEY.

I

Le soleil, concentrant les feux de sa prunelle,
Incendiait les cieux de sa gloire éternelle;
Dans les bois, sur le fleuve aux marges de gazon,
Et sur les monts lointains, lumineux horizon,
Partout, resplendissant dans sa verdeur première,
Juin radieux donnait sa fête de lumière.

II

Sous la forêt et seul, triste enfant des cités,
Un rêveur s'enivrait d'ombrage et de clartés.

Sur son front qui fléchit bien que jeune d'années,
Les précoces douleurs, les luttes obstinées,
Sillon laborieux, avaient tracé leur pli.
Pour l'heure, il s'abreuvait d'air limpide et d'oubli.
Fils d'un siècle d'airain, sans jeunesse et sans rêve,
Son âme aux lourds soucis pour un jour faisait trêve;
A longs traits il buvait des grands bois les senteurs,
Écoutant la fauvette et les cours d'eau chanteurs,
Et l'abeille posée aux ramures fleuries,
Et l'hymne qu'en son cœur chantaient ses rêveries.

III

Cependant, par degrés, au vol de ses pensers,
Il sentait s'éveiller l'essaim des jours passés.
Des étés disparus la fauvette invisible
Disait l'hymne enivrant d'un amour impossible;
Ses rêves, ses candeurs, les beaux printemps défunts
Sur son front éprouvé secouaient leurs parfums;
Jour à jour, fleur à fleur, effeuillant ses années,
Longtemps il respira leurs promesses fanées;
Et plus il remontait vers ses espoirs éteints,
Plus l'idéal éclat de ses riants matins
Lui montrait froide et sombre, hélas! sa vie austère.
Le soleil, cependant, ruisselait sur la terre!...
Alors, sentant monter les brumes de son cœur,
Ces deuils mystérieux de l'homme intérieur,
Sous les clartés dont l'astre au loin dorait les plaines,
Tranquille, il épancha ses tristesses sereines:

IV

Limpidité des cieux, resplendissant azur,
Paix des bois, ô forêt qui dans ton sein m'accueilles;
Soleil dont le regard ruisselle auguste et pur,
Dans la splendeur de l'herbe et la gloire des feuilles;

Nature éblouissante aux germes infinis,
Silence lumineux des ramures discrètes,
Voix qui flottez des eaux, chants qui montez des nids,
Illuminez en nous les ténèbres secrètes!

Dissipez de nos cœurs la froide obscurité,
Rayons qui ravivez et fécondez les sèves!
Souffles des bois, ruisseaux vivants, flammes d'été,
Faites éclore en nous la fleur des premiers rêves!

Nos rêves, où sont-ils? L'un sur l'autre brisés,
Nous les avons tous vus tomber, gerbe éphémère.
Chacun de nous, pleurant ses jours stérilisés,
Porte en secret le deuil d'une auguste chimère.

Celui-ci dans l'amour et cet autre dans l'art,
Ceux-là plus haut encore avaient placé leur vie;
Mais, trahis par leur siècle, enfants venus trop tard,
Eux-même ils ont éteint leur flamme inassouvie.

En vain, autour de nous fleurissent les étés,
Esprits déçus, cœurs morts, il nous faut nous survivre!
A qui n'a plus l'amour que font les voluptés?
Je bois avec horreur le vin dont je m'enivre!

Après la foi, le doute, hélas! et le dégoût.
Plus de fleurs désormais, même au prix des épines!
De tout ce qui fut cher rien n'est resté debout :
Le désenchantement erre sur nos ruines!

Ruines sans passé, néant sans souvenir,
Ténèbres et déserts des jeunesses arides.
L'air du siècle a brûlé nos germes, l'avenir
Ne doit rien moissonner aux sillons de nos rides.

Chacun, dans le secret de ses avortements,
Sans avoir combattu médite ses défaites.
Heureux ceux qui sont nés sous des astres cléments!
Notre astre s'est couché, même avant nos prophètes.

Des désillusions l'ombre envahit les cieux.
A quoi se rattacher désormais? à qui croire?
Le but manque à nos pas : pèlerins soucieux,
Sans guide, nous errons dans la nuit vide et noire.

Où sont nos dieux? où sont les cultes immortels?
L'art, veuf de l'idéal, s'accouple à la matière;
L'esprit cherche, éploré, les antiques autels;
Loi, mœurs, foi des aïeux, tout est cendre et poussière!

Au veau d'or l'athéisme offre un cupide encens;
Le fait, voilà le dieu que notre orgueil adore.
L'âme et l'amour, vains mots! nous vivons par les sens :
Ève raille, ô Psyché! l'ardeur qui te dévore.

Plus d'idéale ardeur, plus d'altiers dévoûments,
De flamme incorruptible où raviver nos flammes!
Plus d'espoirs étoilés au fond des firmaments!
La nuit inexorable au ciel et dans les âmes!

Qui donc, illuminant le vide ténébreux,
Rendra, vivant symbole, un culte à nos hommages?
Pour enseigner leur voie aux esprits douloureux,
Qui te rallumera, blanche étoile des Mages?

Sont-ils venus, ces jours dont l'aigle de Pathmos
Sondait la profondeur de ses yeux prophétiques?
Le ciel, ouvrant l'abîme aux insondables maux,
Va-t-il livrer la terre aux coursiers fatidiques?

Est-ce la nuit sans terme? est-ce la fin des temps?
L'homme et le monde ont-ils vécu leurs destinées?
Faut-il, croisant les mains sur nos fronts pénitents,
Chanter le *Requiem* des ères terminées?... —

O Christ! ton homme est jeune encor; l'humanité,
Rameau qu'ont émondé tes mains fortes et sages,
Doit grandir pour atteindre à son suprême été :
Ton arbre, ô Christ! n'a pas donné tous ses feuillages.

Cet idéal humain, type divinisé,
Dont ta vie et ta mort ont prouvé le mystère,
O maître! parmi nous qui l'a réalisé?
L'homme a-t-il incarné ton Verbe sur la terre?

Mœurs, famille et cité, tout lui reste à finir;
Nous n'avons qu'ébauché ton œuvre sur le monde.
Dieu de paix et d'amour, ton règne est à venir!
Pour des siècles encor ta parole est féconde!

Et nous passons. Qu'importe! Empire et royauté
Avant nous ont passé, vaine écorce des choses.
Mais ta pensée en nous fermente, ô Vérité!
L'homme élabore un Dieu dans ses métamorphoses.

Nous passerons : il est des germes condamnés.
Eh bien! consolons-nous, fils des jours transitoires;
D'autres moissonneront nos espoirs ajournés :
Des vainqueurs les vaincus ont semé les victoires!

Abdiquons le présent, mais non point l'avenir;
Du sort, résignés fiers, acceptons le partage.
Que ceux qui vont s'éteindre à ceux qui vont venir
Transmettent en partant leur foi pour héritage!

Tournés vers d'autres jours, effaçons-nous du temps;
Que l'oubli sur nos noms répande sa poussière.
Le ciel garde à la terre encor de longs printemps;
Rassurons-nous : après l'éclipse, la lumière!

Les radieux étés après les noirs hivers!...
Poète, autour de toi resplendit la nature.
Que la beauté du jour resplendisse en tes vers!
Chante la bienvenue à la race future!

Pourquoi désespérer lorsque tout rajeunit,
Lorsque la vie en tout éclate et se révèle?
Pourquoi se lamenter quand l'oiseau sur son nid
Dit sa chanson d'amour à la saison nouvelle?

Comment douter du jour en face du soleil?
Comment croire au néant en face de la vie?
Brille en nos cœurs, flamboie, astre au regard vermeil!
Monte et palpite en nous, sève qui vivifie!

Nous vieillissons, — au loin, verdissent les épis.
Nous gémissons, — ici, la fleur s'ouvre et l'eau coule.
Nous nous troublons, — là-bas, sous les bois assoupis,
Dans la paix du bonheur la colombe roucoule.

Tout aime à nos côtés, tout sourit, tout renaît;
L'air chaud et pur circule imprégné de lumière.
Tes ombres, ô poète! ici, qui les connaît?
Chante, espère, éblouis de clartés ta paupière!

La sagesse est d'aimer, la force est d'espérer.
D'ombres n'attristons pas le mois brillant des roses
Et, détournant les yeux de ce qui fait pleurer,
Absorbons-nous, pensifs, dans le bonheur des choses.

Des grands blés verdoyants s'élançant dans l'azur,
L'alouette là-haut vole et chante éperdue ;
Fais comme elle, ô mon âme ! et loin d'un monde impur
Monte et répands ta voix de Dieu seul entendue !

Comme elle, enivre-toi de tes propres concerts ;
Oublie, et pour un jour fais trêve à ta souffrance.
Dût ta voix en son vol heurter des cieux déserts,
Jette vers l'avenir un long cri d'espérance !

II

PAYSAGE

MIDI. L'astre au zénith flamboyait dans les cieux.
L'azur immaculé, profond et radieux,
Posait sur l'horizon sa coupole sereine.
Le fleuve au loin passait, lent, sur la brune arène.
Des vallons aux coteaux, des coteaux aux vallons,
Les champs jaunis ou verts prolongeaient leurs sillons.
Sur les versants ombreux des collines prochaines
La forêt étageait ses hêtres et ses chênes.
Ce n'est plus, ô printemps! tes riantes couleurs;
C'est l'été mûrissant aux fécondes chaleurs.
Sous les soleils d'août, d'une teinte plus dure,
L'arbre à l'épais feuillage assombrit sa verdure;
La fraîcheur a fait place à la force; l'été
Resplendit dans sa flamme et sa virilité.
Aux fleurs ont succédé les fruits, — saintes richesses
De l'homme; — la nature a rempli ses promesses.

Il est midi. Planant dans l'immobilité,
L'astre épanche sa flamme avec tranquillité.

Le vent s'est assoupi, la forêt est paisible.
Parfois, sous les rameaux, l'oiseau chante, invisible,
Puis se tait, fatigué de lumière, et s'endort;
Les abeilles, les taons des bois, les mouches d'or,
Enivrés des rayons qui tombent des ramures,
Sur l'herbe tiède et molle éteignent leurs murmures :
La lumière au silence, hymen mystérieux,
S'accouple dans la paix des bois et dans les cieux.

Paix sainte des grands bois ! paix des cieux pleins de flamm
Heureux, heureux qui peut, dans ses yeux, dans son âme,
Sans pleurs, sans deuils poignants, sans regrets acérés,
Paix saintes, recevoir vos effluves sacrés !
Heureux l'esprit sans trouble, heureuse la paupière
Que le silence enivre et qu'endort la lumière,
Qui jouit d'un beau jour sans le voir se ternir
Des ombres qu'après soi traine le souvenir !

III

L'ORIGINE DU POÈTE

Quand il eut mérité le châtiment de vivre
Sur cette terre, Esprit de son monde exilé,
Des temps futurs s'ouvrit à ses regards le livre :
Il put lire son sort dans l'avenir scellé.

Ce qu'un jour il sera devant lui se déroule,
De ses maux évoqués morne procession.
De revers en revers, flot après flot s'écoule
Sa lamentable vie, — amère vision !

Ce fut là sa douleur première, l'agonie
D'un Esprit que sa faute ici-bas va bannir.
De ses bonheurs passés il doit, âme punie,
Espérance et remords, garder le souvenir.

Homme, dans les labeurs de l'humaine misère,
Gravissant les degrés par l'ange descendus,
Un jour il reverra, montant de sphère en sphère,
Rachetés par ses pleurs, les cieux qu'il a perdus.

Or voici qu'un Esprit, une âme fraternelle,
L'ami, son compagnon dans la sainte Cité,
Lui révèle en ces mots la sentence éternelle,
L'irrévocable arrêt que le Maître a porté :

« Frère, entre nous ta chute, hélas! ouvre un abîme
Que l'expiation seule un jour peut fermer.
La Justice suprême en châtiant le crime
Attend le repentir qui doit la désarmer.

« Entre ton Juge et toi ta faute est un mystère
Interdit aux regards même de l'amitié;
Mais dans l'ange tombé je vois toujours le frère,
Et l'Éternel permet l'éternelle pitié!

« Esprit, tu dois subir une prison charnelle,
Te revêtir d'un corps à mourir condamné;
Tu naîtras de la femme, et, t'absorbant en elle,
Un jour tu comprendras le malheur d'être né.

« L'exil sera ta vie et ton séjour la terre.
Trainant partout le deuil de ton climat natal,
En tous lieux étranger, en tous lieux solitaire,
Tu connaîtras l'amer tourment de l'idéal.

« Tu garderas tes dons! ta puissance secrète
Sans cesse autour de toi fera l'isolement :
Poète parmi nous, tu resteras poète
Chez l'homme, et ce sera ton plus dur châtiment.

« Cependant du Très-Haut la clémence infinie
Me laisse à ton malheur pour guide et pour soutien.
Invisible et présent, âme à ton âme unie,
Pars, je reste ton frère et ton ange gardien.

« Mais en quittant le ciel pour ta longue souffrance,
De notre azur natal qu'un jour tu dois revoir,
Avec le souvenir, emporte l'espérance :
Dieu sait tout pardonner, tout hors le désespoir. »

Il dit ; et l'exilé sent dans le vide immense
S'évanouir son âme et s'éteindre les cieux :
L'ange en lui disparait et l'homme en lui commence,
L'homme, — le monstre-énigme à soi-même odieux.

IV

LE BENGALI ET LE ROSSIGNOL

LE BENGALI

Il était né dans la rizière
Qui borde l'étang de Saint-Paul.
Heureux, il vivait de lumière,
De chant libre et de libre vol.

Poète ailé de la savane,
Du jour épiant les lueurs,
Il disait l'aube diaphane,
Bercé sur la fataque en fleurs.

Il hantait les gérofleries
Aux belles grappes de corail
Et, parmi les touffes fleuries,
Lustrait au soleil son poitrail.

Il allait plongeant son bec rose,
Au gré de son caprice errant,
Dans le fruit blond de la jam-rose,
Dans l'onde fraîche du torrent.

A midi, sous l'asile agreste
Du ravin au vent tiède et doux,
Ivre d'aise, il faisait la sieste
Au bruit de l'eau sous les bambous.

Puis dans quelque source discrète,
Bleu bassin sous l'ombrage épars,
Baignant sa gorge violette,
Il courait sur les nénuphars.

Quand l'astre au bord de mers s'incline,
Empourprant l'horizon vermeil,
Il descendait de la colline
Pour voir se coucher le soleil;

Et sur le palmier de la grève,
Et devant l'orbe radieux,
Au vent du large qui se lève,
Du jour il chantait les adieux;

Et la nuit magnifique et douce
D'étoiles remplissant l'éther,
Il regagnait son lit de mousse
Sous les touffes du vétiver.

C'est là que l'oiseleur cupide,
Le guettant dans l'obscurité,
Ferma sur lui sa main rapide
Et lui ravit la liberté.

Dès lors il subit l'esclavage.
Un marin, chez nous étranger,
L'emmena de son doux rivage
Sur mer avec lui voyager.

C'est ainsi qu'il connut la France.
Quand il y vint, le jeune Été,
Vêtu d'azur et d'espérance,
Resplendissait dans sa beauté.

Partout, sur les monts, dans la plaine,
Brillait un ciel oriental :
L'exilé de l'île africaine
Se crut sous son climat natal.

Mais vint l'automne aux froides brumes,
La neige au loin blanchissant l'air ;
Il sentit courir sous ses plumes
Les âpres frissons de l'hiver.

Rêvant à l'île maternelle
Aux nuits tièdes comme les jours,
Il mit sa tête sous son aile,
Et s'endormit, et pour toujours !

C'était un enfant des rizières,
Des champs de canne et de maïs :
En proie aux bises meurtrières,
Il mourut plein de son pays.

LE ROSSIGNOL

Il était né, lui, sous un chêne,
Dans un buisson de frais lilas :
Le bruit de la source prochaine,
Le souffle embaumé de la plaine
Ont bercé ses premiers ébats.

La nature à son brun corsage
Refusa les riches couleurs;
Modeste et fauve est son plumage;
Mais il est roi par son ramage,
Roi du peuple ailé des chanteurs.

Du printemps c'est lui le poète.
L'hiver a-t-il fini son cours,
Heureux de vivre et l'âme en fête,
A la forêt longtemps muette
Il dit le réveil des beaux jours.

Ce n'est pas l'ardente lumière
Qu'il veut sous des cieux azurés,
Mais cette clarté printanière
Que verse en mai sur la clairière
L'aube rose ou les soirs dorés.

Ce n'est pas le torrent sauvage
Qui parle à son instinct chanteur,
Mais le ruisseau qui sous l'ombrage
Mêle au murmure du feuillage
Son onde au rythme inspirateur.

Quand le muguet de ses clochettes
Blanchit l'herbe sous les grands bois,
Caché dans les branches discrètes,
Il remplit leurs vertes retraites
Des éclats vibrants de sa voix.

Quand de l'azur crépusculaire
Le soir, à pas silencieux,
Descend et couvre au loin la terre,
Il chante l'ombre et son mystère,
Il chante la beauté des cieux !

Quand d'astres d'or l'air s'illumine,
Beaux lys au ciel épanouis,
Allant du chêne à l'aubépine,
Il charme de sa voix divine
Le silence étoilé des nuits.

Telle il vivait sa vie heureuse,
Oublieux des jours inconstants;
Et son âme mélodieuse
Versait l'ivresse radieuse
Qui déborde en elle au printemps.

Printemps et bonheur, rien ne dure.
O loi fatale! après l'été,
L'hiver à la bise âpre et dure;
Une cage au lieu de verdure!
Des fers au lieu de liberté!

Un fils de mon île bénie,
Poète errant, esprit pensif,
Voyant la muette agonie
De ce grand maître en harmonie,
Eut pitié du chanteur captif.

Il l'emmena sur nos rivages,
Dans l'île aux monts bleus, au beau ciel,
Rêvant pour lui, sur d'autres plages,
De libres chants sous des feuillages
Que baigne un soleil éternel.

Peut-être voulait-il encore
Doter nos monts, doter nos bois,
Nos soirs de lune et notre aurore,
De ce barde au gosier sonore
Et des merveilles de sa voix.

Quand cet enfant du Nord prit terre
Chez nous, par la vague apporté,
Sur notre rive hospitalière,
Avec sa voix et la lumière
Il retrouva la liberté.

Ouvrant son aile délivrée
Et fendant l'air, le prisonnier,
L'œil ébloui, l'âme enivrée,
Vint cacher sa fuite égarée
Dans les branches d'un citronnier ;

Du citronnier de la ravine,
Où la Source aux rochers boisés
Étend sa nappe cristalline :
Frais Éden fait de paix divine,
D'ombre et de rayons tamisés.

Autour de lui tout est silence,
Onde et fraîcheur, brise et clarté :
Ravi, soudain au ciel il lance,
Avec son chant de délivrance,
Son hymne à l'hospitalité.

Il dit la molle quiétude
Des bois, l'air suave et léger,
Et l'astre dans sa plénitude,
Et cette ombreuse solitude,
Si douce aux yeux de l'étranger.

Il chante les eaux diaphanes
Où le ciel aime à se mirer ;
Il chante.... et l'oiseau des savanes
Se tait, blotti dans les lianes,
Pour mieux l'entendre et l'admirer.

Hélas! sous ce climat de flamme,
Éperdu, d'accord en accord
De sa fièvre épuisant la gamme,
Dans sa voix exhalant son âme,
Parmi les fleurs il tomba mort!

Il était né sous le grand chêne,
Dans un buisson de frais lilas.
Le flot des jours au loin l'entraîne.
La mort, dans une île africaine,
Noir vautour, l'attendait, hélas!

Près de la Source aux blocs de lave
Repose en paix, roi des chanteurs!
Dans ce lieu sauvage et suave,
Toi qui ne sus pas être esclave,
Repose libre au sein des fleurs!

Instinct natal! ô loi première!
Que cher à tout être est l'endroit
Où s'ouvrit au jour sa paupière!
Le rossignol meurt de lumière,
Le bengali mourut de froid.

V

A THÉOPHILE GAUTIER

Poète! ta ferveur fait grande ta mémoire.
Absorbé tout entier dans ton culte béni,
Tu préféras la Muse à tout, même à la gloire,
Maître! qui dans ton art égalas Cellini.

Amours, honneurs, trésors, tout ce que l'homme envie,
Moins qu'un beau vers touchaient ton cœur épris du beau.
A tout indifférent, tu passas dans la vie
L'âme et les yeux fixés sur l'idéal flambeau.

Tu ne savais rien voir qu'au jour de sa lumière;
Tu voulais beau le bien et belle la vertu.
Diamant affranchi de sa gangue première,
Le vrai ne te charmait que de beauté vêtu.

Des rythmes d'or portant allègrement la chaîne,
Tu ciselais en vers ton rêve et ton ardeur.
Ton esprit pur de fiel ne connut qu'une haine,
Cette haine du Mal que trahit sa laideur.

Comme l'abeille au lys, l'expression heureuse,
Rimes et mots ailés, accourait à ta voix.
L'image éblouissait dans ta strophe nombreuse,
Les mètres se teignaient de pourpre sous tes doigts.

Le nombre et la couleur, le rythme au long vocable
Épousaient dans ton vers la ligne au fier contour.
La forme avait ton culte, ô poète impeccable!
Et de ses dons la forme a payé ton amour.

Artiste exquis, tu fus un ouvrier modèle :
Patient, obstiné, tendant sans cesse au mieux,
Ta pensée et ton cœur, sous ton pinceau fidèle,
En de vivants tableaux se traduisaient aux yeux.

Ta parole peignait; pour toi l'inexprimable
N'existait pas; les mots t'obéissaient, soumis.
Mais sévère à toi seul, Maître! ta force aimable
Accueillait tout effort de ses bravos amis.

Dans tes savantes mains la plume du critique
Conseillait sans blesser. Ta clémente équité
Savait mêler l'éloge au blâme sympathique :
Tu fus doux dans ta force et grand dans ta bonté.

Et tu pars, et la tombe a clos ta destinée;
Mais de la lice au moins tu sors ayant vaincu.
Tu peux croiser tes bras, ton œuvre est terminée,
Maître! et tu n'es pas mort, toi, sans avoir vécu!

Comme un fleuve dont l'eau féconde au loin les plages,
Pars du sol des vivants sans remords ni regrets :
Tu laisses après toi d'harmonieux feuillages ;
L'oiseau du souvenir chante dans ton cyprès.

La Muse romantique au front ceint d'hyacinthe,
Évoquant en son deuil les chants où tu survis,
Debout, veille sur toi, dans l'attitude sainte
D'une mère pleurant au tombeau de son fils.

Près d'elle je viendrai dans mes ferveurs discrètes
Méditer sur ta tombe, au pied des saules verts;
Et, visiteur pieux, sur tes cendres muettes,
Fleurs d'un cœur qui t'aima, j'effeuillerai mes vers.

VI

LES SOLEILS DE NOVEMBRE

Un beau ciel de novembre aux clartés automnales
Baignait de ses tiédeurs les vallons vaporeux;
Les feux du jour buvaient les gouttes matinales
Qui scintillaient dans l'herbe au bord des champs pierreux.

Les coteaux de Lormont, où s'effeuillaient les vignes,
Étageaient leurs versants jaunis sous le ciel clair;
Vers l'orient fuyaient et se perdaient leurs lignes
En des lointains profonds et bleus comme la mer.

Lente et faible, la brise avait des plaintes douces
En passant sous les bois à demi dépouillés;
L'une après l'une, au vent tombaient les feuilles rousses,
Elles tombaient sans bruit sur les gazons mouillés.

Hélas! plus d'hirondelle au toit brun des chaumières,
Plus de vol printanier égayant l'horizon;
Dans l'air pâle, émanant ses tranquilles lumières,
Rayonnait l'astre d'or de l'arrière-saison.

La terre pacifique, aux rêveuses mollesses,
Après l'âpre labeur des étés florissants,
Semblait goûter, pareille aux sereines vieillesses,
Les tièdes voluptés des soleils finissants.

Avant les froids prochains, antique Nourricière,
Repose-toi, souris à tes champs moissonnés!
Heureux qui, l'âme en paix au bout de sa carrière,
Peut comme toi sourire à ses jours terminés!

Mais nous, rimeurs chétifs, aux pauvretés superbes,
De nos vertes saisons, hélas! qu'avons-nous fait?
Qui peut dire entre nous, pesant ses lourdes gerbes :
« Mourons! mon œuvre est mûre et mon cœur satisfait! »

Jouets du rythme, esprits sans boussole et sans force,
Dans ses néants la forme égara nos ferveurs;
Du vrai, du grand, du beau nous n'aimions que l'écorce;
Nous avons tout du fruit, tout, hormis les saveurs!

En nombres d'or rimant l'amour et ses délires,
Nous n'avons rien senti, nous avons tout chanté.
Vides sont les accords qu'ont exhalés nos lyres!
Vide est le fruit d'orgueil que notre arbre a porté!

Tombez, tombez, tombez, feuilles silencieuses,
Fleurs séniles, rameaux aux espoirs avortés!
Fermez-vous sans écho, lèvres mélodieuses!
Endormons-nous muets dans nos stérilités!

Plus de retours amers ! trêve aux jactances vaines !...
Oui, la Muse eût voulu des astres plus cléments !
Un sang pauvre et le doute, hélas ! glaçaient nos veines :
Nous sommes de moitié dans nos avortements.

Il faisait froid au ciel quand nous vînmes au monde,
La sève était tarie où puisaient les aïeux.
Résignons-nous, enfants d'une époque inféconde :
Nous mourons tout entiers, nous qui vivions sans dieux !

O dureté des temps ! ô têtes condamnées !
Fiers espoirs d'où la nuit et l'oubli seuls naîtront !
Eh bien, soit ! — Acceptons, amis, nos destinées :
Sans haine effaçons-nous devant ceux qui viendront !

Succédez-nous, croissez, races neuves et fortes !
Mais nous, dont vous vivrez, nous voulons vous bénir.
Plongez vos pieds d'airain dans nos racines mortes !
D'un feuillage splendide ombragez l'avenir !

Et vous, ferments sacrés des époques prospères,
Foi, liberté, soleil, trésors inépuisés,
Donnez à nos vainqueurs, oublieux de leurs pères,
Tous les biens qu'aux vaincus la vie a refusés !

VII

ADIEU AUX RÊVES

Que me voulez-vous donc, rêves de ma jeunesse?
J'ai clos mes yeux lassés à vos illusions.
Est-il un souvenir où mon passé renaisse?
Non! j'ai compté les jours par les déceptions.

De vos espoirs mon âme, hélas! n'est plus hantée;
Ma force s'est usée en des labeurs ingrats.
Dans l'amer sentiment de ma vie avortée,
Morne, je m'assoupis; — ne me réveillez pas!

A qui n'a plus la force à quoi sert le courage?
Pour aimer et souffrir trop longtemps je vécus.
Sans renier mes dieux, j'ai sombré dans l'orage;
Mais, tendre et fier, mon cœur est avec les vaincus.

Des fleurs qui m'ont déçu j'ai toutes les épines:
Je ne maudirai pas les mains qui m'ont blessé.
Rêves charmants, adieu! mon esprit en ruines
N'est plus qu'un sol aride où la foudre a passé.

Rien n'y saurait germer! ma précoce indigence
N'a plus ni feu ni sève à donner à vos fleurs.
J'ai froid au cœur, j'ai froid dans mon intelligence :
La vie a tout en moi tari, — même les pleurs!

Des adverses saisons j'ai connu l'inclémence :
Vais-je en accuser l'homme, et le sort, et les jours?
Psalmodiant ma peine, irai-je, en ma démence,
Promener ma blessure aux coins des carrefours?

J'ai vécu, j'ai voulu, j'ai tenté l'impossible;
Dans mes erreurs, l'orgueil du bien est de moitié!
Ce cœur, rêvant du beau l'étoile inaccessible,
S'il eût voulu l'amour, ne veut point la pitié!

Je prise haut mon mal! ma douleur importune
Ne s'ira point répandre aux cailloux du chemin.
Chaque homme est l'artisan de sa libre fortune :
Nous habitons le sort bâti de notre main.

Vous me fûtes trompeurs, rêves de mon bel âge.
Eh bien! je vous souris à l'heure des adieux;
Partez! Seul désormais, j'attendrai sur la plage
Du calme pour mon cœur, de l'ombre pour mes yeux.

La Muse et l'avenir, qu'importe! et l'amour même!
J'ai désappris l'espoir, partez! — Il est des jours
D'abattement sans nom, d'accablement suprême,
Où l'on voudrait s'étendre et dormir pour toujours!

VIII

PENSÉE DE NUIT

Quand règne l'ombre froide et noire et son mystère,
A l'heure de minuit, quand tout dort sur la terre,
Excepté le remords, l'amour ou la douleur,
Je veille, et, triste et seul, je descends dans mon cœur ;
Je sonde en leurs replis mes détresses secrètes,
Mes doutes, mes élans, mes luttes, mes défaites,
L'espoir qui m'a trahi, le rêve où je me plus,
Et les douces erreurs, hélas ! que je n'ai plus.
Et, comme un pèlerin tombé de lassitude,
Du fond de ma misère et de ma solitude,
Je me tourne vers toi qui règnes dans l'azur,
O Maître ! ô Juge ! ô Père ! ami clément et sûr
De l'homme, ô Toi qui sais, qui vois et qui consoles,
Et mon esprit, Seigneur, te parle sans paroles.

IX

ODETTE

Quand tu vins à la vie, enfant débile et blême,
De tes maux à venir, hélas! précoce emblème,
Ce doux lait dont chaque être en naissant est nourri,
A tes lèvres manqua, par les fièvres tari.
Que d'efforts et d'amour pour tromper la nature,
Pour te contraindre à vivre, ô frêle créature!
Pourquoi la Mort, brisant un fragile roseau,
Te faisant un linceul des langes du berceau,
A ton premier malheur, pourquoi la Mort amie
Ne t'a-t-elle en son sein pour jamais rendormie!
Que de rêves menteurs, que d'espoirs avortés
Dans la tombe avec toi sa main eût emportés!
Combien de fleurs sans fruits, d'espérances fanées
Dans leur germe avec toi sa faux eût moissonnées!
Était-ce bien t'aimer, ô pauvre être innocent,
Que des jours te forcer à subir le présent!...
Qui n'a vu parmi nous de ces natures frêles,
Anges tristes à qui l'on rêve encor des ailes,
Soit regret d'exilés pour leurs mondes meilleurs,

Édens ressouvenus en ce vallon des pleurs,
Soit pudeur ineffable, effroi plein de mystère,
Vague pressentiment des choses de la terre :
Qui parmi nous n'a vu de ces êtres pensifs,
Subitement saisis de troubles convulsifs,
Hésiter et pâlir au seuil de l'existence,
Rouvrir avec terreur leurs ailes d'innocence,
Et, fuyant nos soleils comme on fuit le remord,
Se jeter tout tremblants dans les bras de la Mort ?

X

A MARGUERITE

Au voyageur las de la route,
Saignant aux ronces du chemin,
Rends l'espérance, ôte le doute;
A ses tristesses tends la main.

Ne t'en va pas. Sa vie est sombre;
Une lumière est dans tes yeux :
Il sentira blanchir son ombre
Sous ton sourire lumineux.

Tous les rêves de sa jeunesse
L'un après l'autre l'ont déçu;
Qu'en te voyant, il reconnaisse
L'idéal à l'aube aperçu.

Non! tout n'est pas leurre et mensonges
Sur ce globe où l'homme est jeté :
Du plus suave de ses songes
Montre-lui la réalité.

Sa pauvre âme, au bien obstinée,
De lutte en lutte, erre au hasard.
L'énigme de sa destinée,
Qu'il la lise en ton clair regard;

Dans cet œil profond et candide,
Bleu diamant de pureté,
Où s'unissent, hymen splendide,
L'intelligence et la beauté.

Pour ses illusions fanées
Sois le rayon et l'eau du ciel;
Rends-lui de ses jeunes années
Le chaste rêve originel.

Ce que l'âme rêve ou devine,
Souvenir ou pressentiment,
Est une promesse divine :
Or, Dieu jamais ne se dément.

C'est lui qui dans nos cœurs allume
Les hauts instincts dont nous souffrons;
Le songe ardent qui nous consume,
Un jour nous le posséderons.

Cet idéal où tend notre âme
Peut se trouver dès ici-bas.
Verrions-nous luire en nous la flamme
Si le foyer n'existait pas?

Sois pour ce fils d'une autre terre,
Cet exilé vers toi venu,
La Psyché faite de mystère
Dont s'éprit son cœur ingénu.

Aimer, souffrir, lutter, attendre,
Voilà quel lot lui fit le sort.
Pour ce chercheur stoïque et tendre
Sois la main qui conduit au port.

Donne une forme à sa pensée,
Donne un corps à sa vision;
De sa chimère caressée
Sois la blanche apparition.

Sois dans la nuit pour sa paupière
L'étoile du bien et du beau;
Affirme à ses yeux la lumière
Avant qu'il descende au tombeau.

Sois la sœur, la consolatrice
Qu'attendent ses jours éprouvés;
L'âme, la lyre inspiratrice
De ses destins inachevés.

Sois la Muse aux chastes tendresses
Qu'en secret il saura bénir :
Acquitte envers lui les promesses
Qu'à son passé fit l'avenir.

***

Espoirs déçus! prière vaine!
Ainsi qu'une ombre dans la nuit,
Ainsi qu'un souffle dans la plaine,
La vision s'évanouit.

Résigne-toi, poète, oublie
Ce dernier rêve de ton cœur.
Souffre et pars. La mélancolie
Seule ici-bas sera ta sœur.

Lève-toi, suis ta route austère,
Vis pour ton art sous l'œil de Dieu.
Dis aux promesses de la terre
Un tranquille et suprême adieu.

N'attends rien de la créature,
Rien que l'humaine infirmité :
Le vide, ici; là, l'imposture;
Et partout la fragilité.

Ne mets dans l'homme et dans la femme
Ton amour ni ton amitié;
Mais pour tous deux emplis ton âme
D'une intarissable pitié!

Étouffe en toi toute amertume,
Sois doux à tes propres douleurs :
L'oiseau lave au ruisseau sa plume,
Lavons notre orgueil dans nos pleurs.

Comme un palmier de nos collines,
Comme le saule ami des eaux,
Aime la brise où tu t'inclines
Et qui fait gémir tes rameaux.

Aime l'épine pour la rose
Qui t'enivre de son odeur;
Refais ta vie et la compose
D'apaisement et de candeur.

L'abeille change en ambroisie
De l'absinthe les sucs amers;
Change comme elle en poésie
L'âcre saveur de tes revers.

Songeant qu'ici-bas toute épreuve
Doit être une expiation,
Dans la coupe où ta soif s'abreuve
Bois ta propre rédemption.

Tourne-toi vers la solitude,
Et, sous la paix des palmiers verts,
Fais de toi-même ton étude,
De toi-même et de l'univers.

Absorbe-toi dans la nature,
Merveilleux et vivant tableau ;
Donne à ton esprit pour pâture
La contemplation du beau.

Acceptant ces lois impassibles
Dont le règne éblouit tes yeux,
Cesse de tes vœux impossibles,
Cesse d'importuner les cieux ;

Et sans révoltes misérables,
Incline enfin ta liberté
Sous les décrets impénétrables
De l'infaillible Volonté.

Suis ta route, et si tu succombes,
Heureux de ton sort accompli,
Dors en paix : — l'herbe sur les tombes
Pousse moins vite que l'oubli.

XI

LA MORT

DE L'OISEAU CARDINAL

L'HEURE charmante, au vol rapide, au souffle pur,
Le crépuscule ouvrait ses ailes dans l'azur.
L'astre était descendu derrière la montagne,
Et du grand cap Bernard l'ombre sur la campagne
S'allongeait. Dans la rade, à la crête des flots
Le soleil éteignait l'or de ses javelots;
Et les barques au loin, dans le couchant en flammes,
Comme des cygnes noirs se berçaient sur les lames;
Et l'ombre des beaux soirs, de la plaine aux coteaux,
Du vallon aux sommets, de plateaux en plateaux
Montait, enveloppant de brunes mousselines
Les ondulations fuyantes des collines;
Et partout, dans le ciel, et sous les bois épais,
L'ineffable silence et l'ineffable paix...

Cependant, des pitons ardus aux pics sublimes

La lumière expirante illuminait les cimes,
Et des arbres altiers dont nos monts sont couverts,
Molle et vague, dorait encor les dômes verts.
Sur un tamarinier géant dont la racine
Et le vaste feuillage emplissaient la ravine,
Un cardinal, l'oiseau flamboyant, au bec noir,
Se berçait en plein ciel à la brise du soir.
Dans la verte épaisseur de l'arbre au large ombrage
Brillait comme une fleur de pourpre son corsage :
L'écarlate poitrail de l'hôte ailé des bois
Révélait le chanteur que révélait sa voix.
Tourné vers le couchant, enivré de lumière,
Il chantait le soleil dans sa clarté dernière.
Tandis que l'orbe d'or à l'horizon baissait,
Pour le voir de plus haut, plus haut il s'élançait;
Et son bec, grand ouvert, sur le mont et la plaine
Versait l'hymne du soir dont son âme était pleine,
Hymne où le crépuscule, éteignant ses couleurs,
Mêlait aux rythmes clairs ses mourantes pâleurs;
Et l'ombre se faisait au ciel et sur la terre,
Où de la nuit déjà planait le grand mystère.
Soudain, un coup de feu dans l'azur retentit;
La voix se tut; de branche en branche s'abattit
L'inoffensif oiseau de la forêt paisible...
Un chasseur attardé, subitement visible,
Surgit de la ravine. — En ses doigts teints de sang
Palpitait, tiède encor, le chanteur innocent;
Et la main sacrilège ouvrant la gibecière,
Y mit l'oiseau de pourpre ami de la lumière;

Puis, distrait et béat, placide meurtrier,
Il reprit de la plaine à pas lourds le sentier.

J'étais jeune, oh ! bien jeune encor. Ce drame agreste,
Enfant, m'eut pour témoin. Le souvenir m'en reste,
Aujourd'hui comme alors, vivant et douloureux.
A travers les climats, les jours, les ans nombreux,
De mon passé lointain quand j'évoquais l'histoire,
Ce souvenir toujours attrista ma mémoire.
O révolte du Bien que le cœur seul m'apprit !...
Un doute amer dès lors entra dans mon esprit ;
Ma jeune conscience, à tout jamais blessée,
De *pourquoi* sans réponse obséda ma pensée.
Pourquoi le Mal ?... Pourquoi la mort et la douleur ?...
Pour s'étonner du Mal, l'homme d'un lieu meilleur
Est-il donc descendu ?... Que voit-il sur la terre ?...
Aux triomphes du Mal convive involontaire,
Il s'indigne !... Ici, là, partout, la cruauté !...
De la création absente est la bonté !
Sourde à ses vains soupirs, l'impassible Nature
Livre en tous lieux aux forts les faibles en pâture...
Ainsi faite, la vie est-elle un châtiment ?
La rançon d'une chute ?... ou le pressentiment
D'un monde autre et plus juste ?... Insolubles problèmes !
Les cœurs en sont meurtris, les fronts en restent blêmes.
Pour moi, contre le Mal, enfant, j'ai protesté,
Et la mort d'un oiseau m'a fait un révolté !

Harmonieux enfant de ma douce vallée,

Que de fois ma pitié vers toi s'en est allée!
De te plaindre pourtant, ô chanteur! j'avais tort.
Las des jours, j'ai depuis, frère! envié ton sort.
Foudroyé, tu tombas de l'arbre au grand feuillage,
Dans tout l'éclat, dans la beauté de ton plumage,
Le gosier plein de chants, tourné vers le soleil,
Et baigné des splendeurs de son coucher vermeil.
Dans ton œuvre d'oiseau qui poursuit sa carrière,
Pleine encor de rayons s'est close ta paupière!...
Heureux qui, comme toi, de nul remords souillé,
N'a pas vu, de ses dons lentement dépouillé,
Les tristesses de l'âge et sa décrépitude,
Ni connu des longs jours la lourde lassitude;
Qui, fidèle à son rôle et fervent jusqu'au bout,
Meurt jeune, foudroyé dans sa force et debout!

XII

SOLUS ERIS

RÉPONSE A MADAME A.-M. BLANCHECOTTE

> C'est quand le cœur se lasse, amoindri par la vie,
> Qu'on insulte son rêve et qu'on n'a plus la foi.
> Nos défaillances font notre misanthropie.
> Ne plus croire au passé, c'est ne plus croire en soi.
>
> Mme BLANCHECOTTE.

Il est en moi déjà bien des tombes muettes,
Il est en moi des morts bien chèrement pleurés;
Mon âme à tous voilant ses angoisses secrètes,
Les visite, la nuit, de ses pleurs ignorés.

Mais s'ils coulent, ces pleurs, ils coulent en silence.
Pour étouffer mes cris j'ai bâillonné ma voix.
L'oiseau que la vipère a surpris sans défense
Et mordu, pour mourir se cache au fond des bois.

Dans la forêt paisible au lumineux feuillage
Restez, hôtes ailés des printemps radieux!
De la chantante arène un de vous, avant l'âge,
S'éloigne, implorant l'ombre où se cloront ses yeux.

Aux cœurs blessés laissons leur pénombre discrète,
Respectons le silence où leur pudeur se plaît.
Chacun porte en son sein quelque peine secrète;
La plus âpre souvent est celle qui se tait.

Je n'ai point renié mon passé ni mon rêve!
Ce qu'une fois j'aimai, je l'aimerai toujours;
Mais le dégoût m'a pris, mais le cœur me soulève,
Car j'ai trouvé mes dieux moins hauts que mes amours!

Je renonce à ces dieux dont je hais l'imposture.
Nul ne trahira plus mes vierges dévoûments.
Pourquoi recommencer et lécher sa torture,
Comme un chien qui retourne à ses vomissements?

Répudions l'idole et gardons nos croyances.
Je me suis trompé d'heure, et d'autel, et de lieu!
Pour ne plus s'attarder aux lâches défaillances,
A d'ingrates erreurs disons nous-même adieu.

Brillante de fraîcheur comme une fleur mouillée,
Notre âme, à son matin, prête à tous ses candeurs.
De ses espoirs ma vie aujourd'hui dépouillée
Oppose aux coups du sort ses muettes pudeurs.

Se lamenter! gémir! — gémir pour qu'on nous plaigne
Ou subir résigné les maux immérités!
Non! je n'accepte point les coups dont mon cœur saigne!
Je suis né, je mourrai parmi les révoltés!

Dédaignant la pitié, pour imposer l'estime
De sa propre détresse il faut sortir vainqueur!
Si le monde en nous croit briser une victime,
Montrons-lui que la force est du côté du cœur!

J'ai trop voulu, j'ai trop attendu de la vie,
Et je sais le mensonge où j'accouplai ma foi.
Je m'en vais du festin la lèvre inassouvie :
Les fruits que j'ai connus n'étaient point faits pour moi!

Je ne veux plus d'un monde aux idoles traîtresses!
Préférant ma chimère à ses réalités,
J'ai repoussé la coupe aux banales ivresses!
Mon âme a soif d'amour et non de voluptés!

Interrogeant mes jours, penché sur mes ruines,
Je le sens trop, des fleurs de nos étés ardents
J'ai perdu les parfums et gardé les épines,
Et mon cœur saigne! — soit! mais qu'il saigne en dedans!

N'étalons point aux yeux nos vivaces blessures!
Étouffons nos soupirs sur nos lèvres en feu!
Écrasons sur nos cœurs l'aspic et ses morsures!
Nos angoisses sans nom, ne les crions qu'à Dieu!

Rentrons en nous, rentrons nos vertus blasphémées!
Voilons nos vœux déçus des ombres du linceul!
Couvrons d'un masque froid nos pâleurs enflammées!
Disons à notre esprit : « Debout! et marche seul! »

Je l'ai fait; et voici que votre voix me blâme,
Vous, la muse au doux verbe, au front vêtu de noir.
Mais en moi, sachez-le, vous blâmez, ô belle âme!
Un frère par l'épreuve et par le désespoir.

Vous vous trompez : ma voix n'a point raillé mes peines!
Le sort n'a point glacé mon cœur, il l'a bronzé.
Je souffre comme vous, mais, libre dans mes chaînes,
Je souffre du malheur d'être désabusé!

Vous vous trompez : les pieds sur mes tendresses mortes,
J'ai maudit, non raillé qui m'a su torturer!
J'ai crié dans l'angoisse au Dieu des âmes fortes :
Guérissez-moi d'aimer, de croire et d'espérer!

J'ai trop cru, trop aimé! — ce crime, je l'expie!
Le doute après la foi! la nuit après le jour!
Mon idéal trompé fait ma misanthropie!
Ma haine — si c'est haine — est fille de l'amour!

Ce que j'attends des jours, ce n'est pas l'espérance,
Mais l'ombre. — Eh! que m'importe à moi le *væ soli!*
La solitude est douce et bonne à ma souffrance :
En attendant la mort, j'y viens chercher l'oubli.

Qui? moi! me replonger dans les mêmes détresses!
Abdiquer mon orgueil aux douloureux efforts!
Non! — Ne point triompher de nos lâches tendresses,
C'est aux faibles donner raison contre les forts!

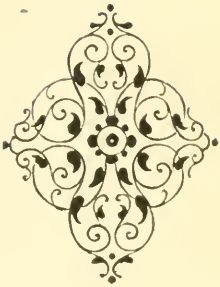
Je veux l'ombre et l'oubli, — l'oubli des luttes vaines!
Je ne veux plus souffrir du mal dont j'ai souffert!
D'un ardent idéal n'embrasons plus nos veines!
Autour de nous faisons la nuit et le désert!

Solitudes des mers aux horizons sans bornes,
Sables maudits que brûle un soleil destructeur,
Espaces désolés, ô solitudes mornes!
Qu'êtes-vous? qu'êtes-vous près du désert du cœur?

Eh bien, je te préfère encore aux foules vides,
Désert du cœur! désert par Dieu seul visité!
Si l'on n'y peut guérir ses blessures livides,
On en meurt dans tes bras, austère Liberté!...

Compatissante amie, âme éprouvée et douce,
Vous dites vrai, vivons! la vie est un devoir.
Vivons!... mais vos espoirs, ma raison les repousse!
Je puis encor donner, mais non plus recevoir!

Écoutez de la Muse en vous la voix sereine;
Moi, je suis de mon cœur le stoïque conseil.
Jeune et calme, restez dans la brûlante arène!
Restez! — Je ne veux plus de ma place au soleil!



POÈMES NATIONAUX

POÈMES NATIONAUX

I

CRI DE GUERRE

VÆ VICTORIBUS

Dulce et decorum est pro patriâ mori.
HORACE.

Il est souillé, le sol sacré de la patrie!
Nos cités, nos moissons, nos champs sont saccagés;
Les toits fument! Debout pour la sainte tuerie!
Frappez! fauchez! hachez! des deux mains égorgez!

Ils descendent du nord, Vandales d'un autre âge,
Semant partout le meurtre et le crime et le vol.
De la terre des Franks ils rêvent le partage :
Purgeons de leur présence et vengeons notre sol!

Derrière et devant eux, brûlez! faites le vide!
Enfermons ces bandits dans un désert sans fin!
La flamme et la famine à cette horde avide!
Que tous, hommes, chevaux, que tous crèvent de faim!

Ils sont venus, eh bien! qu'ils restent! Terre altière,
France, ouvre-toi sous eux et te referme après!
Qu'il n'en sorte pas un vivant de ta frontière!
Notre vieux sol gaulois avait besoin d'engrais.

Écoutez ces sanglots des enfants et des veuves,
Ces cris de nos soldats en leur fleur moissonnés...
Pour tout ce sang, du sang! Que l'onde de nos fleuves
Roule en monceaux les Huns dans leurs flots profanés!

Dix contre un, ils s'en vont dévastant nos campagnes;
La bombe incendiaire éventre la maison;
Des plaines aux cités, des hameaux aux montagnes,
Leur sinistre passage empourpre l'horizon.

Sus aux envahisseurs! Sus aux hommes de proie!
La guerre des buissons! la guerre des taillis!
Traquons-les! plongeons-nous dans l'implacable joie
De tuer pour sauver ou venger son pays!

Jeunes et vieux, debout pour la lutte des braves!
Femmes, les Huns verront que vos seins, que vos flancs
N'ont point porté, n'ont point allaité des esclaves!
Loups de la Gaule, à vous leurs cadavres sanglants!

Que veulent-ils? Détruire, exterminer la race
Des Latins, démembrer le pays des aïeux
Et, joignant le cynisme à la haine vorace,
Assassiner un peuple à la face des cieux!

Frapper Paris! éteindre un des flambeaux du monde!
Décapiter la France! ô rêve monstrueux!
Voilà ce que l'Europe, en sa stupeur profonde,
Souffrirait... sans bondir et se ruer contre eux!

Ainsi donc plus de droit humain, plus de justice!
La force est tout! honneur aux Teutons ravageurs!...
Sacrilège abandon et lâcheté complice!
Au ban des nations ces hordes d'égorgeurs!

D'un même sang issus, peuples, race latine,
Venez armés du fer, venez armés du feu!
Cause commune, enfants de commune origine!
La France est l'avant-garde et le soldat de Dieu!

Contre la barbarie épousez sa bannière!
Prenez place en nos rangs! guerre au dévastateur!
Vous êtes le Progrès, les Arts et la Lumière,
Soyez aussi le Droit au fer libérateur!

Du fond de ses marais l'engeance féodale
A vomi sous nos murs son python couronné.
Si nous n'écrasons pas du pied l'hydre vandale,
Civilisation, ton règne est terminé!

Entre l'ombre et le jour, entre l'homme et la bête,
La lutte est sans merci, la mort doit la finir!
Latins, accourez tous à l'héroïque fête!
En sauvant le présent vous sauvez l'avenir!

*
* *

Mais qu'ils viennent ou non, France chevaleresque,
Fais ton devoir! combats pour tous! et haut les cœurs!
Châtie en la domptant l'arrogance tudesque!
Que le sol des vaincus dévore les vainqueurs!

Berceau de Jeanne d'Arc, valeureuse Lorraine,
Alsace, Laon, Strasbourg, en décombre changés,
Pays qui n'êtes plus qu'une fumante arène,
La France se relève et vous serez venges!

Après vingt ans, la France, asservie et flétrie,
A reconquis son âme avec sa liberté!
Elle s'apprête au grand combat de la patrie :
Elle y retrouvera la gloire et sa fierté!

De Valmy, d'Iéna, de cent autres batailles,
Vous les héros, grands morts à vaincre accoutumés,
Que votre âme guerrière au jour des représailles,
Que votre âme revive en nos cœurs enflammés!

Versez-nous votre foi, la foi sans défaillance
Qui vous fit affronter, soldats transfigurés,
Mille morts, qui vous fit les vainqueurs dans Mayence,
Et les maîtres des rois contre nous conjurés.

Soufflez-nous votre esprit, l'esprit patriotique
Qui revêtit d'exploits la grande nation;
Qui, d'un rempart d'airain couvrant la République,
La sauva de la honte et de l'invasion.

Oh! vous êtes pour nous et l'exemple et l'histoire.
Ce que vous avez fait, vos fils le referont.
A nos drapeaux trahis reviendra la victoire,
Et vos lauriers par nous, ô morts, refleuriront!

Donc, du nord au midi, de l'est à l'ouest, aux armes!
Entendez-vous ce cri : « La Patrie en danger! »
A nos frères tombés donnons d'abord des larmes;
Puis, tous debout! et face et mort à l'étranger!

Des plages de Marseille aux mers de la Bretagne,
De Lyon, de Bordeaux, de toutes nos cités,
Venez! venez du bourg, du bois, de la montagne,
De partout, et vengez vos foyers insultés!

Paysan, prends ta faux! bûcheron, prends ta hache!
Enfant, arme ton bras des pierres du chemin!
Eh! qui de nous voudrait, à jamais traître et lâche,
Subir l'âpre conquête et le joug du Germain?

D'un unanime élan, d'un effort héroïque,
Français, purgez vos murs de bandits forcenés!
Au tocsin de l'honneur et de la République,
Courez à l'ennemi! frappez! exterminez!

Sous chacun de vos coups c'est un tyran qui tombe!
Dans chacun de vos coups frappe la Liberté!
De ces vainqueurs d'un jour qu'une immense hécatombe
Fume, et soit votre exemple à la postérité!

Comme aux champs de Morat, tombeau du Téméraire,
Châtiant les forfaits du Teuton destructeur,
Dressons un monument, fatidique ossuaire,
Fait des restes maudits d'un peuple usurpateur!

Se partager la France, ô démence ennemie!
La France ne sait pas se laisser conquérir!
Un pacte avec la mort plutôt que l'infamie!
Pour le salut commun, debout! — Vaincre ou mourir!

*
* *

Et vous vaincrez! — Soldats d'une lutte féconde,
D'où le Droit et l'Honneur sortiront triomphants,
Sur vos succès l'espoir de vingt peuples se fonde!
Frères, vous défendez la liberté du monde
En défendant la terre où sont nés vos enfants.

France, tu sortiras de cette épreuve amère
Pure et transfigurée aux yeux de l'univers.
Dans le sang de tes fils lavée, ô pauvre mère!
De l'Empire expiant l'opprobre et la chimère,
Tu te rachèteras au prix de tes revers!

O revers inouïs! désastre épouvantable!
Calamités sans nom! immense effondrement!
O mère! en tes malheurs le ciel est équitable :
De tes fautes subis la leçon lamentable!
Sors libre de ta chute et de ton châtiment!

Sois libre! Ton divorce avec la tyrannie
Te rendra ta féconde et sereine fierté.
Flambeau libérateur, ton lumineux génie
Sous le ciel reprendra sa mission bénie,
Répandant sa pensée à tous et sa clarté.

Hypocrites rongés d'une exécrable envie,
Tous les porteurs de sceptre, imposteurs couronnés,
T'accusent de rêver à tes pieds asservie
L'Europe entière, — toi dont l'or, le sang, la vie
Fut toujours la rançon des peuples enchaînés!

Ta pensée illumine et délivre! l'épée
En tes mains affranchit après avoir dompté!
Voir du joug féodal l'Europe émancipée,
Voilà ton rêve à toi dans l'ardente épopée
De tes combats géants contre la Royauté.

Les rois l'ont bien compris! Ils savent que ton âme
D'une œuvre de salut est sans cesse en travail;
Que toute nation à ton contact prend flamme!...
Toi de moins sous le ciel, tel est leur rêve infâme!
Ils régiront en paix les peuples, leur bétail.

Tu troubles leur repos : toi debout, toi vivante,
Pour eux plus de sommeil, plus de sécurité.
A ta perte conspire une haine savante :
Ils veulent, t'immolant sur ton œuvre fervente,
Dans son foyer natal tuer la Liberté.

Liberté, défends-toi par la main de la France!
France, des nations sois le bras justicier!
Pour le Droit en péril, pour le siècle en souffrance,
Pour les peuples trompés et pour leur délivrance,
Pour ton propre salut, hors du fourreau l'acier!

Pour la dernière fois, qu'en tes mains étincelle
Le fer, le fer sacré qui délivre des rois!
Sans merci ni pitié, qu'à flots le sang ruisselle!
Que la guerre s'embrase horrible, universelle!
Mais que ce soit du moins pour la dernière fois!

Qu'après avoir dompté l'antique barbarie,
Qu'après avoir puni l'audace et ses forfaits,
Pour prix de tant de sang, hélas! et de tuerie,
La Victoire, aux vaincus de la grande patrie,
D'une paix magnanime impose les bienfaits.

Dieu clément, mets un terme aux fureurs homicides
L'un sur l'autre lançant les peuples déchaînés !
Montre-leur le néant de leurs luttes arides,
Égorgements sans but, stupides suicides
De stupides troupeaux à l'abattoir menés !

Dieu de bonté, mets fin à ces aveugles haines
Par qui des nations les maux sont aggravés !
Pour qui donc versons-nous la pourpre de nos veines ?
Quel profit tirons-nous de nos victoires vaines ?
Des maîtres plus cruels et des fers mieux rivés !

Dieu paternel, fais luire enfin sur notre tête
Le jour de ta justice et de ta volonté !
Sur la terre apaisée et sous le ciel en fête,
Fais éclore et fleurir ce rêve du poète :
Le règne de l'Amour et de la Liberté !

Septembre 1870.

II

LE ROSSIGNOL

PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

Quand tu dormais sous la ramée,
Frêle oiseau, sans ailes encor,
Invisible et de ruse armée,
Une main sur toi s'est fermée
Et du ciel priva ton essor.

Et tu grandis dans l'esclavage,
Exilé de l'air et des bois,
Rêvant peut-être un lieu sauvage
Plein de silence et de feuillage,
Où libre pût monter ta voix.

Quand tu parus dans ma retraite,
Que ta voix devait réjouir,
Heureux d'abriter un poète,
Mon humble toit se mit en fête,
Chanteur ailé, pour t'accueillir.

Rêvant pour toi paix et bien-être,
Je t'installai près du foyer,
D'où l'on peut voir par ma fenêtre
Au vent se bercer le vieux hêtre,
Au ciel le nuage ondoyer.

Mais d'abord, farouche, irascible,
Comme un captif chez son geôlier,
Poète au silence invincible,
Tu restas froid, morne, insensible,
A mon accueil hospitalier.

« Sois libre ! Je hais l'esclavage !
Loin d'ici veux-tu t'envoler ?
Pars ! retourne au natal bocage ! »
J'ouvris la fenêtre et ta cage ;
Tu refusas de t'en aller !

Reste donc, et sois béni, frère !
Tu n'as pas fui mon amitié.
Le sort m'est si dur et contraire,
Que j'ai besoin, cœur solitaire,
D'un cœur qui me prenne en pitié !

Et dès lors ma sollicitude
Veilla sur toi sans t'alarmer.
De me voir tu pris l'habitude,
Et, soit instinct, soit gratitude,
Tu finis, je crois, par m'aimer.

Chaque jour ma main fraternelle,
Te prodiguant les soins jaloux,
T'offrait le grain et l'eau nouvelle;
Et sur moi ta noire prunelle
Dardait un regard vif et doux.

L'hiver, l'horrible hiver du Siège,
Quand tout Paris manquait de pain,
Cerné par le Hun sacrilège,
Malgré la disette et la neige,
Toi du moins tu n'eus froid ni faim.

Jours d'angoisse! ô malheurs célèbres
Dont mon cœur saigne avec orgueil!
Toi, pendant ces heures funèbres,
Hôte muet de mes ténèbres,
Ton deuil répondait à mon deuil.

Au bruit sinistre de la bombe
Qui passe effleurant la maison,
D'un vivant partageant la tombe,
Tu me rappelais la colombe,
La colombe d'Anacréon.

Ta présence en ma nuit morose
Évoquait mon soleil natal,
La plaine où mûrit la jam-rose,
Nos monts d'azur que l'aube arrose,
Tout mon beau ciel oriental;

Mon île austère, mais sereine,
L'oasis des grands flots amers
Où de l'Inde erre la Sirène,
Baignant dans l'or son front de reine,
Ses pieds dans le saphir des mers.

O vision éblouissante!
Mirage aux lointaines clartés!
Dans le passé mon âme absente
Oubliait de l'heure présente
Les navrantes réalités.

J'entendais au pied des collines,
Dans l'herbe en fleur ensevelis,
Se berçant au vent des ravines,
Les chœurs ailés aux voix divines
De nos frères les bengalis.

Chante comme eux! que ma pensée,
Pleurant les maux de mon pays,
O rossignol! par toi bercée,
Revole vers l'aube éclipsée
De mes bonheurs évanouis!

Le chant, bien mieux que la parole,
Sait du sort adoucir les coups;
Avec lui la douleur s'envole :
Il berce, il endort, il console
Ce qui souffre et gémit en nous.

En ces temps d'atroce tuerie,
Où le Hun fourbe et carnassier
Promène en nos champs sa furie,
Heureux qui peut pour la patrie
Mourir aux éclairs de l'acier!

Mais la mort, cette mort qu'on brave
En plein soleil, sous les cieux purs,
Nous fuit! C'est l'hiver, la faim hâve
Qui nous frappent, bétail esclave,
Enfermés dans nos propres murs!

Inexorable Destinée!
Forfaits par l'enfer applaudis!...
C'en est trop! Viens, Muse obstinée,
Voile à mon âme consternée
La hideur de ces temps maudits!

La force ici ment au courage,
Le Droit est trahi par le sort.
Du vainqueur défions la rage:
Comme l'Alcyon dans l'orage,
Rossignol! chantons dans la mort.

Laissons s'ouvrir et se détendre
Nos cœurs par l'angoisse envahis.
Chante, oiseau! que je croie entendre
La voix mélancolique et tendre
De nos frères les bengalis!

Que ton chant limpide et sonore
Ouvre à mon esprit enchaîné
Ce libre azur que l'astre dore,
Nos horizons baignés d'aurore,
Le beau rivage où je suis né!

Mais non : morne, farouche, austère,
Tant que l'hiver planant au ciel
D'un blanc linceul couvrit la terre,
Sachant souffrir, sachant te taire,
Tu restas sourd à mon appel.

C'est bien, je comprends ton silence :
Quand du talon de l'étranger
Notre sol subit l'insolence,
Quand de partout ce cri s'élance :
« Sauvons la patrie en danger! »

Quand au bruit strident des mitrailles
Qui sur nos toits pleuvent des cieux,
Se mêle, au sein de nos murailles,
Le glas sonnant les funérailles
D'un peuple trahi par ses dieux;

Quand l'obus-sème l'incendie
Et dans nos murs et dans nos champs,
Non! ce n'est point, ô Poésie!
Ton heure à toi, l'heure choisie
Pour les rêves et pour les chants.

C'est l'heure où le cœur se replie
Dans un amer recueillement,
L'heure où des maux de la patrie
Chacun, dans son âme meurtrie,
Couve l'altier ressentiment ;

L'heure des détresses communes
Où chacun à tous doit s'unir,
Et, navré des mêmes fortunes,
Des représailles opportunes
Attend le jour lent à venir.

Vienne ce jour, ô mère ! ô France !
Jour trois fois cher à tes enfants,
Et des cœurs vibrant d'espérance
Jaillira pour ta délivrance
La strophe aux mètres triomphants !

Alors, sans fureur qui t'égare,
Mais sur tous levant ton flambeau,
Le Hun fratricide et barbare
Pourra te voir, comme Lazare,
Sortir vivante du tombeau !

Alors... Trêve aux paroles vaines !
Le silence au vaincu sied mieux.
Laissons le soleil dans nos veines,
Comme la sève aux troncs des chênes,
Refaire le sang des aieux !

Or, le froid déjà diminue,
L'air a des souffles caressants,
Un soleil pâle, ouvrant la nue,
Fond la neige, et la glèbe nue
Se verdit de gazons naissants.

Du printemps, de la paix prochaine
On voit les signes précurseurs;
L'air s'azure et se rassérène,
Et, là-bas, décroît dans la plaine
Le flot noir des envahisseurs.

Lourds de butin, légers de gloire,
Qu'ils partent repus! L'avenir,
O vous qui souillez la victoire,
Un jour fera dire à l'histoire
Si nous savons nous souvenir.

Bientôt les lilas vont éclore,
Du sol vont poindre les moissons;
L'alouette au gosier sonore
Dans l'azur que l'aube colore
Déjà s'élance des buissons.

Déjà planent les hirondelles
Autour de nos toits mutilés,
Saluant de leurs cris fidèles
Nos clochers et nos citadelles
Par l'Aigle noire, hélas! souillés.

Les gais moineaux à ma fenêtre
Ont repris leurs jeux querelleurs,
Leur vol réjouit le vieux hêtre,
L'aïeul pensif qui les vit naître
Et les berça parmi ses fleurs.

Au soleil dissipant la brume,
Cher hôte avec moi prisonnier,
Ton œil noir aussi se rallume,
Et tu sens glisser sous ta plume
Les tiédeurs du vent printanier.

Tu contemples de ma croisée,
Pensif en ta cage d'osier,
La cour de lierre pavoisée,
Le bassin à l'onde irisée,
La haute tige du rosier.

L'esprit du chant en toi s'agite,
Ton aile en trahit le frisson,
Au cœur le sang te bat plus vite,
Du printemps la muse t'invite
A lancer au ciel ta chanson.

L'ivresse dont ton âme est pleine
Dilate et soulève ton corps;
J'écoute, respirant à peine :
Enfin, de ta gorge d'ébène
Jaillit le flot de tes accords.

Flot lumineux, gammes ailées,
Flèches du son au large éclair,
Vocalise aux notes perlées
Tombant en grappes étoilées
Dans le silence ému de l'air;

Hymne où la volupté soupire
Sa riche lamentation,
Cris d'amour que le cœur inspire,
Musique où palpite et respire
Le clavier de la passion;

Tous ces secrets, doux ou sublimes,
Qu'à rendre l'homme est impuissant,
Désirs, transports, langueurs intimes,
O roi du chant! tu les exprimes
Dans ta langue au multiple accent;

Bruits de la source au frais murmure,
Soupirs du vent au sein des bois,
Toutes les voix de la nature,
Mélodieuse créature,
Tu les résumes dans ta voix!

Verse-la donc en mon oreille,
Ta voix aux magiques douceurs!
Évoque en mon âme et réveille
La vision et la merveille
D'un Éden fleurissant ailleurs!

Verse, verse à pleine poitrine
L'ivresse qui déborde en toi!
Qu'à ton chant ma nuit s'illumine!
Traduis dans ta langue divine
L'idéal qui soupire en moi!

Dis le printemps, dis l'espérance,
Le départ du dévastateur!
Dis le jour de la délivrance!
Dis!... Tout mon être fait silence
Pour t'écouter, divin chanteur!

Divin chanteur au noir plumage,
Suave artiste au gosier d'or,
La lyre envirait ton ramage,
Et tout barde en toi rend hommage
A la Muse au lyrique essor.

Et tu chantes, et ma retraite
S'emplit d'accords et de clarté,
Et ton hymne étoilé, poète,
De ma solitude muette
A payé l'hospitalité.

Sois béni, barde prophétique,
Toi qui dans nos jours de malheurs,
Devant mon deuil patriotique,
Évoques, vision stoïque,
L'avenir aux espoirs vengeurs;

Toi de qui la voix inspirée,
Du printemps fêtant le retour,
Annonce à la Cité sacrée
Votre départ, horde exécrée,
Horde du Hun et du vautour;

Toi qui dans mon âme meurtrie
Ravives, au jour du danger,
Ma double et haute idolâtrie :
Le saint amour de la patrie,
La sainte horreur de l'étranger!

III

UNE VICTIME DE SEDAN.

A LA MÉMOIRE DE MON AMI D'ENFANCE

HYACINTHE ROLLAND,

lieutenant-colonel d'artillerie, né à l'île Bourbon,
mortellement blessé à la bataille de Sedan.

I

Tu dors sous la terre étrangère,
Frappé par l'obus ennemi,
De mon enfance toi le frère,
De ma jeunesse toi l'ami!

Soldat au cœur stoïque et brave,
Voyant nos foyers envahis,
Quand vint ton heure, calme et grave,
Tu sus mourir pour ton pays.

Du sein des tempêtes traîtresses
Où la France allait s'engloutir,
J'entends encor de tes détresses
Le cri dans mon cœur retentir :

« Surpris! perdus! — L'armée entière,
Fantassins, cavaliers, chevaux,
Gît sanglante dans la poussière,
Comme Roland à Roncevaux.

« Revers sans nom! sort lamentable!
Le nombre et l'astuce ont vaincu!
Rêve impossible et véritable!
Et voir cela!... J'ai trop vécu!

« Aux armes! La levée en masse!
Devant ce flot de ravageurs
Qui nous submerge et vous enlace,
Levez-vous! soyez nos vengeurs!

« Fils de la ferme, enfants des villes,
Tous, tous, de l'un à l'autre bout
Du sol, sur ces meutes serviles
Ruez-vous en armes! — debout!

« Des francs-tireurs, des volontaires
Lancez sur eux les bataillons!
Que ces bandits incendiaires
Trouvent la mort dans vos sillons!

« Derrière vous faites le vide!
Brûlez maisons, fourrage et grain!
Que des pillards la horde avide
Autour de vous meure de faim!

« Prenez la faux! prenez la hache!
Prenez la fourche et le bâton!
Frappez sans trêve et sans relâche!
Chassez du pays le Teuton!

« Nous restons, nous, à la frontière
Pour la défendre et vous couvrir!
Que la France se lève entière,
Jetant son cri : « Vaincre ou mourir!

Ainsi, le soir d'une bataille,
Tu m'écrivais. Le lendemain,
Tombant sur un lit de mitraille,
Tu t'affaissais, l'épée en main;

Et couché dans ta froide bière,
Pour toujours tu t'es endormi,
Toi qui par le cœur fus mon frère!
Toi de ma jeunesse l'ami!

II

O guerre, exécrable furie,
Sois maudite sur son cercueil!
De mon frère et de ma patrie
Je porte au cœur le double deuil!

Sois maudite, horrible prêtresse
De l'horrible dieu des combats!
Frappé dans ma double tendresse,
Désormais que faire ici-bas?

Sois maudite, atroce Mégère,
Toi qui m'as pris ce que j'aimais!
Il dort sous la terre étrangère:
Que faire ici-bas désormais?

III

Hélas! ma vie est orpheline.
Seul avec nos espoirs trahis,
Enfant de la même colline,
Pour te pleurer je te survis.

Tombez, tombez, larmes discrètes
Que n'essuira plus l'amitié!
Coulez, ô blessures secrètes,
Dans l'ombre où je fuis la pitié!

Et toi, Muse aux chastes caresses,
Du passé descends à ma voix!
Endors mes présentes tristesses
Au chant des bonheurs d'autrefois.

IV

C'était un fils de nos savanes,
Une âme dont la loyauté
De nos cieux clairs et diaphanes
Reflétait la limpidité.

Il naquit dans mon île heureuse,
Aux pics neigeux, aux verts palmiers ;
Une même vallée ombreuse
Abrita nos songes premiers.

Il rêvait bataille et victoire,
Au temps de sa verte primeur ;
Les fiers récits de notre histoire
Charmaient sa belliqueuse humeur.

Un beau fait de chevalerie
Mettait l'éclair en son regard ;
Les preux hantaient sa rêverie,
Et son héros était Bayard.

Dans l'enfant l'homme se révèle,
Le fruit s'annonce dès la fleur :
Il fut dans une ère nouvelle
Un servant de l'antique honneur.

La gloire à son brûlant mirage,
Jeune encor, l'avait fasciné :
Chevalier perdu dans notre âge,
En d'autres jours que n'est-il né !

Nature aimante autant que fière,
Cœur d'or sous l'armure d'acier,
Rude pour la fortune altière,
Pour le malheur hospitalier,

Il sut toujours vers l'humble peine,
Qui se dérobe en sa pudeur,
Venir discret et la main pleine
Des saintes aumônes du cœur.

Que de fois, dans la défaillance
Du rêveur sous le sort ployé,
J'ai repris sève et confiance,
Mon bras sur son bras appuyé !

Ravivant mon âme alanguie,
Sa force employait la douceur :
Du frère il avait l'énergie
Et les tendresses de la sœur.

La franche équité du créole
Vibrait dans ses moindres accents ;
Et du succès jamais l'idole
N'a connu son loyal encens.

Brave et sûr comme son épée,
Au Droit vaincu gardant sa foi,
Jamais la victoire usurpée
Ne l'a vu plier sous sa loi.

Comme l'eau qui sort de la roche
Dans nos montagnes de granit,
Ame limpide et sans reproche,
Loin de la source où fut son nid,

Au milieu des camps et des villes,
Partout où son flot l'a porté,
Il traversa nos mœurs serviles
Sans y souiller sa pureté.

Fuyant tout chemin qui dévie,
De la faveur n'acceptant rien,
Il mena droit sa noble vie :
Il vit le mal et crut au bien;

Et, soldat au devoir fidèle,
Quand vint son jour, vaillant martyr,
Comme le héros, son modèle,
Pour son pays il sut mourir.

V

Et maintenant, loin de notre île
Aux pics neigeux, aux palmiers verts,
Il dort dans son dernier asile,
L'ami que je pleure en mes vers.

Il dort, et je ne sais pas même
Sous quel tertre, dans quel caveau,
Il a trouvé, tranquille et blême,
L'hospitalité du tombeau.

J'ignore en quels lieux il repose,
J'ignore où prier et venir,
Où puisse poser son pied rose
La colombe du souvenir.

VI

Revole aux bois de notre enfance,
Revole, oiseau, vers nos grands bois!
C'est là qu'en sa fleur d'innocence
Notre âme habitait autrefois.

C'est là qu'habite encor son ombre,
C'est là qu'elle erre au bord des mers,
Au pied du morne abrupt et sombre
Que blanchit l'onde aux flux amers.

Il aimait ce lieu solitaire,
Où la flèche des filaos
Mêle sans fin sa plainte austère
A la plainte sans fin des flots;

Où le vent qui vient des ravines,
Sur la grève aux cailloux polis,
Porte imprégné d'odeurs divines
Le chant plaintif des bengalis.

Plage ombreuse où la brise et l'onde,
Et l'oiseau, tout semble gémir :
C'est là, dans cette paix profonde,
Qu'il espérait un jour dormir.

C'est là, dans cette anse isolée,
Verdoyant Éden de la mort,
Qu'à son tour ma nef exilée
Viendra trouver l'abri du port.

C'est là qu'avant moi revenue,
Fidèle à son premier séjour,
Son âme, à ces beaux lieux connue,
M'attend, sûre de mon retour;

Là que nos ombres fraternelles,
Dans la paix des nuits sans réveil,
Au bruit des vagues maternelles,
Dormiront leur dernier sommeil.

IV

LE SIÈGE DE PARIS

La patrie allume ma voix.
ANDRÉ CHÉNIER.

I

LÈVE-TOI du cercueil, ô République, ô France,
Pour les maudire lève-toi !
Ils ont, ces lourds rhéteurs, trompé ton espérance
Et platement trahi ta foi.
Succomber sans combattre, ô douleur ! ô ruines
De la patrie en deuil ! Et voir
Le vil drapeau des Huns flotter sur nos collines !
Inénarrable désespoir !
Discoureurs éternels, leur béate incurie
Et leur loquace inaction
Énervaient ta colère, endormaient ta furie,
O Paris, ô peuple, ô lion !
Capituler sans lutte est leur œuvre d'eunuques.
A la mort tu voulais courir.

Non te rendre! Tes chefs aux prudences caduques
N'ont su ni vaincre ni mourir.
Ils ne devaient céder ni fort ni territoire,
Ils le disaient d'un ton ronflant.
Silence, écrivassiers! Ceignez une écritoire
Au lieu de glaive à votre flanc.
Vous nous avez conduits par vos lenteurs traîtresses
A la défaite sans combats.
Grâce à vous, l'Aigle noire est sur nos forteresses.
Parler si haut, tomber si bas!
Jactances de rhéteurs, entêtements de mules,
Stupidités sans précédent!
Retirez-vous, félons! vous les dignes émules
Du triste sire de Sedan!

II

Et qu'ils ne disent pas que ta voix récrimine,
O Muse! et qu'ici le vainqueur
C'est la fatalité, l'invincible famine,
Que « tout est perdu, fors l'honneur »!
Mot du roi chevalier tombé dans sa vaillance,
Qui t'inscrirait sur leur blason?
L'avenir y burine : « Inepte imprévoyance »,
Et le peuple y lit : « Trahison »!

III

Que l'avenir les juge! — O ville au grand courage,
Toi dont les fils courbent leurs fronts
Sous l'indicible poids d'une indicible rage,
C'est toi d'immérités affronts
Qu'il faut venger, qu'il faut laver, qu'il faut absoudre!
O Paris! tu fis ton devoir.
Au nom du Droit t'armant du glaive et de la foudre,
Au monde asservi tu fis voir
Ce que peuvent chez toi l'amour de la patrie
Et l'amour de la liberté.
C'est toi qui de la France, et livrée et meurtrie,
Sauvas du moins la dignité.
Sans armes, sans soldats, sans défense, surprise
Par le flot de l'invasion,
Le danger te grandit, le péril t'électrise :
Cité, tu deviens nation!
Improvisant, forgeant pour ta lutte héroïque
L'homme et le fer, l'arme et le bras,
Tu fais surgir du sol ta milice civique,
Phalange par qui tu vaincras!
Tirant tout de tes flancs, mère aux nobles entrailles,
Fondant ton âme et ton écrin,
Tu couvres tes remparts, bastions et murailles,
De canons et de cœurs d'airain.

Parcs et châteaux, grands bois ombrageant ta ceinture,
Peuvent au Hun servir d'abris :
Ils tombent ! — A ton deuil solennel la nature
Mêle son deuil et ses débris.
Adieu, palais ! adieu, jardins aux beaux feuillages !
Parcs ombreux, séjours fortunés,
Vous, du moins, par le Hun alléché de pillages,
Vous ne serez point profanés !
Écroulez-vous, châteaux ! brûlez, champs magnifiques !
Vallons, délices de l'été,
Fraîches villas, brûlez ! tombez, bois pacifiques,
Pour le salut de la cité !
Et sur la glèbe nue, ô Paris ! tu te dresses
Sublime, au loin versant l'effroi.
Qu'il vienne, l'agresseur convoitant tes richesses,
Le vide est fait autour de toi.
Et poursuivant ton œuvre, — œuvre religieuse, —
Tout sacrifice t'est léger ;
Et chacun sent en soi ta foi contagieuse
Grandir, et braver l'étranger.
L'héroïsme s'embrase à ton altier courage,
La guerre campe en tes faubourgs ;
Et pour mener à fin ce gigantesque ouvrage,
Il t'a suffi de quelques jours.
Et quand le Hun pillard accourt, horde innombrable,
Guerrière aux yeux dardant l'éclair,
Il te voit, l'arme en main, tranquille et formidable,
Debout dans ton corset de fer !

IV

Il te disait frivole, amollie et sans force,
Toute au plaisir qui seul te sied;
C'était juger du fruit au luxe de l'écorce :
L'armure est d'or, le cœur d'acier.
Il te disait la ville au vice habituée,
La Babylone aux dieux impurs,
Et comme on entre aux bras d'une prostituée,
Il croyait entrer dans tes murs.
Et du haut de ces murs dont le bronze foudroie,
Voici que ton bras punisseur
Se lève, et que frappant au front l'homme de proie,
Tu vois reculer l'agresseur!
En vain l'invasion t'enserre de son onde;
Comme la mer contre un écueil,
Au pied de tes remparts où l'airain tonne et gronde,
Vient se briser son lourd orgueil.
La Force, qui pour lui prime le Droit, recule
Devant le Droit par toi vengé.
Trop de fois, dix contre un, féroce et sans scrupule,
De sang et d'or il s'est gorgé!
Ici, la force échoue. — A l'œuvre, astuce infâme
Dont l'esprit du Hun est pourvu!
Ceux que ne peut dompter la force, on les affame :
Le grand de Moltke a tout prévu.

S'embusquant à distance, errant sur les bruines,
Coupant tes ponts et tes chemins,
T'isolant sur ton fleuve au pied de tes collines,
Paris, la horde des Germains
T'entoure ; et, vils chacals guettant de loin leur proie,
Mais sur elle n'osant bondir,
Trois cent mille, ils sont là, cuvant l'ignoble joie
De voir leur victime pâlir
Sous l'étreinte de fer de sa suprême épreuve !...
Basse et savante atrocité !
La famine en tes flancs, l'âpre hiver sur ton fleuve,
Sans pain, sans feu, sainte Cité,
Quand tu portes les yeux sur l'immense vallée
Que blanchit un soleil en deuil,
Tombeau vivant, tu vois la neige amoncelée
T'envelopper comme un linceul.
Là, sous la terre dure, au revers des tranchées,
Dorment, glacés dans leur valeur,
Tes fiers enfants, moissons que la guerre a fauchées,
Tuant le fruit avec la fleur.
A l'horizon blafard où pèse un ciel livide,
Barrant la voie à tout secours,
D'un tenace ennemi veille la haine avide...
Ainsi s'en vont les nuits, les jours !
L'hiver et le typhus habitent tes murailles ;
Des maux tout l'essaim conjuré
Décime tes soldats, dévore tes entrailles
Sans ébranler ton cœur navré :
Dans ta lugubre enceinte où deux millions d'âmes

De faim, de froid souffrent pour toi,
Ton héroïsme ardent les réchauffe à ses flammes,
Ton cœur les nourrit de sa foi !

V

Inébranlable foi! magnanime souffrance!
Va, tu grandis à tous les yeux,
Toi qui sauves l'honneur, toi qui venges la France
Par ton martyre glorieux!
Ah! laisse-moi dans l'ombre, où ta splendeur m'enivre,
Sur tes détresses m'attendrir,
Ville où j'ai mérité de rêver et de vivre,
Où j'ai mérité de souffrir!
Ah! laisse-moi, le front courbé dans la poussière,
En mes respects fiers et jaloux,
Baiser le bord sanglant de ta robe guerrière,
Pleurer d'orgueil à tes genoux!
Souffre qu'un de tes fils, ô mère vénérée,
Pour tant d'affronts inexpiés,
Pour ta lente agonie avec calme endurée
Sanglote d'amour à tes pieds!
Laisse-moi t'admirer tout haut, laisse-moi dire,
Témoin au cuisant souvenir,
Tes ineffables maux, Mère, pour les maudire,
Tes dévoûments pour les bénir!

VI

A ton appel, j'ai vu tous les rangs, tous les âges
S'unir dans un sublime accord;
Ouvriers et savants, vieillards et blonds visages
Marcher côte à côte à la mort.
J'ai vu, pour ta défense, artistes et poètes
Quitter la lyre et les pinceaux,
Des ouragans de feu rugissant sur leurs têtes,
Braver la trombe et les assauts.
J'ai vu, sur tes remparts que la bise flagelle,
Tes fils, soldats improvisés,
Mourir debout, tués par le froid qui les gèle,
Tomber par la bombe écrasés.
Par un hiver qui fend les pierres et les marbres,
Dans tes parcs de givre vêtus,
Pour tes foyers sans feu, j'ai vu tes plus beaux arbres
Crouler l'un sur l'autre abattus.
Sur tes quais inondés hier encor de lumière,
Et maintenant d'obscurité,
Sur tes longs boulevards, brillante fourmilière,
Centres éteints d'activité,
Sur tes hauts monuments noyés d'ombres funèbres
J'ai vu, réelle vision,
Comme un oiseau lugubre aux ailes de ténèbres
Planer la désolation!

Et tel qu'un pèlerin dans une ville morte,
Sous la brume, aux plaintes du vent,
J'ai, nocturne songeur, errant de porte en porte,
Sondé ton sépulcre vivant...
Et j'ai maudit le sort qui sur toi se déchaîne,
Toi que le sort eût dû venger!
Et j'ai senti grandir dans mon cœur pur de haine
La sainte horreur de l'étranger!

VII

Le jour, autre spectacle et non moins lamentable :
Des portes aux lourds bastions,
Pour forcer l'ennemi dans son camp redoutable,
J'ai vu sortir tes légions.
Sous l'orage tonnant des forts et des redoutes,
Ils allaient, tes fiers bataillons,
Renversant l'ennemi, trouant, s'ouvrant des routes
Sous la bouche en feu des canons.
Ils allaient : — tout à coup le clairon des retraites
Glaçait et brisait leurs élans...
Et toujours des succès couronnés de défaites!
Et toujours des chefs indolents;
Et toujours dans l'ardeur des belliqueuses fièvres,
Et quand tous voulaient en finir,
Il leur fallait,— lions commandés par des lièvres —

Toujours sur leurs pas revenir!
Et sur tes murs souillés de mensonges notoires,
Tu lisais, sans te révolter,
Rédigé par tes chefs, le récit des victoires
Qu'ils n'ont jamais su remporter!...
Patience sans nom! — O toi qui sus attendre,
Paris! comment trop t'admirer,
Du découragement toi qui sus te défendre,
Toi qui sus toujours espérer!

VIII

De toute part cernée! une triple ceinture
De sang, et de flamme, et de fer,
T'enveloppe et te voue à l'atroce torture
Que Dante évoque en son enfer.
Comme Ugolin, tu vois — angoisse maternelle! —
Tes fils mourir à tes côtés.
Ton courage ulcéré t'inspire, et ta prunelle
S'emplit de soudaines clartés.
Stoïque, te dressant sur ta tombe vivante,
Les yeux perdus à l'horizon,
Tu songes... Ta pensée indomptable et fervente
S'évadera de ta prison.
Elle ira, du Teuton trompant la lourde veille,
Elle ira du vol de l'éclair,

Sur une nef ailée, intrépide merveille,
Ouvrir sa route aux champs de l'air.
Le ciel du moins est libre! Allez à pleines ailes,
Ballons et ramiers messagers,
Allez! et que la France ait par vous des nouvelles
De la ville aux fiers assiégés...
Autour de toi la plaine est nue et désolée,
Ton fleuve y dort, morne et glacé;
Les bourgs incendiés fument dans la vallée,
Les bourgs où la Prusse a passé!
Debout sur tes remparts et la main sur ton glaive,
A tes pieds les canons béants,
Tu suis d'un long espoir le ballon qui s'enlève,
Fendant l'espace à bonds géants.
Il va... Soufflez du Nord, vents aux ailes de neige,
Montez du sol, brouillards légers,
Voilez au Hun qui guette, accroupi dans son piège,
La nef aux hardis passagers!
Le ciel est une issue, et l'espace une voie:
Montez, globes navigateurs!
Pour atteindre le but où Paris vous envoie,
Des cieux traversez les hauteurs.
Volez au sud, volez vers la tiède Provence,
Vers l'Ouest, la terre aux genêts d'or;
Que l'âme de Paris sur vos ailes devance
La foudre au fulgurant essor!
Hâtez-vous! — Vous portez en vos flancs, lest sublime,
L'espoir, le génie indompté,
L'exemple et l'héroïsme et la fortune opime

De la trois fois sainte Cité!
Hâtez-vous! — Dans la nuit, que l'étoile attendrie,
Vous contemplant du fond du ciel,
Éclaire votre vol qui porte à la patrie
Les voix d'un héroïque appel!
Hâtez-vous! — Au delà des plaines, des montagnes,
Abattez-vous, ballons sauveurs,
Embrasant, feu sacré, villes, bourgs et campagnes,
Suscitant partout des vengeurs!
Hâtez-vous! — Haut et loin, allez dire à la France
Qu'ici pour elle on sait souffrir;
Allez dire aux vivants notre altière espérance,
Salut de ceux qui vont mourir.
Mais vous, revenez-nous, facteurs aux blanches ailes,
O chers oiseaux compatissants!
Revenez à nos cœurs glacés d'affres mortelles
Parler d'espoir et des absents.
Des grèves et des monts, des hameaux et des plages,
Revenez-nous, courriers ailés!
Sur nos toits sans foyer répandez vos messages,
Et nos toits seront consolés.
Dites-nous que la France, accélérant sa marche,
L'éclair aux yeux, le glaive au flanc,
Accourt. — Soyez pour nous, soyez l'oiseau de l'Arche
Dans ce déluge aux flots de sang!
Que votre vol au loin, croisant le vol des bombes,
Dessine à nos yeux dans les airs
L'arc-en-ciel prophétique, ô propices colombes,
Disant la fin de nos revers!

En souvenir des maux sans nom, des maux sans larmes
Subis en des jours exécrés,
La ville de Paris gravera dans ses armes
Votre symbole, oiseaux sacrés !
Planant sur un navire en péril, mâts sans vergue,
Agrès rompus et flancs meurtris,
On lira dans votre aile éployée en exergue
Ces mots : « Les sauveurs de Paris ».
Sauvez donc ! oh ! sauvez la sainte capitale
De la défaite aux durs affronts !
Allez aux quatre coins de la terre natale !
Partez, ramiers !... Nous attendrons.

IX

Torture de l'attente ! angoisse inénarrable !
Espoirs trompés ! vœux méconnus !
Les ramiers ont rejoint la Cité vénérable,
Mais seuls ils y sont revenus !

X

Ce n'est pas tout. — Après cent et cinq jours de siège,
Mettant le comble à ses forfaits,
Ville auguste ! le Hun barbare et sacrilège
Sur tes temples, sur tes palais

A dirigé l'essor des bombes meurtrières.
Dans ton ciel qu'empourpre le soir,
J'ai vu, sinistre essaim d'oiseaux incendiaires,
Des obus monter le vol noir,
Puis, déchirant l'espace et choisissant leur proie,
Globes ailés d'où l'éclair sort,
Sur tes toits effondrés que l'airain trone et broie
Répandre la flamme et la mort!
J'ai vu sur tes clochers, tes dômes, tes musées,
L'âpre essaim, à bonds acharnés,
S'abattre et rejaillir, fulgurantes fusées!
Le frais berceau des nouveau-nés,
L'hospice, abri sacré que la souffrance habite,
Et tes places et tes marchés
Sous l'orbe aux mille éclats, explosion subite,
De lambeaux humains sont jonchés!
Membres épars, débris fumants, spectacle horrible!...
Comme l'antique Niobé
Contemplant sous les traits du Tueur invisible
Ses fils, groupe à ses pieds tombé,
Paris, ô Cité mère à l'immense agonie,
O Niobé des nations,
Vois, muette d'horreur, vois de la Germanie
Les héroïques actions!...
Ne pouvant te dompter, ne pouvant te réduire
Par l'arme du brave et du preux,
Sa rage incendiaire aspire à te détruire,
Et de loin te couvre de feux!

XI

Haine de l'étranger, Haine chère et sacrée,
Verse en nous ta sainte fureur !
Emplis mon cœur, grandis dans mon âme ulcérée,
Grandis au niveau de l'horreur
Qu'inspirent les forfaits d'une exécrable engeance !
Œil pour œil, Haine ! et dent pour dent.
Allume par mon chant le feu de la vengeance !
Embrase à ton charbon ardent
Ma bouche, et que ton cri jaillisse de ma lèvre !
Pour qu'il soit de tous répété,
Donne à ma voix l'accent dont un peuple s'enfièvre ;
Donne à mon vers l'intensité
De mon amour pour toi, Haine altière et farouche !
Contre un vainqueur savant au mal,
O vaincus, que la Muse évoque en votre bouche
L'antique serment d'Annibal !
Haine de l'étanger, Amour de la patrie,
Mon double culte désormais,
Si nos cœurs défaillants, si notre âme amoindrie
Pouvaient vous oublier jamais ;
Si le serment vengeur aux promesses stoïques,
Nous oubliions de le tenir,
Levez-vous de la tombe, ô nos morts héroïques,
Pour nous en faire souvenir !

Levez-vous, du devoir ô victimes austères!
Levez-vous tous, jeunes et vieux,
Ignorants et lettrés, nobles et prolétaires
Dont la mort a glacé les yeux!
Regnault, vaillant artiste à la splendide toile,
Lambert, courageux voyageur,
Seveste, qui payas d'un beau trépas l'étoile
De la patrie et de l'honneur;
Dampierre, et toi, Grancey, soldats de souche antique,
Et vous aussi, Coriolis,
Vieillard auguste en qui l'amour patriotique
Triompha de l'amour des lys;
Vous qui sûtes mourir, rêvant la délivrance,
Comme seraient morts vos aïeux,
Dont le sang teint toujours la bannière de France!
Martyrs bénis et glorieux,
Levez-vous du coteau, levez-vous de la plaine,
De la tranchée et du sillon,
De la fosse sans fleurs de votre vertu pleine,
De Buzenval, de Châtillon,
De tous ces lieux témoins de vos luttes sublimes,
Héros dont chaque nom cité,
Sanctifiant mon vers, verserait sur mes rimes
Un reflet d'immortalité!
O nos morts bien-aimés! découvrant vos blessures,
Levez-vous tous de vos cercueils!
Secouez à nos yeux oublieux ou parjures
Les plis sanglants de vos linceuls!
Venez nous rappeler l'homicide furie,

Les forfaits de l'invasion,
La Prusse en nos cités promenant la tuerie,
Semant la dévastation!
Comme aux murs d'Elseneur, victime fraternelle,
L'Ombre d'un père assassiné
Armait le cœur d'Hamlet de sa haine éternelle
Contre un meurtrier couronné;
O martyrs! dans nos nuits, ô héros! dans nos veilles,
Apparaissez! répétez-nous
Ces mots sacramentels vibrant à nos oreilles :
« Souvenez-vous! souvenez-vous! »
Souvenez-vous du Nord déchaînant ses repaires
Sur nos champs, nos toits saccagés!
Vivants! souvenez-vous qu'en les vengeant vos pères
Sont morts et ne sont point vengés!
Souvenez-vous des maux sans nom, des durs outrages
Par notre France, hélas! soufferts;
De l'Alsace expiant ses fidèles courages
Par l'abandon et dans les fers!
Souvenez-vous du joug où gémit la Lorraine!
Que le briser soit votre espoir!
Fils d'un sol envahi, que pour vous tous la haine
De l'étranger soit le devoir!
Souvenez-vous enfin que soûle de carnage,
Se gorgeant d'or sur nos débris,
Cette docte Allemagne, en sa fureur sauvage,
A rêvé de brûler Paris!

XII

Oui, voilà vos exploits, ô héros platoniques,
Guerriers doublés de songe-creux,
Blonds amants des Gretchen, meurtriers germaniques,
Docteurs et pédants langoureux!
Parlez-nous maintenant de progrès, de lumière,
Fils de la Prusse, hommes du Nord!
Sous le savant en vous gît la brute première,
Le sauvage en vous n'est pas mort.
La science en vos mains sert froidement vos haines,
Et les arts vos duplicités;
Votre instinct carnassier, loups à faces humaines,
Se trahit à vos cruautés!
Le gentilhomme en vous déguise mal le reitre
Que le passé nous révéla.
Allez! vous êtes bien les fils de votre ancêtre,
Les dignes enfants d'Attila!
Eh bien! montrez-vous donc, ô races prolifiques,
Ce que vous êtes en effet!
N'affichez plus ces airs aux candeurs pacifiques!
Tuer, piller est votre fait!
Les richesses d'autrui par vous sont convoitées;
Du voisin vous lorgnez le sol
Pour y placer à l'aise et loger vos portées!
La ruse, le meurtre, le vol,

Voilà votre héroïsme et vos vertus guerrières !
Et vous parlez de liberté,
Vous dont le dos subit la schlague et les lanières
Qu'ourdit la féodalité ;
Vous qui courbez vos reins, vous qui pliez vos têtes
Sous de grotesques hobereaux ;
Vous qui, pour assouvir votre soif de conquêtes,
A vos rois servez de bourreaux !

XIII

Arrière, vils bourreaux ! vils esclaves, arrière !
Entre vous et les nations
Se dressent désormais, menaçante barrière,
Vos sanglantes ambitions.
Honte à vous ! vous avez déshonoré la guerre
Par vos cyniques attentats.
Le Droit n'existe plus qui protégeait naguère
L'antique assise des États.
En un siècle de paix et de luttes sereines,
Aux fraternels enfantements,
Vous venez de rouvrir d'homicides arènes
Pour de futurs égorgements ;
En des jours de progrès ramenant les ténèbres,
Le moyen âge et ses terreurs,
Vous avez rallumé par vos forfaits célèbres

Du passé les sombres fureurs :
Fureurs de race à race, inextinguible haine !
Par vous, l'incendie attisé,
Passant d'un peuple à l'autre, au vent qui le déchaîne,
Aura bientôt tout embrasé.

XIV

O conflagration des peuples en démence !
Stupide, universelle horreur !
Faut-il que le passé de nos jours recommence
Pour qu'un Gothon soit empereur !
Éteignez-vous, lumière, art, science, industrie !
Ce recul de l'esprit humain,
Ce retour vers la nuit et vers la barbarie
Est ton œuvre, Empereur germain !
Adieu, rêve sacré de paix et d'harmonie !
Adieu, sainte fraternité
Des peuples ! — Votre crime, hommes de Germanie,
Crime de lèse-humanité,
Est de ceux que le ciel, à défaut de la terre,
Un jour ou l'autre doit punir.
Le présent contre vous, vengeance héréditaire,
Lègue sa dette à l'avenir ;
Et l'avenir paira cette dette funeste
De sang et d'exécration !

Car ce n'est pas vers Dieu l'homme seul qui proteste :
C'est toi, Civilisation !

XV

Depuis l'heure maudite où sur la croix immonde
Le juif impur et furieux
Vit pâlir et mourir la Lumière du monde,
Jamais forfait plus odieux
N'épouvanta la terre, ô race âpre et brutale,
Qu'à l'heure où vous avez porté
Votre main sur Paris, la sainte capitale,
Tête et cœur de l'humanité !...
Qu'avait-elle donc fait pour valoir vos vengeances ?
Fervent asile des proscrits,
Refuge des penseurs et des intelligences,
Pôle et foyer des grands esprits,
Elle a toujours été pour tous hospitalière,
Même, hélas ! pour ses ennemis.
A partager son pain de vie et de lumière,
Peuples, vous étiez tous admis !
Dans la science et l'art proclamant vos victoires,
A vos succès faisant accueil,
A grandir vos talents, à consacrer vos gloires
Elle mettait son noble orgueil.
Et vous, les bienvenus chez elle, race ingrate,

Blonds sournois doublés d'assassins!
Contre elle, cinquante ans, votre âme scélérate
A couvé les plus noirs desseins.
Ne pouvant au passé pardonner vos défaites,
Au présent sa prospérité,
Cinquante ans, vous avez, convives de ses fêtes,
Trahi son hospitalité!
Fouillant ses murs, scrutant ses mœurs, notant ses fautes,
Rôdeurs d'égouts, vils scorpions,
Cinquante ans, vous avez, dans son sein, vous ses hôtes,
Fait l'abject métier d'espions!
Cinquante ans, ruminant vos haines misérables,
Lynx pour voir, taupes pour ramper,
Vous avez guetté l'heure et l'endroit vulnérables
Par où vous pourriez la frapper!
Et quand elle eut sonné, l'heure à jamais néfaste,
Vos moyens prêts, vos projets mûrs,
Vous vous êtes, hurlant le hourra qui dévaste,
En foule rués sur ses murs!

XVI

Eh bien! ces murs sacrés à vos bandes traîtresses,
A vos fureurs ont résisté,
Et vous n'avez vaincu ni pris les forteresses
De l'antique et brave Cité.

Ce n'est point par la voie aux portes triomphales
Qu'en ses murs vous êtes venus,
Comme autrefois venaient fiers dans vos capitales
Nos aïeux, à Berlin connus!
Ce n'est point le front haut, conduits par la Victoire,
Qu'en nos murs vous serez entrés,
Mais par la porte basse, ouverte à l'Aigle noire
Par tous les fléaux conjurés.
Devant ces murs d'airain que la foudre illumine,
Vainqueurs, vous avez reculé!
Ce n'est point avec vous, c'est avec la famine
Que Paris a capitulé!

XVII

Capituler! ô deuil! Capituler! ô rage!
Revers plus amer que la mort!
Avoir tant dépensé de sang et de courage!
Ah! tu méritais mieux du sort,
Héroïque Cité! vaillante infortunée!
Au jour de ton écroulement,
Plus grande que ta chute et que la destinée,
Devant l'azur du firmament,
Devant le monde et Dieu, devant l'Europe entière
Qui sut tout permettre et tout voir,
Tu peux du moins, tu peux lever ta tête altière,

Paris! car tu fis ton devoir!...
Montre à ces nations, inertes spectatrices
De ta lutte et de tes revers,
Montre ton noble front aux nobles cicatrices!
Reste en exemple à l'univers!
Dans la rude tourmente où ta barque s'abime,
Où dort notre espoir naufragé,
Du moins, toujours debout, comme un phare sublime,
Ton honneur brille, insubmergé!
Dans ce désastre où peut sombrer la République
Tu n'as rien à te reprocher,
Hors d'avoir mis ton âme et ta nef symbolique
Aux mains d'un inepte nocher!

XVIII

Donc, tout est consommé! Contemplant ta défaite,
O France! et ton affliction,
L'Europe qui t'admire est au fond satisfaite
De ton humiliation.
Les gens de Magenta, les hommes de Crimée,
Hier encore alliés soumis,
Te disent, aujourd'hui que tu n'as plus d'armée,
Ce qu'à Job disaient ses amis.
Des services reçus fragile est la mémoire!
Le vaincu toujours aura tort.

Triste défection dont rougira l'Histoire!
Malheur au faible! gloire au fort!
La Force est désormais le Droit. En politique,
La Force est tout, et rien le Droit!
Le vainqueur plaît aux dieux! c'est à Caton d'Utique
Que plaît le vaincu maladroit.
Faisons comme les dieux, peuples! L'ingratitude
Est une armure à notre cœur.
Oublions la victime et, sage multitude,
Allons acclamer le vainqueur!...
O nations, bétail des rois, brutes de somme,
Brutes sans foi, sans amitié! —
Dieu juste! qui verrait à nu le cœur de l'homme
Mourrait d'horreur ou de pitié!

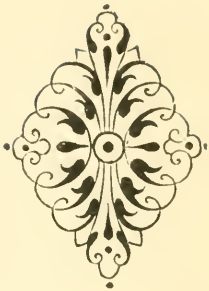
XIX

Résigne-toi! subis les hontes de l'Empire,
O France! et ton abaissement.
Des fautes du passé que le présent s'inspire
Pour en garder l'enseignement.
Souffre, travaille, espère, et sème en tes ruines
D'un riche avenir la moisson.
Du produit de tes champs, du fruit de tes collines
Paie à l'Allemand ta rançon.
Libère-toi d'abord, reste France et loyale!

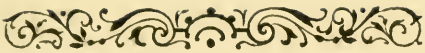
Gorge d'or ton vainqueur repu.
Un jour il te rendra cette rançon royale
Et tout le sang qu'il t'aura bu!
Laisse venir le jour des complètes revanches,
Jour vengeur de l'iniquité!
A l'arbre mutilé reverdiront ses branches :
Tu referas ton unité.
Attends le jour sacré des justes représailles.
Comme Antée à terre abattu,
Appuyée à ton sol aux vivaces entrailles,
Reprends ta force et ta vertu.
Refais ton sang, refais tes mœurs! d'une main ferme
Jette au loin tes corruptions,
Tes rois, tes empereurs! Sois libre! A jamais ferme
L'ère des révolutions!
Depuis quatre-vingts ans, France, ta marche oscille :
Changeant de dogme et de contrat,
Essayant tout, tu vas du fourbe à l'imbécile,
De l'imbécile au scélérat!
Cesse enfin ce jeu sombre où pâlit ta fortune;
Mets en toi seule ton espoir.
Chasse des prétendants la cohue importune,
En tes mains garde le pouvoir.
Ils s'offrent à l'envi pour guérir tes blessures :
Docteurs pourvus d'orviétans,
Ils reviennent de loin, leurs recettes sont sûres;
Mais qu'on se hâte! il n'est que temps!
Il est temps, en effet, que ta voix congédie
Tous ces revenants du passé!

Abjure tes erreurs, ô France! et répudie
A jamais tout pacte insensé.
L'Empire et ses fauteurs t'ont conduite à l'abîme;
Ils sont prêts à t'y replonger :
Leur œuvre est sous tes yeux et les juge, ô victime
Par eux livrée à l'étranger!
A l'heure du péril leur superbe prudence
Se pavanait sous d'autres cieux;
Les voici de retour : misérable impudence!
Cynisme trois fois odieux!
Ton salut les réclame, ils sont prêts : anathème
A ces sinistres charlatans!
Sauve-toi des sauveurs en te sauvant toi-même!
France, ma mère! il en est temps.
Ton salut désormais ne dépend de personne,
Mais de tous, France, mais de toi!
Garde en ta main le sceptre, à ton front la couronne :
Tes fils accepteront ta loi.
Loi d'un monde nouveau, loi de l'ère nouvelle
Dont l'aube blanchit l'horizon,
Et des printemps futurs à notre hiver révèle
L'éblouissante floraison.
Hâte ces jours prédits, cette terre promise
Aux vaincus ployés sous leurs fers.
Sois la colonne ardente, ô France! et le Moïse
Des peuples en marche aux déserts.
Comprends ton rôle, assois l'édifice civique
Où tous enfin puissent s'unir!
Résumant ton passé, seule, la République

Peut embrasser ton avenir.
Abrite et refais-toi sous sa puissante égide;
Parmi les nations, tes sœurs,
Remonte à ton rang! sois leur prophète et leur guide,
L'apôtre aux verbes précurseurs,
Annonçant à l'Europe, où désormais chancelle
L'œuvre des tyrans exécrés,
Ton œuvre à toi : la République universelle
Des peuples par toi délivrés!
Fonde-la par l'exemple et l'ardeur magnanime
D'un cœur plus haut que ses revers.
Venge-toi du vainqueur, venge-toi de son crime
Par tes bienfaits sur l'univers.
Que de tes maux sans nom l'épreuve soit féconde,
O France! pour l'humanité :
Mère immortelle, épanche à jamais sur le monde
La lumière et la liberté!



ULTIMA VERBA



ULTIMA VERBA

STANCES A G. LEOPARDI

La lyre peut chanter tout ce que l'âme rève.
SOUMET.

O Maître! longuement j'ai pensé ta pensée,
Et mon cœur a gémi ce qu'a gémi ton cœur;
Revivant après toi ta souffrance passée,
J'ai de tes jours amers bu l'amère liqueur.

De tes déceptions la moisson m'est connue;
Le sort ne me fut pas et plus qu'à toi léger :
Comme toi j'ai trouvé la vie et lourde et nue;
Rien de l'homme ici-bas n'est à l'homme étranger.

Des maux par nous subis en nous est la mesure :
Plus l'âme est grande, plus l'âme est apte à souffrir.
Il faut l'horizon vaste à la vaste envergure;
Étouffé dans son vol, l'aigle aspire à mourir.

Le solitaire ennui fut ta pire souffrance;
Un idéal trop haut éblouissait tes yeux.
Le réel a tué dans ton cœur l'espérance :
Trahi par ses dieux, l'homme est plus grand que ses dieux!

Le siècle où tu naquis, le monde et la nature,
Ignorant ton désir, ignoraient ton tourment :
L'étroitesse des uns et de tous l'imposture
T'ont fait l'altier martyr de ton isolement.

Être seul, toujours seul, seul avec sa pensée,
Se nourrir de son cœur et de son cœur mourir,
Refouler dans son sein sa tendresse offensée,
O vide! et que Dieu seul ici-bas peut remplir.

Ce Dieu, tu l'as cherché sous ses mille symboles,
Gravissant pour l'atteindre aux plus ardus sommets;
Dans ses cultes divers, dogmes et paraboles,
Le percevant toujours, ne l'atteignant jamais!

Maître! dans le fini l'Infini se limite;
Il s'y montre et s'affirme, et de son unité
Dévoile à l'âme humaine où son essence habite,
Ce qu'en peut embrasser un esprit limité.

Pressentir l'Absolu, ce n'est point le connaître;
Mais comment, s'il n'est pas, comment le pressentir?
Si l'être le conçoit, c'est qu'il est dans cet être;
Si l'âme aspire à lui, c'est qu'elle en dut sortir.

O poète! ô penseur! vers lui tu devais tendre,
Comme l'aimant au pôle, au foyer le banni.
Il suffit de l'aimer, tu voulus le comprendre :
Le fini peut-il donc comprendre l'Infini!

A ton tour tu sondas du mal le noir problème,
Gouffre où l'âme erre et sombre et gémit sans témoins.
De l'abîme muet tu revins morne et blême,
Avec le doute en plus et l'espérance en moins.

Douter! et notre cœur nous sollicite à croire;
Croire! et notre raison ne peut justifier
La foi... Des deux côtés même effort illusoire!
Affirmer n'est pas plus de l'homme que nier.

Ton lot est d'ignorer, ô pauvre intelligence!
Le mot par nous cherché peut-être est-il ailleurs...
Que faire? — S'avouant son humaine indigence,
Attendre... avec l'espoir d'une aube aux jours meilleurs.

Toi, tu désespéras! L'insoluble mystère
Du songeur anxieux a fait un révolté.
A voir l'œuvre du Mal dans l'homme et sur la terre,
Tu conclus de la vie à la fatalité.

La vie est-elle un bien à tant de maux en proie?
La terre enfante autant de monstres que de fleurs.
Au prix de quels chagrins payons-nous une joie?
Quel bonheur expierait ici-bas nos malheurs!

Produire incessamment pour détruire sans cesse,
Travailler pour la Mort, voilà ton but certain,
O Nature! Au profit de la noire déesse,
Tu n'es que l'instrument aveugle du Destin.

Charmé dans ses désirs par tes beautés complices,
L'être créé devient à son tour créateur;
Et, stupide artisan de ses propres supplices,
En transmettant la vie, il transmet la douleur.

O songeur, à tes yeux tel apparut ce monde,
Un monde où les vivants, tristes jouets du sort,
Se dévorent entre eux dans leur lutte inféconde,
Et, du néant sortis, y rentrent par la mort.

La plante, l'animal, l'homme souffre et soupire;
Dans la création où donc est la bonté?
Voyant partout le Mal dont tout subit l'empire,
Tu conclus de son règne à la fatalité.

Fatalité, néant, destin, mots creux et vides :
Le mystère y persiste insondable et cruel.
Le problème divin dont nos cœurs sont avides,
Inexpliqué toujours, toujours reste éternel.

Le Destin! Il énerve en nous les mâles fibres.
Que devient sous son joug l'humaine volonté?
Non! le Destin n'est pas le Dieu des âmes libres :
De l'homme contre lui proteste la fierté.

Le néant! — autre énigme impossible à comprendre.
Certes, j'y voudrais croire et m'y réfugier!
Qui donc ayant vécu ne voudrait y descendre?...
Oh! s'éteindre à jamais, à jamais oublier!

Oublier! ne plus voir les choses qu'on a vues :
Iniquité, mensonge, astuce, trahison!
Fermer son âme aux deuils des tendresses déçues,
Clore au dégoût son cœur et sa lèvre au poison!

S'affranchir de ces soifs que rien ne désaltère :
La justice, le vrai, le beau! Ne plus nourrir
Le rêve d'un bonheur qui n'est pas de la terre!
Ne plus aimer, ne plus haïr, ne plus souffrir!

Échapper à jamais à ses propres bassesses,
Au mépris de soi-même, et peut-être au remords;
Fuir des vivants menteurs les menteuses promesses;
Ne plus se souvenir, hélas! même des morts!

Se reposer enfin des hontes de la vie,
Perdre la conscience, enfin, d'avoir été!
Si tu l'as ce pouvoir qui fait que tout s'oublie,
Reprends-moi dans ton sein, ô Néant! ô Léthé!

Mais tu n'es, ô Néant! toi-même qu'un mensonge,
Par la désespérance et le doute inventé.
Un invincible instinct te réprouve et nous ronge :
Tout ce qui vit aspire à l'immortalité.

Que nous veut ce désir inné de se survivre?
Si la vie est un mal, pourquoi la désirer?
Hélas! ce lâche instinct dont rien ne nous délivre,
Ajoute aux autres maux la douleur d'espérer.

Quand le fini s'éteint, l'Infini s'en exhale
Et se rallume ailleurs. — Où? comment et pourquoi?
Seul il le sait, Celui dont l'aube virginale,
Succédant à la nuit, nous révèle la loi,

L'inexorable loi qui veut que la lumière
Précède et suive l'ombre, et l'ombre la clarté;
Qui veut qu'en nous l'esprit s'accouple à la matière,
L'âme au corps, la pensée à l'animalité.

Pour paraître souffrir, souffrir pour disparaître,
Entre ces deux moments penser l'éternité,
Voilà l'homme. — Aspirer est la fin de notre être;
Se résigner, le but de notre liberté.

Eh bien, résignons-nous! Il se peut que la vie
Soit d'un monde étoilé la révélation,
L'épreuve méritoire où le ciel nous convie,
Et de l'âme en travail la libre ascension.

Ce but vaut qu'on le tente, ô poète stoïque,
Mâle et sincère esprit, toi le dernier Romain!
Il était d'un cœur tendre et d'une âme héroïque
D'étreindre l'Absolu d'un espoir surhumain.

Cette lutte allait bien à ton altier courage
D'affronter l'aventure au port mystérieux,
De voir si l'espérance en nous n'est qu'un mirage,
Ou l'aube dont le jour doit éblouir nos yeux ;

Si la terre et le ciel, les mondes, la nature,
Les astres et les fleurs, si tout cet univers
N'est rien, rien qu'une immense et splendide imposture,
Ou l'Être irradiant en ses aspects divers.

Atteindre l'Unité dans son essence même,
Y trouver de la vie et l'excuse et le prix ;
Attendre jusque-là pour nier ; — l'anathème
Doit-il donc devancer l'heure où tout est compris ? —

Et librement vouloir, sous sa clarté sereine,
Ce que veut l'infaillible et fixe Volonté ;
Voilà l'œuvre imposée à la pensée humaine,
Voilà sa fin suprême et sa félicité.

L'attente est longue, et longue à franchir est la route.
Pour distraire et tromper les longueurs du chemin,
L'un a l'ambition, le pouvoir qu'on redoute,
Le sceptre sous lequel paît le bétail humain.

L'autre a la gloire et l'or, l'autre a la poésie :
Le rêve ou l'action nous leurre à notre insu.
Tel s'oublie aux divins mensonges d'Aspasie.
Qui gémit au réveil sur l'idéal déçu.

L'un cherche dans le cloître et l'autre dans l'étude
Ce repos qui du cœur des vivants est banni;
Mais, volupté, pouvoir, richesse, solitude,
Rien ne peut nous guérir du mal de l'Infini.

Pour l'assoupir en nous la prodigue Nature
De ses multiples dons nous offre le secours.
Selon nos appétits variant la pâture,
Elle occupe et distrait pour nous l'ennui des jours.

Et toi-même, ô poète! au plus fort de la lutte,
Pour éprouver ces dons vides et mensongers,
N'as-tu pas eu ton jour, ton heure, ta minute?
Ne te plains pas : j'en sais de moins bien partagés.

Ceux-là dans leur obscur et dur pèlerinage,
Sans trouver l'oasis au désert ont erré;
Ils ont marché sans halte et dès le premier âge :
Rude fut le chemin à leurs pas mesuré.

Ceux-là n'ont rencontré sous l'astre qui flamboie
Ni le puits du pasteur, ni l'ombre du palmier.
Tout leur fut refusé! — Seule et suprême joie,
Ils sont morts dans leur culte et leur rêve premier.

Toi, du moins, tu connus dans la mêlée austère,
A l'heure noire où tout nous semble sans pitié,
Les deux biens les plus grands qui soient sur cette terre :
La sainte poésie et la sainte amitié!

La première à tes yeux transfigurant les choses,
D'un voile éblouissant t'en cachait la hideur;
Épousant ta tristesse aux jours les plus moroses,
Entre la vie et toi l'autre avait mis son cœur.

D'un double dévoûment ineffables modèles,
Consolant tour à tour ton cœur et ton esprit,
Toutes deux à l'envi te restèrent fidèles
Jusqu'à l'heure où la Mort dans leurs bras te surprit.

O Poésie! heureux qui de ton miel s'abreuve.
Et quels que soient ses maux sous un ciel rigoureux,
Celui qui t'a trouvée aux heures de l'épreuve,
Celui-là ne peut pas se dire malheureux.

Il a connu par toi les plus hautes ivresses
Qu'à l'homme il soit donné de connaitre ici-bas;
De terrestres tu fis divines ses tendresses,
Et le monde étoilé s'ouvrit devant ses pas.

Tu consacres l'élu que ta grâce visite.
De céleste origine et fille de l'azur,
Tu n'habitas jamais que les âmes d'élite :
L'esprit sincère et droit, le cœur loyal et pur.

L'impur, le déloyal, le parjure, le fourbe,
Le traître à l'amitié, l'ingrat aux instincts bas,
Rimant leurs lâchetés, peuvent, ignoble tourbe,
Se réclamer de toi, — tu ne les connais pas!

La sphère est idéale où se meuvent tes ailes;
L'Art seul n'y peut atteindre, et ses rythmes sont vains
A traduire les cœurs où brûlent de saints zèles :
Ils n'ont d'écho vivant qu'en tes verbes divins.

Car tu donnes la vie à tout ce que tu touches,
A tout, même à l'erreur pour sa sincérité;
Et les doutes amers, les blasphèmes farouches
Ne tiennent que de toi leur immortalité.

Immortels sont les cris où vibre une âme ardente,
Une âme ayant vécu ses cris désespérés!
Immortels, les défis altiers d'un autre Dante!
Absous par toi, ses chants pour nous restent sacrés.

Et toi, noble Amitié, toi la réparatrice
Des misères qu'inflige à l'homme le Destin,
Des muettes douleurs seule consolatrice,
Fidèle au soir brumeux comme au riant matin;

Tendresse d'énergie et de douceur trempée,
Toi des trésors du cœur le plus pur diamant,
Franche comme l'acier, sûre comme l'épée,
Virile passion faite de dévoûment;

Toi que vendit le juif Judas, l'âme de boue;
Toi, foyer pour le cœur et pour l'esprit flambeau;
Toi dont le deuil fervent, de longs pleurs sur la joue,
Ressuscite Lazare et l'arrache au tombeau;

Du frère et de la sœur ineffable mélange,
Toi qui domptes la Mort, qui survis à l'adieu;
Toi le seul bien que puisse à l'homme envier l'ange;
Toi que possède seul l'homme béni de Dieu;

Sois bénie à ton tour, Amitié, sois bénie!
La Poésie et toi, le rêve et la bonté,
Vous avez consolé d'un douloureux génie
Et l'entier désespoir et l'amère fierté!

Émules par le zèle et la sollicitude,
Adoucissant pour lui les misères du sort,
Vous ne l'avez quitté, sœurs de sa solitude,
Qu'endormi pour toujours sur le sein de la Mort;

Sur ce sein virginal et muet où sa tête
Voulait tant reposer pour la nuit sans réveil;
Où tout trouble s'apaise, où l'homme et le poète
A trouvé le repos de l'éternel sommeil!

*
* *

Maître! aujourd'hui pour toi les voiles du mystère
Sont tombés, le problème est enfin résolu.
Des entraves du corps, des liens de la terre
Libéré, ton esprit contemple l'Absolu.

Immanente clarté, la suprême Évidence
Te pénètre; tu sais et tu comprends, — tu vois!
Le dieu hasard a fait place à la Providence :
Les mondes dans leur marche en proclament les lois.

Le mal, l'erreur, l'orgueil, le doute, la souffrance,
Ces hôtes d'ici-bas, sont inconnus ailleurs :
Devant la Vérité fuit avec l'ignorance
Le ténébreux essaim des terrestres douleurs.

Au fini l'Infini se fait intelligible;
Ce que l'âme a songé peuple les firmaments :
L'esprit plongé dans l'Être, à l'esprit seul visible,
Y voit réalisés tous ses pressentiments.

Ses aspirations n'étaient point mensongères :
Le vrai, le beau, le bien, par qui l'homme est hanté,
Toutes ces visions, célestes messagères,
Ont leur source et leur fin dans la Divinité.

L'Être à la créature a tenu ses promesses :
Tout ce qu'elle a pensé, tout ce qu'elle a rêvé,
Le songe qui charmait et berçait ses tristesses,
Commencé sur la terre, au ciel est achevé.

Tu t'expliques enfin et l'épreuve et la lutte :
Né libre, l'homme atteste ainsi sa liberté.
Arbitre de son sort dans l'audace ou la chute,
Lui-même il fait son mal ou sa félicité.

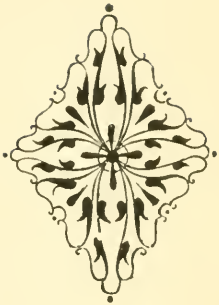
Tu comprends désormais le but de la souffrance :
De l'Idéal par elle on monte les degrés.
O poète ! aujourd'hui, tu le vois, l'espérance
N'a point trompé les vœux par la Muse inspirés.

Le désespoir, la haine amère, l'ironie
Désunissent les cœurs que l'amour doit unir.
La voix au timbre d'or n'est donnée au génie
Que pour prier, guider, consoler et bénir.

Sous le dais sidéral des demeures heureuses
Où sont les précurseurs, où sont tes grands aïeux,
Simonide et Virgile aux voix mélodieuses,
Et Dante ont salué ta bienvenue aux cieux.

Ils accueillent chez toi le culte à la Patrie,
Le dévoûment au Vrai, comme à la Liberté ;
Leur âme palpitait dans ton âme meurtrie :
Ta place est auprès d'eux dans la sainte Cité.

Baignant dans la lumière auguste et fraternelle
Des yeux que désormais la Mort ne peut fermer,
Ton esprit goûte enfin dans la paix éternelle
Le suprême bonheur de connaitre et d'aimer.



POSTFACE

POSTFACE

On a réuni sous ce titre : *les Épaves,* ce qu'Horace nomme quelque part *disjecti membra poetæ,* ce qu'il sied ici d'appeler simplement les débris d'une vocation naufragée, d'une existence qui aurait voulu se donner tout entière au culte de l'Art, mais qui a dû, selon les circonstances et les milieux, à travers des luttes mêlées de trêves, se dédoubler, se disperser pour faire face aux fatalités quotidiennes de la vie. Le résultat de ces luttes, au point de vue de l'Art, est ce qui seul importe au lecteur et peut l'intéresser. Bornons-nous donc à lui dire le but poursuivi.

Insania résume en quelques pièces que relie entre elles le lien flottant du lyrisme, les vives ardeurs de la jeunesse, les courtes ivresses, les promptes déceptions et les amertumes de la passion.

Le Poète et la Vie est la peinture des souffrances qu'infligent au rêveur idéal les réalités de la nature et de l'existence sociale ; la protestation de l'homme intuitif contre les

railleries et les négations de l'homme positif; c'est aussi la revendication du rôle civilisateur de la poésie dans l'antiquité et dans les temps modernes. A l'époque où ce poème a été publié pour la première fois, la législation en vigueur sur la presse ne permettait pas qu'il parût dans son ensemble. Les paragraphes X et X I en ont été supprimés. On y appréciait des personnages et des aventures néfastes, qui avaient alors pour eux l'indulgence complice du grand nombre et la trompeuse sanction du succès. Aujourd'hui, dans une édition définitive, on croit devoir les rétablir. Cette suppression, en effet, nuisait non seulement à l'intelligence du poème en tant qu'œuvre d'art, mais elle en mutilait la donnée historique et la portée morale, en limitant au passé une réprobation qui, dans la pensée de l'auteur, avait surtout en vue des faits contemporains. Le présent et le passé sont passibles de la même flétrissure. Il faut laisser aux hommes et aux événements leur responsabilité. La Poésie, après tout, comme l'Histoire, ne doit aux morts que la vérité.

Les actions qu'on fait ont des lèvres d'airain.

Les *Études poétiques* et surtout les *Anacréontiques* sont une halte dans le domaine paisible de l'Art. Aux heures où l'inspiration personnelle doit se taire, une excursion chez quelques lyriques étrangers est une diversion apaisante à de stériles et sourdes anxiétés. Il y a dans tout poète un artiste qui s'impatiente de l'inaction : le style toujours lui démange, comme dit Du Bellay; il faut l'occuper et l'amuser en lui donnant à résoudre d'exquises difficultés. Parmi ces difficultés, nous rangeons volontiers les traductions en vers. Doit-on traduire en vers un poète? La tâche peut sembler insurmontable. Si la fidélité littérale est déjà une presque impossibilité en prose, que sera-ce en poésie? Mais on peut, j'imagine, s'inspirer d'un poète étranger, lui emprunter une idée ou un sentiment, s'en nourrir, se les approprier par un travail de patiente élaboration, et les exprimer ensuite, en s'ingéniant à conserver de l'original qu'on interprète la

ligne, la couleur, le nombre, certaines habitudes et tournures de diction, ce qui constitue, en un mot, sa physionomie propre. C'est ce qu'on a tenté de faire. A-t-on réussi? et ne serait-ce pas ici le cas de dire avec Sainte-Beuve, le maître en élégances :

Dans mes efforts, la grâce s'est enfuie!

Quoi qu'il en soit, il y a plaisir et profit à ces études de forme pour qui prend l'Art au sérieux et voudrait en pénétrer les secrets. Dans cette gymnastique de style, l'esprit se discipline et s'assouplit; on s'évertue à serrer de près sa pensée, à la condenser dans une expression précise et vivante. — Il est telles odes d'Anacréon qui par la pureté du dessin, la sobriété vive du tour, le solide éclat du mot, sont de véritables camées : cela est divinement court et net.

Il y a autre chose encore qu'une science de rythme à tire de la fréquentation de quelques maîtres anciens : on apprend d'eux une résignation pacifiante aux fatalités de la vie; les tristesses du présent s'éclairent à cette riante philosophie du passé, — sagesse tout humaine et pratique que résume et nous conseille en deux mots le *carpe diem* d'Horace.

Les Automnales sont les chants, les effusions de l'âge mûr aux approches de l'automne. L'homme intime et personnel, le *moi* s'y révèle tout entier dans ses déceptions amèrement savourées comme dans ses illusions finissantes. Après les ardeurs et les verdeurs des saisons torrides, les tiédeurs mornes des horizons et des soleils de septembre; après les aspirations orageuses de la jeunesse et ses idéales ferveurs, la vue mélancolique des réalités de la vie, la sérénité triste des choses : *sunt lacrimæ rerum*, dit excellemment Virgile.

Les Poèmes nationaux ont été écrits sous le coup des poignantes calamités de 1870; ils en sont l'écho douloureux et véhément, trop véhément peut-être, mais le patriotisme ulcéré n'est pas toujours maître de garder la mesure en

parlant des hommes et des faits qui provoquent de pareilles catastrophes. Pour nous, dans cet effondrement national, résultat de l'abaissement des caractères et des convictions, le devoir était tout indiqué : relever, exalter dans les âmes la religion de la patrie.

TABLE

TABLE

PRÉFACE 1

INSANIA

I. Esquisse 5
II. Conseils 7
III. Chant d'Avril 10
IV. Chanson de Juin 11
V. La Grotte 12
VI. Chanson de Mai 13
VII. Insania 15
VIII. Solitude et Renoncement 21
IX. Monologue 24
X. Au Temps 28

XI. La Douleur 29
XII. Litanie. 30
XIII. Dernières Paroles. 32
XIV. Résignation. 35
XV. La Pensée 37
XVI. Dernier Adieu 39
XVII. Un Souvenir d'Avril. 41
XVIII. Les Roses de l'Oubli. 43
XIX. La Fleur des Tombeaux 45
XX. A Hermine. 46

LE POÈTE ET LA VIE 49

LES ANACRÉONTIQUES

I. Sur sa Lyre. 77
II. Sur les Femmes. 78
III. L'Amour mouillé 78
IV. Sur Lui-même. 80
V. Sur la Rose. 81
VI. Sur un Repas. 82
VII. Sur l'Amour. 83
VIII. Sur un Songe 83
IX. La Colombe et le Passant. 84
X. Sur un Amour de cire. 86
XI. Sur Lui-même. 86
XII. Contre une Hirondelle 87
XIII. Sur Lui-même. 88
XIV. Sur l'Amour. 88
XV. Les Bonheurs de sa Vie. 89
XVI. Sur Lui-même. 90

XVII. Sur une Coupe d'argent 91
XVIII. La Coupe. 92
XIX. Qu'il faut boire. 93
XX. A une jeune Fille. 93
XXI. Sur sa Soif. 94
XXII. A Bathylle. 95
XXIII. Sur l'Or. 95
XXIV. Sur Lui-même 96
XXV. Sur le Vin. 97
XXVI. Les Effets du Vin. 97
XXVII. Sur Lui-même 98
XXVIII. Portrait de son Hétaïre. 99
XXIX. Portrait de Bathylle. 100
XXX. Sur Lui-même. 101
XXXI. L'Amour enchaîné par les Muses . . . 102
XXXII. Sur le Délire du Vin. 103
XXXIII. Sur ses Amours. 104
XXXIV. Le Nid d'amours 105
XXXV. A une jeune Fille. 106
XXXVI. Sur Europe. 106
XXXVII. Sur la bonne Vie 107
XXXVIII. Le Printemps. 108
XXXIX. Sur sa Vieillesse 108
XL. Le Chant du Vin. 109
XLI. L'Amour piqué par une abeille 111
XLII. Sur un Festin. 112
XLIII. Ce qu'il aime. 113
XLIV. La Cigale. 114
XLV. Le Songe. 115
XLVI. Les Flèches de l'Amour 116
XLVII. Contre l'Argent. 117
XLVIII. Ce qui sied au Vieillard. 117
XLIX. Le Retour de Lyæus. 118

L. Sur un Disque représentant l'Anadyomène. 119
LI. La Vendange. 120
LII. L'Éloge de la Rose. 121
LIII. La Science du Vieillard. 124
LIV. Sur les Amants 125
LV. Contre l'Or. 125
LVI. Sur le Printemps. 126
LVII. Sur sa Vieillesse. 127
LVIII. Sur de douces Orgies. 128
LIX. Sur l'Amour. 129
LX. Hymne à Artémis 129
LXI. La Cavale de Thrace. 130
LXII. Sur Anacréon 131
LXIII. Sur Lui-même. 132
LXIV. Tableau de Bacchantes 133
LXV. Épithalame pour Stratocle. 133
LXVI. Invocation à l'Amour. 135
LXXII. Éros plongé dans le Vin. 135
LXVIII. Épitaphe d'Anacréon. 136

ÉTUDES POÉTIQUES

I. La Zone des Fruits 141
II. L'Ironie. 141
III. Le Cap 142
IV. La Tempête 143
V. La Mer calme. 145
VI. Les Danaïdes. 146
VII. Le Chasseur. 147
VIII. Le Secret 148
IX. L'Oiseau nocturne. 149

X. L'Arbre à gomme 150
XI. Chanson de Juin 150
XII. Les deux Corbeaux 151
XIII. La Forêt coupée 153
XIV. Le Soldat 154
XV. Phelly la blonde 155
XVI. Philis la belle 157
XVII. Les vieux Époux 159
XVIII. Un Symbole 160
XIX. L'Hymne d'Harmodius 161
XX. La Flèche et le Chant 162
XXI. Rêverie 163

LES AUTOMNALES

I. Les Soleils de Juin 167
II. Paysage 175
III. L'Origine du Poète 177
IV. Le Bengali et le Rossignol 180
V. A Théophile Gautier 188
VI. Les Soleils de Novembre 191
VII. Adieu aux Rêves 194
VIII. Pensée de nuit 196
IX. Odette 197
X. A Marguerite 199
XI. La Mort de l'Oiseau Cardinal 205
XII. Solus cris 209

LES POÈMES NATIONAUX

I. Cri de guerre 217
II. Le Rossignol pendant le Siège de Paris. . . . 226
III. Une Victime de Sedan 238
IV. Le Siège de Paris. 248

ULTIMA VERBA. 277

POSTFACE. 293

Achevé d'imprimer

le vingt-neuf février mil huit cent quatre-vingt-seize

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

3. — 2509.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS CONTEMPORAINS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier vélin teinté

Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte.

ÉDOUARD GRENIER. *Petits Poèmes. — Poèmes dramatiques.* 1 vol. avec portrait. . . . . 6 fr.
— *Amicis. — La Mort du président Lincoln. — Séméia. — Marcel.* 1 vol. . . . . 6 fr.
LÉON GOZLAN. *Aristide Froissard.* 1 vol. avec portrait. . . . . 6 fr.
— *Nouvelles.* 1 vol. . . . . 6 fr.
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA. *Les Trophées.* 1 vol. avec portrait. . . . . 6 fr.
PAUL HERVIEU. *Diogène le Chien. — L'Esquimau. — Argile de Femme,* etc. 1 vol. av. portrait. 6 fr.
VICTOR HUGO. Poésies. 17 volumes. Chaque vol. 6 fr.
— Théâtre. 4 volumes. Chaque volume . . . 6 fr.
— *Notre-Dame de Paris.* 2 volumes. . . . . 12 fr.
AUGUSTE LACAUSSADE. Poésies. *Les Épaves.* 1 vol. avec portrait. . . . . 6 fr.
G. LAFENESTRE. Poésies (1864-1874). 1 vol. avec portrait . . . . . 6 fr.
LAMARTINE. Œuvres en 14 volumes. Chaque vol. 6 fr.
— Tirage sur papier vergé à 500 exemplaires. Chaque volume . . . . . 6 fr.
VICTOR DE LAPRADE. *Psyché. Odes. Harmodius.* 1 vol. avec portrait . . . . . 6 fr.
— *Les Symphonies. — Idylles héroïques.* 1 vol. 6 fr.
— *Poèmes civiques. — Tribuns et courtisans.* 1 v. 6 fr.
— *Pernette. — Le livre d'un Père.* 1 vol.. . . 6 fr.
— *Poèmes évangéliques.* 1 vol.. . . . . 6 fr.
— *Les voix du Silence. — Livre des Adieux.* 1 vol. 6 fr.
LECONTE DE LISLE. *Poèmes barbares.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— *Poèmes antiques.* 1 vol. avec portrait. . . 6 fr.
— *Poèmes tragiques.* 1 vol. . . . . 6 fr.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins. 4.-2509

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2323
L235A17
1896
t.1

Lacaussade, Auguste
Poésies